

John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N°

★ ADAMS

★ 232.1

Vol. 1

BOSTON PUBLIC LIBRARY

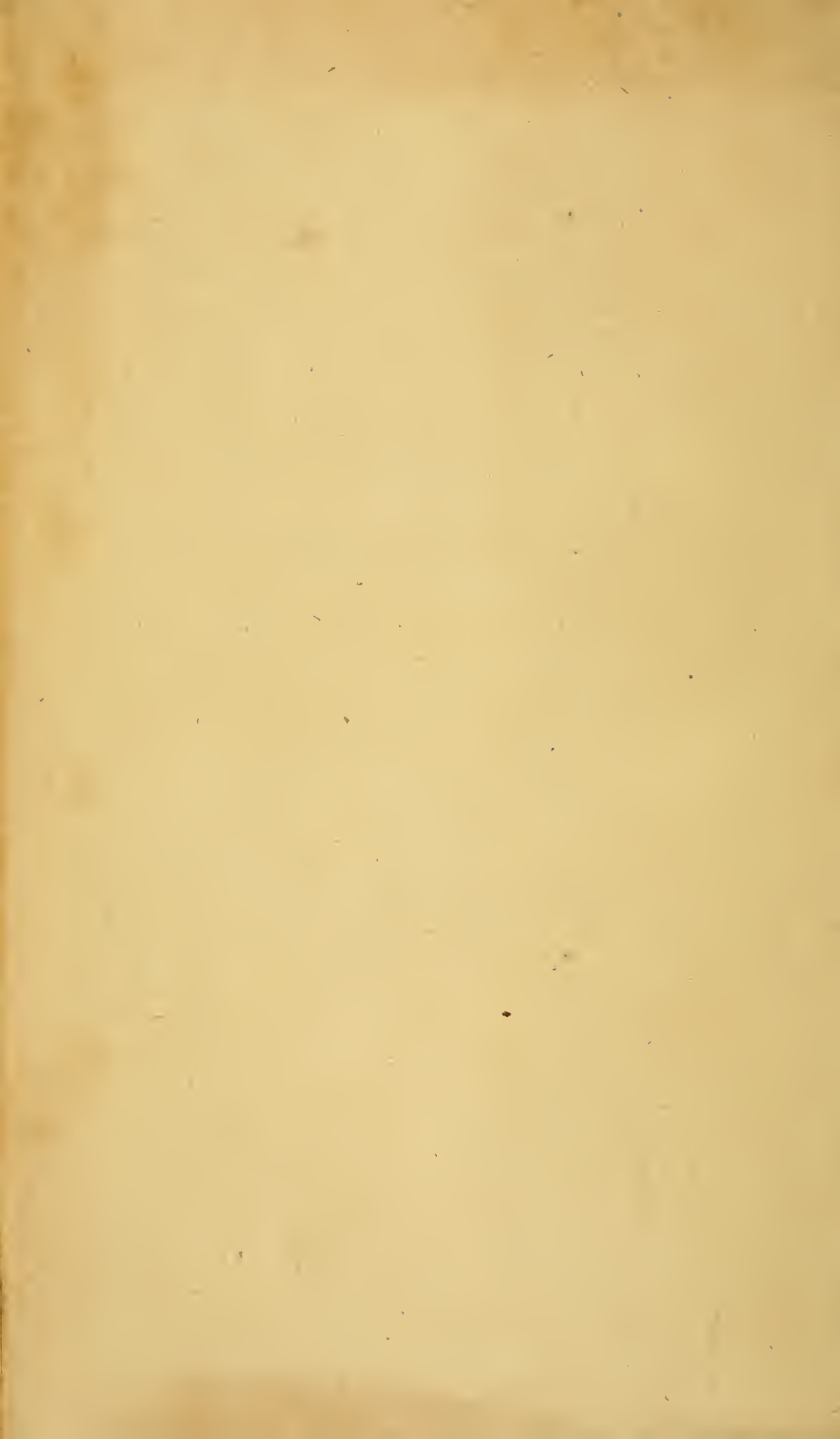


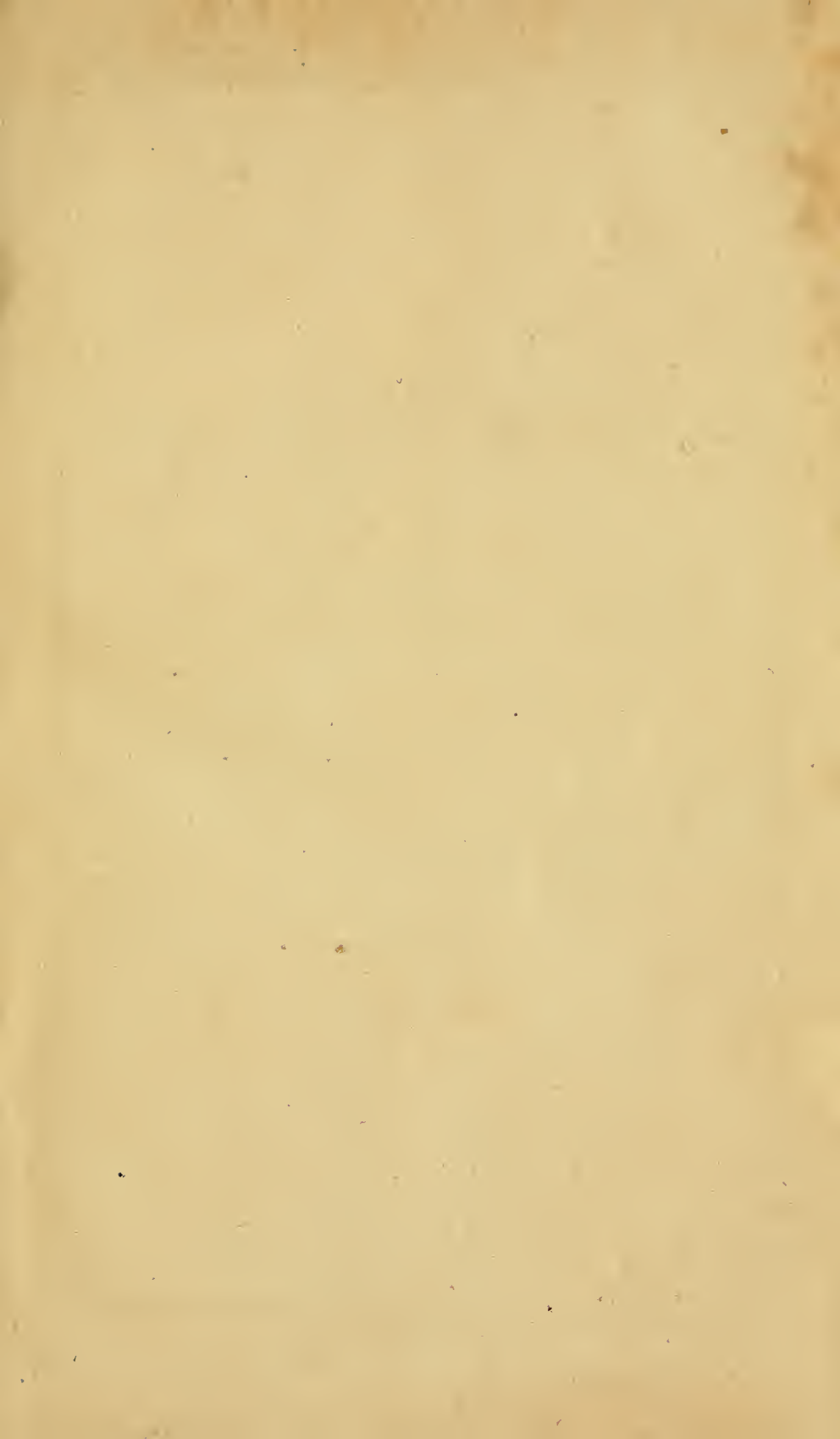
3 9999 05307 338 1

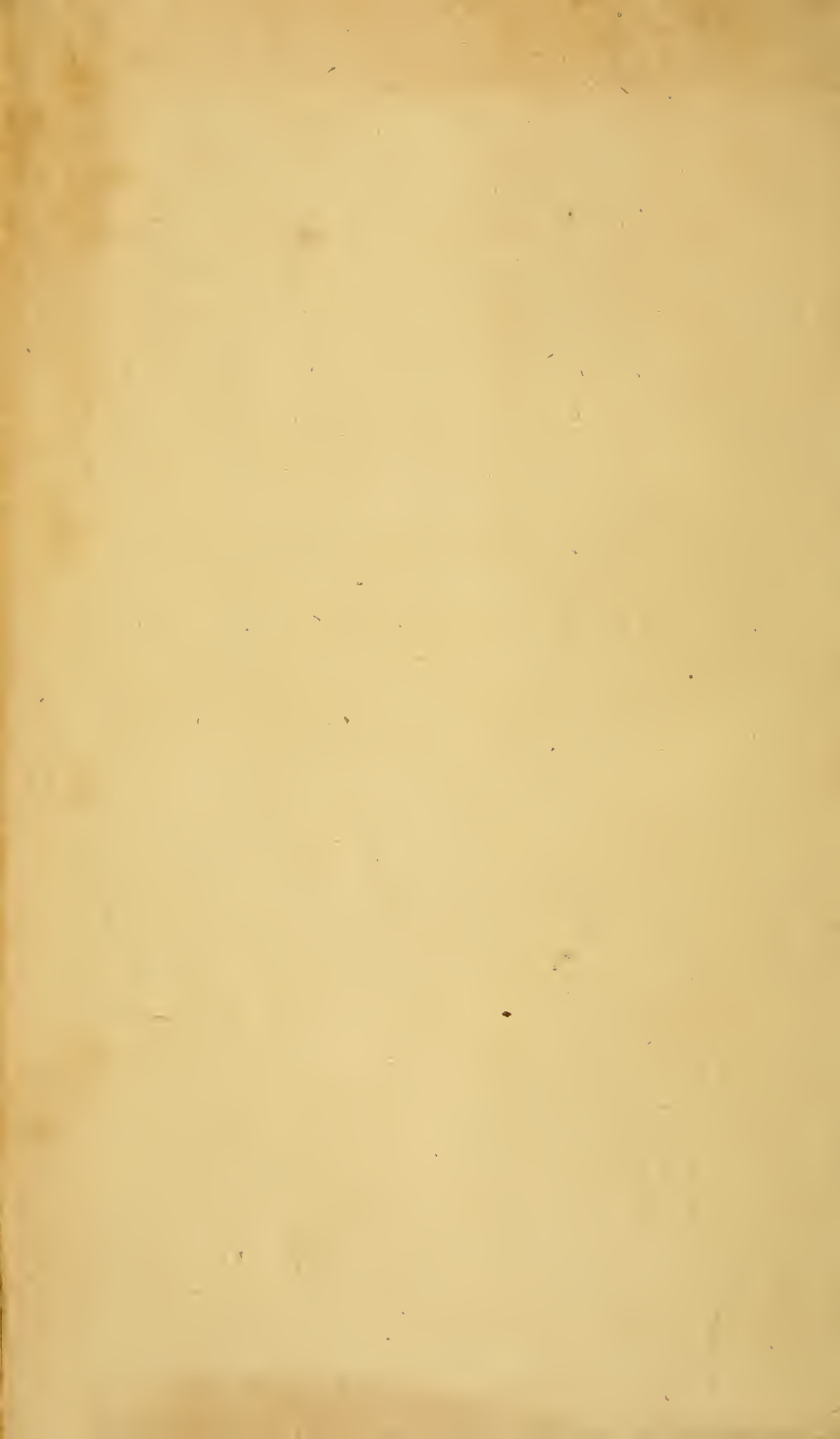
BOSTON PUBLIC LIBRARY




3 9999 05307 339 9









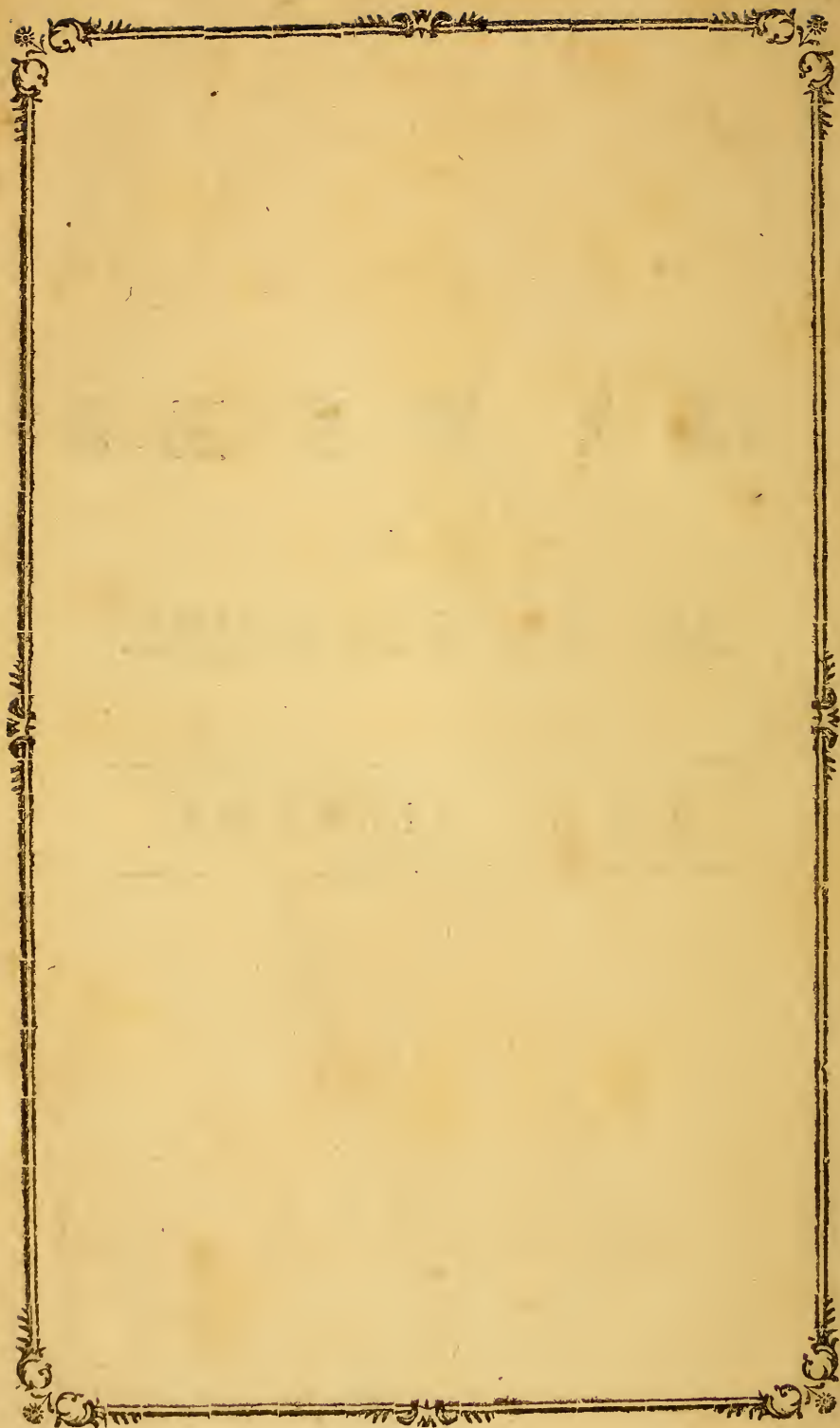
Digitized by the Internet Archive
in 2010

Œ U V R E S

D E

M^R. DE VOLTAIRE.

T O M E S I X I È M E.



OUVRAGES
DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS
DE TOUTES LES PIÈCES QUI LEUR
SONT RELATIVES.

TOME CINQUIÈME.



M. DCC. LXXV.

ADAMS

232.1

501.6

O L I M P I E ,

T R A G E D I E .

Suivie de remarques historiques.

A C T E U R S.

CASSANDRE, fils d'Antipatre, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA, veuve d'Alexandre.

OLIMPIE, fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIEROPHANTE, ou grand-prêtre, qui préside
à la célébration des grands mystères.

SOSTENE, officier de Cassandre.

HERMAS, officier d'Antigone.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

Peuple.

*La scène est dans le temple d'Ephèse, où l'on célèbre
les grands mystères. Le théâtre représente le
temple, le péristyle, & la place qui conduit au
temple.*



Appren.... que je tadore ... et que je m'en punis.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle. SOSTENE est dans le péristyle ; la grande porte s'ouvre ; CASSANDRE troublé & agité vient à lui. La grande porte se referme.

CASSANDRE.

SOSTENE, on va finir ces mystères terribles.
Cassandre espère enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours seront plus purs , & mes sens moins troublés.
Je respire.

SOSTENE.

Seigneur , près d'Ephèse assemblés ,
Les guerriers qui servaient sous le roi votre père ,
Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
Déjà la Macédoine a reconnu vos loix.

De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.
 Cet honneur qu'avec vous Antigone partage ,
 Est de vos grands deslins un auguste présage.
 Ce règne qui commence à l'ombre des autels ,
 Sera béni des dieux & chéri des mortels.
 Ce nom d'initié , qu'on révère & qu'on aime ,
 Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
 Paraissez.

C A S S A N D R E.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
 De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.
 Demeure en ces parvis. . . . Nos augustes prêtresses
 Présentent Olimpie aux autels des déesses.
 Elle expie en secret , remise entre leurs bras ,
 Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
 D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
 Puisses-tu pour jamais , chère & tendre Olimpie ,
 Ignorer ce grand crime avec peine effacé ,
 Et quel sang t'a fait naître , & quel sang j'ai versé !

S O S T E N E.

Quoi ! Seigneur , une enfant vers l'Euphrate enlevée ,
 Jadis par votre père à servir réservée
 Sur qui vous étendiez tant de soins généreux ,
 Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux !

C A S S A N D R E.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage.
 Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
 Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
 Que devait lui donner la splendeur de son sang. . . .
 Que dis-je ? ô souvenir ! ô tems ! ô jour de crimes !

Il la comptait , Sostène , au nombre des victimes
 Qu'il immolait alors à notre fureté. . . .
 Nourri dans le carnage & dans la cruauté ,
 Seul je pris pitié d'elle , & je fléchis mon père :
 Seul je sauvai la fille , ayant frappé la mère.
 Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
 Olimpie ! à jamais conserve ton erreur !
 Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur , un maître.
 Tu me détesteras , si tu peux te connaître.

S O S T E N E .

Je ne pénétre point ces étonnans secrets ,
 Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
 Seigneur , de tous ces rois que nous voyons prétendre
 Avec tant de fureurs au trône d'Alexandre ,
 L'inflexible Antigone est seul votre allié. . . .

C A S S A N D R E .

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié ;
 Je lui ferai fidele.

S O S T E N E .

Il doit aussi vous l'être.

Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître ,
 Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
 Ait altéré son cœur , & l'éloigne de vous.

C A S S A N D R E .

(à part.)

Et qu'importe Antigone ? . . . O manes d'Alexandre !
 Manes de Statira ! grande ombre ! auguste cendre !
 Restes d'un demi-Dieu justement courroucés ,
 Mes rémords & mes feux vous vengent-ils assez ?
 Olimpie ! obtenez de leur ombre apaisée

Cette paix à mon cœur si long-tems refusée ,
 Et que votre vertu dissipant mon effroi ,
 Soit ici ma défense , & parle aux dieux pour moi . . .
 Eh quoi ! vers ces parvis à peine ouverts encore ,
 Antigone s'approche , & devance l'aurore !

S C E N E I I.

CASSANDRE , SOSTENE , ANTIGONE ,
 HERMAS.

(ANTIGONE (à Hermas au fond du théâtre.)
 C E secret m'importune , il le faut arracher.
 Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
 Va , ne t'écarte pas.

C A S S A N D R E (à Antigone.)
 Quand le jour luit à peine ,
 Quel sujet si pressant près de moi vous amène ?

A N T I G O N E .
 Nos intérêts. Cassandre , après que dans ces lieux
 Vos expiations ont satisfait les dieux ,
 Il est tems de songer à partager la terre.
 D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre.
 Vos mystères secrets des peuples respectés ,
 Suspendent la discorde & les calamités ;
 C'est un tems de repos pour les fureurs des princes.
 Mais ce repos est court , & bientôt nos provinces
 Retourneront en proie aux flammes , aux combats
 Que ces dieux arrêtaient , & qu'ils n'éteignent pas.
 Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage

Sans doute acheveront son important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus ,
Le Lagide insolent , le traître Antiochus ,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes ,
Osassent nous braver , & marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux !
Plût aux dieux qu'il vécût !

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.

Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre ?
Qui peut vous inspirer un remords si pressant ?
De sa mort , après tout , vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah ! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.

Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de son ambition.
Athènes , Athènes même , envoya le poison ,
Perdiccas le reçut , on en chargea Cratère ;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père ,
Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
Vous étiez jeune encor ; vous serviez au festin ,
A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non , cessez d'excuser ce sacrilège impie.

ANTIGONE.

Ce sacrilège ! . . . Eh quoi ! vos esprits abattus

Erigent-ils en dieu l'assassin de Clitus ,
 Du grand Parménion le bourreau sanguinaire ,
 Ce superbe insensé qui flétrissant sa mère ,
 Au rang du fils des dieux osa bien aspirer ,
 Et se déshonora pour se faire adorer ?
 Seul il fut sacrilège. Et lorsqu'à Babylone
 Nous avons renversé ses autels & son trône ,
 Quand la coupe fatale a fini son destin ,
 On a vengé les dieux , comme le genre humain.

C A S S A N D R E.

J'avouerai ses défauts : mais quoi qu'il en puisse être ,
 Il était un grand-homme , & c'était notre maître.

A N T I G O N E.

Un grand-homme !

C A S S A N D R E.

Oui sans doute.

A N T I G O N E.

Ah ! c'est notre valeur.

Notre bras , notre sang qui fonda sa grandeur ;
 Il ne fut qu'un ingrat.

C A S S A N D R E.

O mes dieux tutélaires !

Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
 Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
 Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
 Sa femme ! . . . ses enfans ! . . . Ah ! quel jour , Antigone !

A N T I G O N E.

Après quinze ans entiers ce scrupule m'étonne.
 Jaloux de ses amis , gendre de Darius ,
 Il devenait Persan , nous étions les vaincus.

Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ses sujets nous eût immolé tous
Au sang de sa famille ; au sang de son époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine.
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai ; mais enfin
La femme d'Alexandre à péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats. Le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux ;
Et couvert de ce sang auguste & malheureux,
Etonné de moi-même, & confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-tems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami . . . que puis-dire ?
Croyez . . . qu'il est des tems où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

A N T I G O N E.

Oubliez , croyez-moi , des meurtres expiés ;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés.
Si quelque repentir trouble encor votre vie ,
Repentez-vous sur-tout d'abandonner l'Alie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers , & vos Grecs invaincus ,
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois dont la grandeur éclate ,
Nul n'est digne de l'être , & dans ses premiers ans
N'a servi , comme nous , le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

C A S S A N D R E.

Je le fais , & peut-être
Dieu les immola tous aux manes de leur maître.

A N T I G O N E.

Nous restons , nous vivons , nous devons rétablir
Ces débris tout sanglans qu'il nous faut recueillir.
Alexandre en mourant les laissait au plus digne.
Si j'ose les saisir , son ordre me désigne.
Assurez ma fortune , ainsi que votre fort.
Le plus digne de tous sans doute est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite :
Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux ,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous ?

C A S S A N D R E.

Ami , je vous le jure ;
Je suis prêt à venger notre commune injure.

Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains ;
Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, & pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promesse ;
Et sur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage ,
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir ?
C'est un ordre pour moi , vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'a demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds ; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (a)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père , dit-on , l'avait persécutée :
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est Olimpie.

(a) L'acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

O L I M P I E ,

C A S S A N D R E .

Olimpie!

A N T I G O N E .

Oui , seigneur.

C A S S A N D R E *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur ! . . .
Que je livre Olimpie ?

A N T I G O N E .

Ecoutez , je me flatte

Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut blesser ,
Et vous ne voulez pas , sans doute m'offenser ?

C A S S A N D R E .

Non ; vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive ,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des dieux & des déesses ,
Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en fera tems.
Dans ce parvis ouvert au reste des vivans ,
Sans vous plaindre de moi , daignez au moins m'attendre.
Des mystères nouveaux pourront vous y surprendre ,
Et vous déciderez si la terre a des rois
Qui puissent asservir Olimpie à leurs loix.

(*Il rentre dans le temple , & Soſtène sort.*)



S C E N E I I I.

ANTIGONE , HERMAS (*dans le périfile.*)

H E R M A S.

SEIGNEUR , vous m'étonnez : quand l'Asie en alarmes
Voit cent trônes sanglans disputés par les armes ,
Quand des vastes états d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau ,
Lorsque vous prétendez au souverain empire ,
Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire !

A N T I G O N E.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons , Hermas ,
Que je n'ose encore dire , & qu'on ne connaît pas.
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les rois d'Asie , à quiconque veut l'être ,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur ,
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave , & sur ses aventures ,
J'ai formé dès long-tems d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux , le tems où le ciel la fit naître ,
Les respects étonnans que lui prodigue un maître ,
Les remords de Cassandre , & ses obscurs discours ,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

H E R M A S.

On dit qu'il la chérit , & qu'il l'élève en père.

A N T I G O N E .

Nous verrons Mais on ouvre , & ce temple sacré
 Nous découvre un autel de guirlandes paré.
 Je vois des deux côtés les prêtresses paraître.
 Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
 Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel !

S C E N E I V .

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté & les prêtresses de l'autre , s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE & OLIMPIE mettent la main sur l'autel. ANTIGONE & HERMAS restent dans le péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés.

C A S S A N D R E .

DI E U des rois & des dieux , être unique , éternel !
 Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes ,
 Qui punis les pervers , & qui soutiens les justes ,
 Près de qui les remords effacent les forfaits ,
 Confirmez , dieu clément , les sermens que je fais.
 Recevez ces sermens , adorable Olimpie ;
 Je soumets à vos loix & mon trône & ma vie ;
 Je vous jure un amour aussi pur , aussi saint ,
 Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint.
 Et vous , filles des cieux , vous augustes prêtresses ,

Portez avec l'encens mes vœux & mes promesses
Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter ,
Et détournez les traits que je peux mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais , ô dieux en qui j'espère ,
Le maître généreux qui m'a servi de père ,
Mon amant adoré , mon respectable époux.
Qu'il soit toujours chéri , toujours digne de vous !
Mon cœur vous est connu. Son rang & sa couronne
Sont les moindres des biens que son amour me donne.
Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés ,
Soyez-en les garants , vous qui les consacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire , & que votre justice
Me prépare aux enfers un éternel supplice ,
Si j'oublie un moment , infidelle à vos loix ,
Et l'état où je fus , & ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtresses , disposez la pompe solennelle ,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours :
Sanctifiez ma vie , & nos chastes amours.
J'ai vu les dieux au temple , & je les vois en elle ;
Qu'ils me haïssent tous , si je suis infidèle !...
Antigone , en ces lieux vous m'avez entendu ;
Aux vœux que vous formiez , ai-je assez répondu ?
Vous-même prononcez , si vous deviez prétendre
A voir entre nos mains l'esclave de Cassandre.
Sachez que ma couronne , & toute ma grandeur ,
Sont de faibles présents indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse ,

Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(*Ils rentrent dans le temple , les portes se ferment , le peuple sort du parvis.*)

S C E N E V.

ANTIGONE , HERMAS (*dans le péristyle.*)

A N T I G O N E .

V A ; je n'en doute plus , & tout m'est découvert.
 Il m'a voulu braver , mais sois sûr qu'il se perd.
 Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
 Qui tantôt sert les dieux , & tantôt les offense ;
 Ce caractère ardent qui joint la passion
 Avec la politique & la religion ;
 Prompt , facile , superbe , impétueux & tendre ,
 Prêt à se repentir , prêt à tout entreprendre.
 Il épouse une esclave ! Ah ! tu peux bien penser
 Que l'amour à ce point ne saurait s'abaisser.
 Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
 De ses desseins cachés la trame est trop suspecte.
 Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
 Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
 S'il n'était qu'un amant , il m'eût fait confidence
 D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
 Va , tu verras bientôt succéder sans pitié
 Une haine implacable à la faible amitié.

H E R M A S .

A son cœur égaré vous imputez peut-être

Des

Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts souvent nos actions
Sont , vous le savez trop , l'effet des passions.

On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;
Le faible quelquefois passe pour politique :
Et Cassandre n'est pas le premier souverain
Qui chérit une esclave & lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme ,
Superbe avec les rois , faible avec une femme.

A N T I G O N E.

Tu ne dis que trop vrai. Je pèse tes raisons.
Mais tout ce que j'ai vu , confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets.
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts.
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

H E R M A S.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les souverains ?
L'alliance , les dons , la fraternité d'armes ,
Vos périls partagés , vos communes alarmes ,
Vos sermens redoublés , tant de soins , tant de vœux ,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux ?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

A N T I G O N E.

L'amitié , je le fais , dans la Grèce a des temples ;
L'intérêt n'en a point , mais il est adoré.
D'ambition sans doute , & d'amour enivré ,

Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Cassandre se défie.
Il n'a que trop raison. Va , peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'est pas encor à lui.

H E R M A S.

Il a reçu sa main. . . . Cette enceinte sacrée
(*Les initiés , les prêtres & les prêtresses traversent le fond
de la scène , ayant des palmes ornées de fleurs dans
les mains.)*

Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés de leurs prêtres suivis ,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis ,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

A N T I G O N E.

Non , te dis-je , on pourra lui ravir sa conquête.
Viens , je confierai tout à ton zèle , à ta foi ,
J'aurai les loix , les dieux , & les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent ,
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent ;
Arrosions , s'il le faut , ces asiles si saints ,
Moins du sang des taureaux , que du sang des humains.

Fin du premier acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

L'HIEROPHANTE, les PRÊTRES,
les PRÊTRESSES.

Quoique cette scène & beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

QUOI! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste,
Où Dieu pardonne au crime, & console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense!

UNE PRÊTRESSE. (a)

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,
Seigneur vous le savez, se cache à tous les yeux.
En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,

(a) Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'H I E R O P H A N T E .

Nous plaignons son état , mais il faut obéir ;
 Un moment aux autels elle pourra servir.
 Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée ,
 Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée.
 Qu'on la fasse venir. (a) La volonté du ciel
 Demande sa présence , & l'appelle à l'autel.
 De guirlandes de fleurs par elle couronnée ,
 Olimpie en triomphe aux dieux sera menée.
 Cassandre initié dans nos secrets divins ,
 Sera purifié par ses augustes mains.
 Tout doit être accompli. Nos rites , nos mystères ,
 Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères ,
 Ne peuvent point changer , ne sont point incertains ,
 Comme ces faibles loix qu'inventent les humains.

S C E N E II.

L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.
 STATIRA.

L'HIEROPHANTE à *Statira*.
VENEZ ; vous ne pouvez à vous-même contraire ,
 Refuser de remplir votre saint ministère.
 Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux
 Vous avez prononcé d'irrévocables vœux ,
 Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie ,

(a) La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

Pour annoncer ses loix aux vainqueurs de l'Asie.

Soyez digne du dieu que vous représentez.

STATIRA (*couverte d'un voile qui accompagne son visage sans le cacher, & vêtue comme les autres prêtresses.*)

O ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,

Dans l'ombre du silence au monde inaccessible,

J'avais enseveli ma destinée horrible,

Pourquoi me tires-tu de mon obscurité ?

Tu veux me rendre au jour, à la calamité.

(à l'Hierophante.)

Ah ! Seigneur , en ces lieux lorsque je suis venue ,

C'était pour y pleurer ; pour mourir inconnue ;

Vous le savez.

L'HIEROPHANTE.

Le ciel vous prescrit d'autres loix ,

Et quand vous présidez pour la première fois

Aux pompes de l'hymen , à notre grand mystère ,

Votre nom , votre rang ne peuvent plus se taire ;

Il faut parler.

S T A T I R A .

Seigneur , qu'importe qui je sois ?

Le sang le plus abject , le sang des plus grands rois ,

Ne sont-ils pas égaux devant l'être suprême ?

On est connu de lui bien plus que de soi-même.

De grands noms autrefois avaient pu me flatter ;

Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.

Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil , à la gloire ;

Nous pensons comme vous : mais la divinité
Exige un aveu simple , & veut la vérité.
Parlez.... Vous frémissez !

S T A T I R A .

Vous frémirez vous-même...

(*aux prêtres & aux prêtresses.*)

Vous qui servez d'un Dieu la majesté suprême ,
Qui partagez mon sort , à son culte attachés ,
Qu'entre vous & ce Dieu mes secrets soient cachés.

L' H I E R O P H A N T E .

Nous vous le jurons tous

S T A T I R A .

Avant que de m'entendre ,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L' H I E R O P H A N T E .

Oui , madame.

S T A T I R A .

Il a vu ses forfaits expiés ! ...

L' H I E R O P H A N T E .

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence ,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne ,
Que la terre est coupable , & que le ciel pardonne.

S T A T I R A .

Eh bien , si vous savez pour quel excès d'horreur ,
Il demande sa grace , & craint un Dieu vengeur ,

Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître ,
(Et quel maître, grands dieux !) si vous pouvez connaître ,
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés ,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés ,
Ayant osé percer sa veuve gémissante ,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante ;
Vous serez plus surpris , lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire ,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire ,
Veuve d'un demi-dieu , fille de Darius. . .
Elle vous parle ici , ne l'interrogez plus.

(*Les prêtres & les prêtresses élèvent les mains , &
s'inclinent.*)

L' H I E R O P H A N T E .

O dieux ! qu'ai-je entendu ? dieux que le crime outrage ,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image !
Statira dans ce temple ! ah ! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects. . .

S T A T I R A .

Grand-prêtre, levez-vous.

Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde ;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius , roi des rois , privé du diadème ,
Fuyant dans des déserts , errant , abandonné ,
Par ses propres amis se vit assassiné.
Un étranger , un pauvre , un rebut de la terre ,

De ses derniers momens soulagea la misère.

(*Montrant la prêtresse inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour ?

Sa main , sa seule main m'a conservé le jour.

Seule elle me tira de la foule sanglante.

Où mes lâches amis me laissaient expirante.

Elle est Ephésienne ; elle guida mes pas

Dans cet auguste asile au bout de mes états.

Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,

De mourans & de morts la campagne jonchée,

Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois ,

Et les larcins publics appelés grands exploits.

J'eus en horreur le monde , & les maux qu'il enfante.

Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.

Je pleure , je l'avoue , une fille , un enfant

Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.

Cette étrangère ici me tient lieu de famille.

J'ai perdu Darius , Alexandre & ma fille ;

Dieu seul me reste.

L' H I E R O P H A N T E .

Hélas ! qu'il soit donc votre appui !

Du trône où vous étiez , vous montez jusqu'à lui.

Son temple est votre cour. Soyez-y plus heureuse

Que dans cette grandeur auguste & dangereuse ,

Sur ce trône terrible , & par vous oublié ,

Devenu pour la terre un objet de pitié.

S T A T I R A .

Ce temple , quelquefois , seigneur , m'a consolée :

Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée ,

En voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux

Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L' H I E R O P H A N T E.

Le sacrifice est grand , je sens trop ce qu'il coûte ;
Mais notre loi vous parle , & votre cœur l'écoute.
Vous l'avez embrassée.

S T A T I R A.

Aurais-je pu prévoir,
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir ?
Je sens que de mes jours , usés dans l'amertume ,
Le flambeau pâissant s'éteint & se consume ;
Et ces derniers momens que dieu veut me donner ,
A quoi vont-ils servir ?

L' H I E R O P H A N T E.

Peut-être à pardonner.

Vous même vous avez tracé votre carrière ;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les manes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit , ce jour est sans nuage ;
Ils vivent pour les dieux , tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis , & l'oubli des malheurs.

S T A T I R A.

Il est vrai ; je fus reine , & ne suis que prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse,
Que faut-il que je fasse ?

L' H I E R O P H A N T E.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous.
C'est à vous à bénir cet illustre hyménée.

S T A T I R A .

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'est le sort des humains.

L' H I E R O P H A N T E .

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissans,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

S T A T I R A .

Et pour qui, malheureuse ! ah ! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment, sont-ils chargés d'horreur !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur est par-tout ; je m'étais abusée.
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L' H I E R O P H A N T E .

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. (*Il sort.*)

S C E N E I I I .

STATIRA, OLIMPIE. (*Le théâtre tremble.*)

S T A T I R A .

LIEUX funèbres & saints,
Vous frémissiez ! . . . j'entends un horrible murmure ;
Le temple est ébranlé ! . . . quoi ! toute la nature
S'émeut à son aspect ! & mes sens éperdus
Sont dans le même trouble & restent confondus ?

O L I M P I E effrayée.

Ah ! madame ! . . .

STATIRA.

Approchez , jeune & tendre victime ;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu ! ...
Et vous , de leurs décrets auguste confidente ,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente.
Je suis entre vos mains : dissipez mon effroi :

STATIRA.

Ah ! j'en ai plus que vous ... Ma fille , embrassez-moi ...
Du sort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel est votre pays ? quel sang vous a formée ?

OLIMPIE.

Humble dans mon état , je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève , & qui ne m'est pas dû.
Cassandre est roi , madame ; il daigna dans la Grèce ,
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains ,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux , & je révère un maître ;
Voilà mes sentimens , & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément , juste ciel , on trompe un jeune cœur !
De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
Cassandre a donc pris soin de votre destinée ?
Quoi ? d'un prince ou d'un roi vous ne seriez pas née !

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu , pour en suivre les loix ,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois ?

S T A T I R A.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

O L I M P I E.

Je n'étais qu'une esclave.

S T A T I R A.

Un tel destin m'étonne.

Les dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
Vous esclave !

O L I M P I E.

Antipatre en ma première enfance
Par le fort des combats me tint sous sa puissance,
Je dois tout à son fils.

S T A T I R A.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, & vu finir son cours !
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie. . .
En quel tems, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers ?

O L I M P I E.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'empire, & que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

S T A T I R A.

Quoi ! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, & soumise à Cassandre !

O L I M P I E.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés,

Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

S T A T I R A.

Captive à Babylone ! . . . O puissance éternelle !
 Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
 Le lieu , le tems , son âge ont excité dans moi
 La joie & les douleurs , la tendresse & l'effroi.
 Ne me trompé-je point ? Le ciel sur son visage ,
 Du héros mon époux semble imprimer l'image . . .

O L I M P I E.

Que dites-vous ?

S T A T I R A.

Hélas ! tels étaient ses regards ,
 Quand moins fier & plus doux , loin des sanglans hafards ,
 Relevant ma famille au glaive dérobée ,
 Il la remit au rang dont elle était tombée ,
 Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
 Illusion trop chère , espoir flatteur & vain !
 Serait-il bien possible ! . . . Ecoutez-moi , princesse ,
 Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
 N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir ?

O L I M P I E.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir ,
 M'ont tous dit ; qu'en ce tems de trouble & de carnage ,
 Au sortir du berceau , je fus en esclavage.
 D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
 J'ignore qui je suis , & qui m'a mise au jour . . .
 Hélas ! vous soupirez , vous pleurez , & mes larmes
 Se mêlent à vos pleurs , & j'y trouve des charmes . . .
 Eh quoi ! vous me ferrez dans vos bras languissans !
 Vous faites pour parler des efforts impuissans !

Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis. . . Je succombe. . . Olimpie !
Le trouble que je sens me va coûter la vie.

S C E N E IV.

STATIRA , OLIMPIE , L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

○ Prêtresse des dieux ! ô reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos tristes destins !
Que nous faudra-t-il faire ? & qu'allez-vous entendre ?

STATIRA.

Des malheurs , je suis prête , & je dois tout attendre.

L'HIEROPHANTE.

C'est le plus grand des biens d'amertume mêlé ;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé ,
Antigone , les siens , le peuple , les armées ,
Toutes les voix enfin , par le zèle animées ,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté ,
Qui long-tems comme vous fut dans l'obscurité ,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre ,
Qu'Olimpie. . . .

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

STATIRA (courant embrasser Olimpie.

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.

O ma fille ! ô mon sang ! ô nom fatal & doux !
De vos embrassemens faut-il que je jouisse ,
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice !

OLIMPIE.

Quoi ! vous seriez ma mère , & vous en gémissiez !

STATIRA.

Non , je bénis les dieux trop long-tems courroucés ,
Je sens trop la nature & l'excès de ma joie ;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie ;
Il te donne à Cassandre !

OLIMPIE.

Ah ! si dans votre flanc

Olimpie a puisé la source de son sang ,
Si j'en crois mon amour , si vous êtes ma mère ,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire ?

L'HIEROPHANTE.

Oui , vous êtes son sang , vous n'en pouvez douter ,
Cassandre enfin l'avoue , il vient de l'attester .
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies ?

OLIMPIE.

Qui ? lui ? votre ennemi ! tel serait mon malheur !

STATIRA.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur .
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance ,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance ,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois ,
Il plonge le couteau dont il frappa les rois .
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Ephèse ;
Il y brave les dieux , & feint qu'il les apaise ;

A mes bras maternels il ose te ravir ;
Et tu peux demander si je dois le haïr !

O L I M P I E .

Quoi ! d'Alexandre ici le ciel voit la famille !
Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !
Et votre meurtrier , ma mère , est mon époux !
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux !
Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L' H I E R O P H A N T E .

Espérez dans le ciel.

O L I M P I E .

Ah ! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;
Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis , & ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
Je devais à l'autel où vous nous unissez ,
Expirer en victime , & tomber à vos pieds.

S C E N E V .

STATIRA , OLIMPIE , L'HIEROPHANTE ,
un PRÊTRE .

L E P R Ê T R E .

ON menace le temple ; & les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
Les deux rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux.

Voilà

Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le ciel-veuille nous informer
Que la terre l'offense, & qu'il faut le calmer.
Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
Vers les parvis sacrés vole & se précipite.
Ephèse est divisée entre deux factions.
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître;
Les rois l'emporteront, & nous aurons un maître.

L' H I E R O P H A N T E.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !
Qu'ils laissent sur la terre un asile de paix !
Leur intérêt l'exige... O mère auguste & tendre,
Et vous... dirai-je, hélas ! l'épouse de Cassandre ?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me présenter.
Je connais le respect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes, je le fais, sans armes, sans soldats.
Nous n'avons que nos loix, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense.
Et si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.
(*L'Hiérophante sort avec le prêtre inférieur.*)



S C E N E V I.

S T A T I R A , O L I M P I E .

O Destinée ! ô Dieu des autels & du trône !
 Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
 Il me faut donc , ma fille au déclin de mes jours ,
 De nos seuls ennemis attendre des secours ,
 Rechercher un vengeur au sein de ma misère ,
 Chez les usurpateurs du trône de ton père !
 Chez nos propres sujets , dont les efforts jaloux
 Disputent cent états , que j'ai possédés tous !
 Ils rampaient à mes pieds , ils sont ici mes maîtres.
 O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
 Dans quel profond abyme êtes-vous descendus !
 Vanité des grandeurs , je ne vous connais plus.

O L I M P I E .

Ma mère , je vous suis . . . Ah ! dans ce jour funeste ,
 Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste.
 Le devoir qu'il prescrit , est mon unique espoir.

S T A T I R A .

Fille du roi des rois . . . remplissez ce devoir.

Fin du second acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

(*Le temple est fermé.*)

CASSANDRE , SOSTENE (*dans le péristyle.*)

C A S S A N D R E.

LA vérité l'emporte , il n'est plus tems de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père.
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui , j'ai rendu justice à la fille des rois.
Devais-je plus longtems , par un cruel silence ,
Faire encor à son sang cette mortelle offense ?
Je fus coupable assez.

S O S T E N E.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous.
Il anime le peuple , Ephèse est alarmée.
De la religion la fureur animée ,
Qu'Antigone méprise ; & qu'il fait exciter ,
Vous fait un crime affreux , un crime à détester ,
De posséder la fille , ayant tué la mère.

C A S S A N D R E.

Les reproches sanglans qu'Ephèse peut me faire ,
Vous le savez , grand dieu , n'approchent pas des miens
J'ai calmé , grace au ciel , les cœurs des citoyens ;

Le mien sera toujours victime des furies ,
Vidime de l'amour & de mes barbaries.
Hélas ! j'avais voulu qu'elle tint tout de moi ,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre , aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour , heureux par mes bienfaits ,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix ,
Tout était réparé , je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
J'ai tué Statira , mais c'est dans les combats ,
C'est en sauvant mon père , en lui prêtant mon bras ;
C'est dans l'emporlement du meurtre & du carnage
Où le devoir d'un fils égarait mon courage ;
C'est dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des dieux ,
Devant le monde entier , mais non pas à mes yeux ,
Non pas pour Olimpie , & c'est-là mon supplice ,
C'est-là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse
Ou de me pardonner , ou de percer mon cœur ,
Ce cœur désespéré , qui brûle avec fureur.

S O S T E N E .

On prétend qu'Olimpie en ce temple amenée
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

C A S S A N D R E .

Oui , je le fais , Sosène ; & si de cette loi
L'objet que j'idolâtre , abusait contre moi ,

Malheur à mon rival , & malheur à ce temple.
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple ;
J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé : son cœur est à moi dès l'enfance ,
Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olimpie.

S C E N E I I.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE
(*sortant du temple.*)

C A S S A N D R E.

INTERPRETE du ciel,
Ministre de clémence en ce jour solennel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
J'ai respecté ces tems à la paix consacrés ;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici , je saurai les défendre.
Je meurs sans Olimpie , & vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L' H I E R O P H A N T E.

Elle remplit, seigneur ,
Des devoirs bien sacrés , & bien chers à son cœur.

C A S S A N D R E.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme , & bénir ma tendresse ?

L' H I E R O P H A N T E .

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

C A S S A N D R E .

Notre malheur !.. Hélas ! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L' H I E R O P H A N T E .

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

C A S S A N D R E .

Comment ! que dites-vous ?.. Eh ! que peut-elle craindre ?

L' H I E R O P H A N T E (*s'en allant*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

C A S S A N D R E .

Non, demeurez. Eh quoi !

Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L' H I E R O P H A N T E .

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites !
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures :
Au dieu que nous servons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les apaiser ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous , pour Olimpie , & pour d'autres , seigneur ,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie ! . . .

L' HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.

Voyez si vous avez encor des droits sur elle.

Je vous laisse.

(Il sort, & le temple s'ouvre.)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA,
OLIMPIE.

CASSANDRE.

ELLE tremble, ô ciel ! & je frémis ! . .

Quoi ! vous baissez les yeux de vos larmes remplis !

Vous détournez de moi ce front où la nature

Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure !

OLIMPIE (se jetant dans les bras de sa mère.)

Ah ! barbare ! . . . Ah ! madame !

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.

Dans quel bras fuyez-vous mes regards défolés ?

Que m'a-t-on dit ? pourquoi me causer tant d'alarmes ?

Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes ?

STATIRA (se dévoilant, & se retournant vers
Cassandre.)

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits . . . à sa voix . . .

Mon sang se glace ! . . où suis-je ? & qu'est-ce que je vois ?

S T A T I R A .

Tes crimes.

C A S S A N D R E .

Statira peut ici reparaître !

S T A T I R A .

Malheureux ! reconnais la veuve de ton maître ,

La mère d'Olimpie.

C A S S A N D R E .

O tonneres du ciel ,

Grondez sur moi , tombez sur ce front criminel !

S T A T I R A .

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière ?

Eternel ennemi de ma famille entière ,

Si le ciel l'a voulu , si par tes premiers coups ,

Toi seul as fait tomber mon trône & mon époux ;

Si dans ce jour de crime ; au milieu du carnage ,

Tu te sentis , barbare , assez peu de courage

Pour frapper une femme , & lui perçant le flanc

La plonger de tes mains dans les flots de son sang ,

De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.

Faut-il qu'en tous les tems ta main me soit funeste ?

N'arrache point ma fille à mon cœur , à mes bras ;

Quand le ciel me la rend , ne me l'enlève pas.

Des tyrans de la terre à jamais séparée ,

Respecte au moins l'asile où je suis enterrée.

Ne viens point , malheureux , par d'indignes efforts ,

Dans ces tombeaux sacrés , persécuter les morts.

C A S S A N D R E .

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre ,

Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
 Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
 Et si je m'excusais sur l'horreur des combats ;
 Si je vous apprenais que ma main fut trompée
 Quand des jours d'un héros la trame fut coupée ,
 Que je servais mon père en m'armant contre vous ,
 Je ne fléchirais point votre juste courroux.
 Rien ne peut m'excuser... Je pourrais dire encore
 Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore ,
 Que je mets à vos pieds mon sceptre , & mes états.
 Tout est affreux pour vous ! . . Vous ne m'écoutez pas !
 Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
 Moins pleine de forfaits que de remords punie ,
 Si votre propre sang , l'objet de tant d'amour ,
 Malgré lui , malgré moi ne m'attachait au jour.
 Avec un saint respect j'élevai votre fille ;
 Je lui tins lieu quinze ans de père & de famille ;
 Elle a mes vœux , mon cœur , & peut-être les dieux
 Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
 Que pour y réparer , par un saint hyménée ,
 L'épouvantable horreur de notre destinée.

S T A T I R A.

Quel hymen ! . . O mon sang ! tu recevrais la foi ,
 De qui ? de l'assassin d'Alexandre & de moi !

O L I M P I E.

Non... ma mère , éteignez ces flambeaux effroyables ,
 Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables ;
 Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
 Des nœuds , des tristes nœuds qui devaient nous unir.
 Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)

La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé ; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez , acceptez mon juste sacrifice.
Séparez , s'il se peut , mon cœur de ses forfaits.
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

S T A T I R A .

Je reconnais ma fille , & suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
Je renais... Ah ! grands dieux ! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain ?
Qu'exigiez-vous de moi ? quel affreux ministère ,
Et pour votre prêtresse , hélas ! & pour sa mère !
Vous en avez pitié , vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.

Cruel ! n'insulte plus & l'autel , & le trône.
Tu fouillas de mon sang les murs de Babylone ;
J'aimerais mieux encor une seconde fois
Voir ce sang répandu par l'assassin des rois ,
Que de voir mon sujet , mon ennemi . . . Cassandre ,
Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

C A S S A N D R E .

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
Mais j'aime , mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie est à moi ; je fais quel fut son père ;
Je suis roi comme lui , j'en ai le caractère ,
J'en ai les droits , la force , elle est ma femme enfin.
Rien ne peut séparer mon sort & son destin.
Ni ses frayeurs , ni vous , ni les dieux , ni mes crimes ,

Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'est point détourné;
Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connoît plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège;
Si je fus meurtrier, je serai sacrilège.
J'enlèverai ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les manes de son père.

(*Cassandre sort avec Sostène.*)

S C E N E IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

QUEL moment! quel blasphème! ô ciel qu'ai-je entendu!
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu!
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien, tes chers embrassemens,

Tes sours enflammés consolent mes tourmens ;
 Ils sont moins douloureux , puisque tu les partages.
 Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.
 Je peux tout supporter ; puisque je vois en toi
 Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

O L I M P I E .

Ah ! le ciel m'est témoin , si mon ame est formée
 Pour imiter la vôtre ; & pour être animée
 Des mêmes sentimens , & des mêmes vertus.
 O veuve d'Alexandre ! ô sang de Darius !
 Ma mère ! ... Ah ! fallait-il qu'à vos bras enlevée ,
 Par les mains de Cassandre on me vit élevé !
 Pourquoi votre assassin prévenant mes souhaits ,
 A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits ?
 Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée !
 Bienfaits trop dangereux ! Pourquoi m'a-t-il aimée ?

S T A T I R A .

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?
 Antigone lui-même !

S C E N E V .

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

A N T I G O N E .



Reine , demeurez.

Vous voyez un des Rois formés par Alexandre ,
 Qui respecte sa veuve , & qui vient la défendre.

Vous pourriez remonter , du pied de cet autel ,
 Au premier rang du monde où vous plaça le ciel ,
 Y mettre votre fille , & prendre au moins vengeance
 Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
 Votre sort est connu , tous les cœurs sont à vous ;
 Ils sont las des tirans que votre auguste époux
 Laisa par son trépas maîtres de son empire.
 Pour ce grand changement votre nom peut suffire.
 M'avouerez-vous ici pour votre défenseur ?

S T A T I R A.

Oui , si c'est là pitié qui conduit votre cœur ,
 Si vous servez mon sang , si votre offre est sincère.

A N T I G O N E.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
 Des mains de votre fille & de tant de vertus
 Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
 Il en est trop indigne ; & pour un tel partage
 Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
 Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur ;
 Je me suis présenté comme un adorateur ,
 Qui des divinités implore la clémence.
 Je me présente à vous armé de la vengeance.
 La veuve d'Alexandre oubliant sa grandeur ,
 De sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

S T A T I R A.

Mon cœur est détaché du trône & de la vie ;
 L'un me fut enlevé , l'autre est bientôt finie.
 Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
 Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur ,
 Si vous la protégez , si vous vengez son père ,

Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur , sauvez ma fille au bord de mon tombeau ,
Du crime & du danger d'épouser mon bourreau.

A N T I G O N E .

Digne sang d'Alexandre , approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre , & pensez-vous comme elle ?

O L I M P I E .

Je dois haïr Cassandre.

A N T I G O N E .

Il faut donc m'accorder
Le prix , le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense.
Je crois vous mériter , foyez ma récompense.
Toute autre est un outrage , & c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez ; & je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras , de la reine , & sur-tout de vous-même.
Prononcez ; daignez - vous m'honorer d'un tel prix ?

S T A T I R A .

Décidez.

O L I M P I E .

Laissez-moi reprendre mes esprits ...
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante , épouvantée ,
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée ,
Fille de Statira , fille d'un demi-dieu ,
Je retrouve une mère , en cet auguste lieu ,
De son rang , de ses biens , de son nom dépouillée ;
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée ;
J'épouse un bienfaiteur il est un assassin.
Mon époux de ma mère a déchiré le sein.

Dans cet entassement d'horribles aventures ,
 Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
 Que puis-je vous répondre ?... Ah ! dans de tels momens ,
 (*embrassant sa mère.*)

Voyez à qui je dois mes premiers sentimens.
 Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
 Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales ,
 Quelle foule de maux m'environne en un jour ,
 Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

S T A T I R A .

Ah ! je vous réponds d'elle , & le ciel vous la donne.
 La majesté peut-être , ou l'orgueil de mon trône ,
 N'avait pas destiné dans mes premiers projets
 La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets ;
 Mais vous la méritez en osant la défendre.
 C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre.
 Il nomma le plus digne , & vous le devenez.
 Son trône est votre bien , quand vous le soutenez.
 Que des dieux immortels la faveur vous seconde !
 Que leur main vous conduise à l'empire du monde !
 Alexandre & sa veuve ensevelis tous deux ,
 Lui dans la tombe , & moi dans ces murs ténébreux ,
 Vous verront sans regret au trône de mes pères :
 Et puissent désormais les destins moins sévères
 En écarter pour vous cette fatalité
 Qui renversa toujours ce trône ensanglanté !

A N T I G O N E .

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
 Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.

Sortez de cet asile , & je vais tout presser ,
 Pour venger Alexandre , & pour le remplacer.
 (*Il sort.*)

S C E N E VI.

STATIRA, OLIMPIE.

S T A T I R A .

MA fille , c'est par toi que je romps la barrière
 Qui me sépare ici de la nature entière ;
 Et je rentre un moment dans ce monde pervers ,
 Pour venger mon époux , ton hymen , & tes fers.
 Dieu donnera la force à mes mains maternelles
 De briser avec toi tes chaînes criminelles.
 Viens remplir ma promesse , & me faire oublier ,
 Par des sermens nouveaux le crime du premier.

O L I M P I E .

Hélas !...

S T A T I R A .

Quoi ! tu gémis !

O L I M P I E .

Cette même journée
 Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée !

S T A T I R A .

Que dis-tu ?

O L I M P I E .

Permettez , pour la première fois ,
 Que je vous fasse entendre une timide voix.

Je

Je vous chéris , ma mère , & je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous & d'Alexandre ,
Si j'obtenais des dieux , en le faisant couler ,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie !

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire

Que votre asile obscur est le trône où j'aspire ?
Vous m'y verrez soumise , & foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père , enfermé dans la tombe ,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe ?
Laissons-là tous ces rois dans l'horreur des combats ,
Se punir l'un par l'autre , & venger son trépas.
Mais nous , de tant de maux victimes innocentes ,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes ,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux ?
Les larmes sont pour nous , les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! Eh pour qui les vois-je ici répandre ?
Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre ?
Est-ce elle que j'entends ?

OLIMPIE.

Ma mère . . .

STATIRA.

O ciel vengeur !..

OLIMPIE.

Cassandre ! . . .

S T A T I R A .

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur.

Parle.

O L I M P I E .

Je ne le puis.

S T A T I R A .

Va , tu m'arraches l'ame.

Finis ce trouble affreux ; parle , dis-je.

O L I M P I E .

Ah ! Madame ,

Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper.
 Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
 Prête à me séparer d'un époux si coupable ,
 Je le fuis mais je l'aime.

S T A T I R A .

O parole exécration !

Dernier de mes momens , cruelle fille , hélas !
 Puisque tu peux l'aimer , tu ne le fuiras pas.
 Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre & ta mère !
 Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux & mon père ;
 Tu m'arrachas ma fille , & ton ordre inhumain
 Me la fait retrouver pour mourir de sa main !

O L I M P I E .

Je me jette à vos pieds . . .

S T A T I R A .

Fille dénaturée !

Fille trop chère ! . . .

O L I M P I E .

Hélas ! de douleurs dévorée ,
 Tremblante à vos genoux , je les baigne de pleurs.

Ma mère , pardonnez.

S T A T I R A.

Je pardonne . . . & je meurs.

O L I M P I E.

Vivez , écoutez-moi.

S T A T I R A.

Que veux-tu ?

O L I M P I E.

Je vous jure ,

Par les dieux , par mon nom , par vous , par la nature ,
Que je m'en punirai , qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime ;
Jugez par ma faiblesse , & par cet aveu même ,
Si ce cœur est à vous , & si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domptés.
Ne considérez point ma faiblesse & mon âge ;
De mon père & de vous je me sens le courage.
J'ai pu les offenser , je ne peux les trahir ;
Et vous me connoîtrez en me voyant mourir.

S T A T I R A.

Tu peux mourir , dis-tu , fille inhumaine & chère !
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père !

O L I M P I E.

Arrachez-moi ce cœur : vous verrez qu'un époux ,
Quelque cher qu'il me fût , y régnaît moins que vous.
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime ,
Immolez votre fille.

S T A T I R A .

Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains , Olimpie , & ne t'accuse plus.
J'espère en ton devoir , j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur , & tu fais l'attendrir.
Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va , je suis malheureuse , & tu n'es point coupable.

O L I M P I E .

Qui de nous deux , ô ciel ! est la plus misérable ?

Fin du troisième acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE , HERMAS. (*dans le péristile.*)

HERMAS.

VOUS me l'aviez bien dit ; les saints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos soldats près du temple occupent ce passage.
Cassandre ivre d'amour , de douleur & de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux ,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné : mais dans cette entreprise
Entre Cassandre & vous le peuple se divise.

ANTIGONE. (*en sortant.*)

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE , HERMAS , CASSANDRE ,
SOSTENE.

CASSANDRE (*arrêtant Antigone.*)

DEMEURE , indigne ami ,
Infidèle allié , détestable ennemi ,
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne ?

A N T I G O N E .

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne !
La fille d'Alexandre a des droits assez grands
Pour faire armer l'Asie , & trembler nos tyrans.
Babylone est sa dot , & son droit est l'Empire.
Je prétends l'un & l'autre ; & je veux bien te dire
Que tes pleurs , tes regrets , tes expiations ,
N'en imposeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à présent l'amitié considère ,
Si tu fus innocent de la mort de son père.
L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.
Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné ,
Séduisait Olimpie en cachant sa naissance.
Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
Ce funeste secret dont je suis informé.
Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin ; c'en est fait ; & Cassandre
N'ose lever les siens , n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté ? pensais-tu que ses droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois ?
Je peux de Statira prendre ici la défense.
Mais veux-tu conserver notre antique alliance ?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux états ?
Me revoir ton ami ? t'appuyer de mon bras ? ..

C A S S A N D R E .

Eh bien ?

A N T I G O N E .

Cède Olimpie , & rien ne nous sépare ,
Je périrai pour toi ; sinon , je te déclare
Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.

Connais tes intérêts , pèse-les , & choisis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine , & je venais te faire
Une offre différente , & qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi , ni remords , ni pitié ,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins ; tu ris de sa justice ,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouiras pas , traître....

ANTIGONE.

Que prétends-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu ,
N'employons pas les mains du soldat mercenaire ,
Pour assouvir ta rage & servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions ?
C'est à nous , c'est à toi , si tu te sens l'audace
De braver mon courage , ainsi que ma disgrâce.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux ,
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux ;
C'est un crime nouveau : c'est toi qui le prépare.
Va , nous étions formés pour être des barbares.
Marchons ; viens décider de ton sort & du mien ,
T'abreuver de mon sang , ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie : & soit sûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(ils mettent l'épée à la main.)

S C E N E III.

CASSANDRE , ANTIGONE , HERMAS ,
SOSTENE.

L'HIEROPHANTE sort du temple précipitamment , avec les prêtres & les initiés , qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre & Antigone , & les désarment.

L' H I E R O P H A N T E .

R O F A N E S , c'en est trop. Arrêtez , respectez
Et le dieu qui vous parle , & ses solemnités.
Prêtres , initiés , peuple , qu'on les sépare.
Bannissez du lieu saint la discorde barbare.
Expiez vos forfaits. . . Glaives , disparaîssiez.
Pardonne , Dieu puissant ! vous rois , obéissez.

C A S S A N D R E .

Je cède au ciel , à vous.

A N T I G O N E .

Je persiste ; & j'atteste
Les manes d'Alexandre & le courroux céleste ,
Que tant que je vivrai , je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras ;
Et que cet hyménée illégitime , impie ,
Est la honte d'Ephèse , & l'horreur de l'Asie.

C A S S A N D R E .

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L' H I E R O P H A N T E .

D'un esprit plus remis , d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi , respectez sa justice ;

Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
 La cabane du pauvre; & le trône des rois
 Egalement soumis entendent cette voix;
 Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
 Et délie à l'autel l'innocente victime.
 Si l'époux, quel qu'il soit, & quel que soit son rang,
 Des parens de sa femme a répandu le sang,
 Fût-il purifié dans nos sacrés mystères,
 Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
 Et par le repentir plus nécessaire qu'eux,
 Son épouse en un jour peut former d'autres nœuds.
 Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence
 A l'exemple des dieux ne pardonne l'offense.
 Statira vit encor, & vous devez penser
 Que du sort de sa fille elle peut disposer.
 Respectez les malheurs & les droits d'une mère,
 Les loix des nations, le sacré caractère
 Que la nature donne, & que rien n'affaiblit.
 A son auguste voix Olimpie obéit.
 Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre
 Les arrêts de la veuve, & du sang d'Alexandre?

(Il sort avec sa suite.)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, pontife, elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)



S C E N E I V.

CASSANDRE , SOSTENE (*dans le péristyle.*)

C A S S A N D R E .

ELLE n'y fera pas , cœur barbare & sans foi.
 Arrachons-la , Sostène , à ce fatal asile ,
 A l'espoir insolent de ce coupable habile :
 Qui rit de mes remords , insulte à ma douleur ,
 Et tranquille & serein vient m'arracher le cœur.

S O S T E N E .

Il séduit Statira , seigneur , il s'autorise
 Et des loix qu'il viole , & des dieux qu'il méprise.

C A S S A N D R E .

Enlevons-la , te dis-je , aux dieux que j'ai servis ,
 Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
 J'accepterais la mort , je bénirais la foudre ;
 Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
 A passer en un jour à cet autel fatal
 De la main de Cassandre à la main d'un rival !
 Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure.
 Ciel ! tu me pardonnais. Plus tranquille & plus pure
 Mon ame à cet espoir osait s'abandonner ;
 Tu m'ôtes Olimpie , est-ce là pardonner ?

S O S T E N E .

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile & tendre ,
 Si soumis à vos loix , si content de se rendre ,
 Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
 Le cœur ne connaît point un si prompt changement.

Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
 Vos coups dans les combats portés à l'aventure
 Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux.
 C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.
 Vous n'avez point trempé dans la mort de son père.
 Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère.
 Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaise mes tourmens.
 Ce sang de Statira, ces manes d'Alexandre,
 D'une voix trop terrible ici se font entendre.
 Sostène, elle est leur fille; elle a le droit affreux
 De haïr sans retour un époux malheureux.
 Je sens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
 Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
 Ces expiations, ces mystères cachés,
 Indifférens aux rois, & par moi recherchés,
 Elle en était l'objet; mon ame criminelle
 Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

(*apercevant Olimpie*)

SOSTÈNE.

Hélas ! la voyez-vous en proie à ses douleurs ?
 Elle embrasse un autel, & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est tems qu'on l'enlève.
 Va, cours, que tout soit prêt.

(*Sostène sort.*)

S C E N E V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE (*courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*)

QUE mon cœur se soulève !
 Qu'il est désespéré !... qu'il se condamne !... Hélas !
 (*apercevant Cassandre.*)

Que vois-je !

CASSANDRE.

Votre époux.

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.

Non, Cassandre... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître :

Je fais tous les forfaits que mon sort inhumain

Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.

J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.

Ma présence est un crime, & ma flamme une injure...

Mais daignez me répondre. . . Ai-je par mes secours

Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

OLIMPIE.

Pourquoi les conserver ?

CASSANDRE.

Au sortir de l'enfance,

Ai-je assez respecté votre aimable innocence ?

Vous ai-je idolâtrée ?

OLIMPIE.

Ah ! c'est là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur ,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même ,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime ,
Aux lieux où je vous parle , à ces mêmes autels ,
A joint à mes sermens vos sermens solennels !

OLIMPIE.

Hélas ! il est trop vrai ! . . . Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste !

CASSANDRE.

Vous m'aimiez , Olimpie !

OLIMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur ,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse ;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse ,
C'est un forfait de plus . . . Fuis-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi , plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être ,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître ;
Et si pour Antigone . . .

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.

D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main lâchement abusée ,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée ,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.

J'ai l'hymen , & le monde , & la vie en horreur.
 Maîtresse de mon choix , sans que je délibère ,
 Je choisiss les tombeaux qui renferment ma mère ;
 Je choisiss cet asyle , où Dieu doit posséder
 Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
 J'embrasse les autels , & déteste ton trône ,
 Et tous ceux de l'Asie . . . & sur-tout d'Antigone.
 Va-t-en , ne me vois plus . . . Va , laisse moi pleurer
 L'amour que j'ai promis , & qu'il faut abhorer.

C A S S A N D R E .

Eh bien de mon rival si l'amour vous offense ,
 Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance ;
 Et quand votre vertu rejette un autre époux ,
 Ce refus est ma grace ; & je me crois à vous.
 Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître ,
 Vous êtes , vous serez la moitié de mon être ,
 Moitié chère & sacrée , & de qui les vertus
 Ont arrêté sur moi les foudres suspendus ,
 Ont gardé sur mon cœur un empire suprême ,
 Et devrait désarmer votre mère elle-même.

O L I M P I E .

Ma mère! . . . Quoi ! ta bouche a prononcé son nom !
 Ah ! si le repentir , si la compassion ,
 Si ton amour au moins peut fléchir ton audace ,
 Fuis les lieux qu'elle habite , & l'autel que j'embrasse ,
 Laisse-moi.

C A S S A N D R E .

Non , sans vous je n'en saurais sortir.
 A me suivre à l'instant vous devez consentir.
 (*Il la prend par la main.*)

Chère épouse , venez.

OLIMPIE (*la retirant avec transport*)

Traite- moi donc comme elle ;

Frappe une infortunée à son devoir fidelle ;

Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain.

Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main.

Frappe , dis-je ,

CASSANDRE.

Ah ! trop loin vous portez la vengeance ;

J'eus moins de cruauté , j'eus moins de violence.

Le ciel sait faire grace , & vous savez punir ;

Mais c'est trop être ingrate , & c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est-elle juste , & l'as-tu méritée ? ...

Cassandre , si ta main féroce , ensanglantée ,

Ta main qui de ma mère osa percer le flanc ,

N'eut frappé que moi seule , & versé que mon sang ,

Je te pardonnerais , je t'aimerais ... barbare.

Va , tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non , rien ne nous sépare.

Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur ,

Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur ,

Vous me suivrez.... Il faut que mon sort s'accomplisse.

Laissez-moi mon amour , du moins pour mon supplice.

Ce supplice est sans terme , & j'en jure par vous.

Haïssez , punissez , mais suivez votre époux.



S C E N E V I.

CASSANDRE , OLIMPIE , SOSTENE.

S O S T E N E .

P A R A I S S E Z , ou bientôt Antigone l'emporte.
 Il parle à vos guerriers , il assiège la porte.
 Il séduit vos amis près du temple assemblés.
 Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés.
 Il atteste Alexandre , il atteste Olimpie.
 Tremblez pour votre amour , tremblez pour votre vie.
 Venez.

C A S S A N D R E .

A mon rival ainsi vous m'immolez !
 Je vais chercher la mort , puisque vous le voulez.

O L I M P I E .

Moi ! vouloir ton trépas ! .. Va , j'en suis incapable...
 Vis loin de moi.

C A S S A N D R E .

Sans vous le jour m'est exécrable ,
 Et s'il m'est conservé , je revole en ces lieux ;
 Je vous arrache au temple : ou j'y meurs à vos yeux.
(Il sort avec Sostène)

S C E N E V I I.

O L I M P I E *(seule.)*

M A L H E U R E U S E ! .. Et c'est lui qui cause mes alarmes!..
 Ah ! Cassandre , est-ce à toi de me coûter des larmes ?

Faut-

Faut-il tant de combats pour remplir son devoir ?
Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir ,
O sang dont je naquis , ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous , c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentimens. . . .
Sur cet autel , hélas ! j'ai fait d'autres sermens. . . .
Dieux ! vous les receviez ; ô dieux , votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé . . . mais changez donc mon cœur ;
Donnez-lui la vertu conforme à son malheur. . . .
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée ,
Qui périt infidelle , ou meurt dénaturée.
Hélas ! j'étais heureuse en mon obscurité ,
Dans l'oubli des humains , dans la captivité ,
Sans parens , sans état , à moi-même inconnue. . .
Le grand nom que je porte , est ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins. . . Cassandre , il faut te fuir ,
Il faut t'abandonner. . . mais comment te haïr ? . . .

Que peut donc sur soi-même une faible mortelle ?

Je déchire en pleurant ma blessure cruelle :
Et ce trait malheureux que ma main va chercher ,
Je l'enfonce en mon cœur , au lieu de l'arracher.



S C E N E V I I I .

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, prêtres ,
prêtresses.

O L I M P I E .

PONTIFE, où courez-vous ? protégez ma faiblesse.
Vous tremblez ! . . vous pleurez ! . .

L' H I E R O P H A N T E .

Malheureuse princesse !

Je pleure votre état.

O L I M P I E .

Ah ! foyez - en l'appui.

L' H I E R O P H A N T E .

Résignez-vous au ciel , vous n'avez plus que lui.

O L I M P I E .

Hélas ! que dites-vous ?

L' H I E R O P H A N T E .

O fille auguste & chère !

La veuve d'Alexandre. . . .

O L I M P I E .

Ah ! justes dieux ! . . ma mère !

Eh bien ? . .

L' H I E R O P H A N T E .

Tout est perdu. Les deux rois furieux ,
Foulant aux pieds les loix , armés contre les dieux ,
Jusques dans les parvis de l'enceinte sacrée ,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le sang , déjà le fer en main ,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.

J'ai marché contre lui , n'ayant pour ma défense
Que nos loix qu'il oublie , & nos dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue , & s'offrant à ses coups ,
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.
Lasse de tant d'horreurs , lasse de tant de crimes ,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes ,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie & la calamité.

OLIMPIE tombant entre les bras d'une prêtresse.

Je meurs. . . soutenez-moi . . . marchons. . . vit-elle
encore ?

L' H I E R O P H A N T E.

Cassandre est à ses pieds ; il gémit , il l'implore ;
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours.
Il s'écrie , il s'accuse , il jette au loin ses armes.

OLIMPIE se relevant.

Cassandre à ses genoux !

L' H I E R O P H A N T E.

Il les baigne de larmes.

A ses cris , à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux ,
Qui lui vient arracher les restes de sa vie ,
Par cette main funeste en tout tems poursuivie.
Faible , & se soulevant par un dernier effort ,
Elle tombe , elle rouche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Cassandre & la lumière ,
Et levant à regret sa débile paupière ,
Allez , m'a-t-elle dit , ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané ,

Consolez Olimpie : elle m'aime , & j'ordonne
Que pour venger sa mère , elle épouse Antigone.

O L I M P I E .

Allons mourir près d'elle . . . exaucez-moi , grands dieux !
Venez , guidez mes pas ; venez fermer nos yeux.

L' H I E R O P H A N T E .

Armez-vous de courage ; il doit ici paraître.

O L I M P I E

J'en ai besoin , seigneur . . . & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le péristyle.*)

HERMAS.

LA pitié doit parler , & la vengeance est vaine.
 Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
 Fuyez ce lieu funeste. Olimpie aujourd'hui ,
 Seigneur , fera perdue , & pour vous , & pour lui.

ANTIGONE.

Quoi ! Statira n'est plus !

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre ,
 D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.
 Statira succombant au poids de sa douleur ,
 Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
 La sensible Olimpie à ses pieds étendue ,
 Semble exhaler son ame à peine retenue.
 Les ministres des dieux , les prêtresses en pleurs ,
 En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
 Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes.
 Le temple retentit de sanglots & de plaintes.
 On prépare un bûcher , & ces vains ornemens ,
 Qui rappellent la mort au regard des vivans.
 On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire

Habitera l'asile où s'enfermait sa mère ;
Qu'au monde , à l'hyménée arrachant ses beaux jours ,
Elle consacre aux dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille , sa mère , & jusqu'à sa naissance.

A N T I G O N E .

Non , non , de son devoir elle suivra les loix.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne : & ses ordres suprêmes
Au moment du trépas sont les loix des dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre , & sa funeste ardeur ,
Au sang de Statira sont une juste horreur.

H E R M A S .

Seigneur , le croyez-vous ?

A N T I G O N E .

Elle-même déclare

Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer , j'ai promis son trépas.
Je tiendrai ma parole , & tu n'en doutes pas.

H E R M A S .

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre ,
Aux flammes du bûcher , à cette auguste cendre ?
Frappés d'un saint respect , fachez que vos soldats
Reculeront d'horreur , & ne vous suivront pas.

A N T I G O N E .

Non , je ne puis troubler la pompe funéraire ;
J'en ai fait le serment , Cassandre la révère :
Je fais qu'il est des loix qu'il me faut respecter ,
Que pour gagner le peuple , il le faut imiter.
Vengeur de Statira , protecteur d'Olimpie ,

Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
 Tout parle en ma faveur ; & mes coups différés
 En auront plus de force & sont plus assurés.
 (*Le temple s'ouvre.*)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE,
 prêtres, *s'avancant lentement.* OLIMPIE *soutenue*
par les prêtresses : elle est en deuil.

HERMAS.
 ON amène Olimpie à peine respirante.
 Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
 Qui mouille de ses pleurs les traces deses pas.
 Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.
 Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
 (*à Olimpie.*)

Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
 En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
 Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
 L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère,
 Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire.
 Sâchez que tout est prêt pour sa punition.
 N'ajoutez point la crainte à votre affliction.
 Contre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.
 Ah ! seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance.
 Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

A N T I G O N E .

Je déplore sa perte autant que je vous plains.
 Je pourrais rappeler sa volonté sacrée ,
 Si chère à mon espoir , & par vous ré vérée :
 Mais je fais ce qu'on doit , dans ce premier moment ,
 A son ombre , à sa fille , à votre accablement.
 Consultez-vous , madame , & gardez sa promesse.
(Il sort avec Hermas.)

S C E N E I I I .

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, prêtres, prêtresses.

O L I M P I E .

V O U S , qui compatissez à l'horreur qui me presse ,
 Vous ; ministre d'un dieu de paix & de douceur ,
 Des cœurs infortunés le seul consolateur ,
 Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
 Aux autels arrosés des larmes de ma mère ?
 Auriez-vous bien , seigneur , assez de dureté
 Pour fermer cet asile à ma calamité ?
 Du sang de tant de rois c'est l'unique héritage ;
 Ne me l'enviez pas ; laissez-moi mon partage.

L' H I E R O P H A N T E .

Je pleure vos destins , mais que puis-je pour vous ;
 Votre mère en mourant a nommé votre époux.
 Vous avez entendu sa volonté dernière ,
 Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière ;
 Et si vous résistez à sa mourante voix ,

Cassandre est votre maître ; il rentre en tous ses droits.

O L I M P I E.

J'ai juré , je l'avoue , à Statira mourante ,
De détourner ma main de cette main sanglante ;
Je garde mes sermens.

L' H I E R O P H A N T E.

Libre encor dans ces lieux ,
Votre main ne dépend que de vous & des dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez , Olimpie ,
Ordonner maintenant du sort de votre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts , & les flambeaux d'amour.
Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire ,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir , dans ces extrémités ,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

O L I M P I E.

Seigneur , je vous l'ai dit , cet hymen , & tout autre ,
Est horrible à mon cœur , & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces manes courroucés ;
J'abandonne un époux c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen & l'amour & le trône.

L' H I E R O P H A N T E.

Il faut suivre Cassandre , ou choisir Antigone.
Ces deux rivaux armés , si fiers & si jaloux ,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble & le carnage ,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image ,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels

Cet appareil de mort , ce bûcher , ces autels ,
 Et ces derniers devoirs , & ces honneurs suprêmes ,
 Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
 La piété se lasse , & sur-tout chez les grands.
 J'ai du sang avec peine arrêté les torrens.
 Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse.
 Décidez-vous , princesse , & le peuple s'apaise.
 Ce peuple qui toujours est du parti des loix ,
 Quand vous aurez parlé , soutiendra votre choix.
 Sinon le fer en main , dans ce temple , à ma vue ,
 Cassandre en réclamant la foi qu'il a reçue ,
 D'un bien qu'il possédait , a droit de s'emparer ,
 Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

O L I M P I E .

Il suffit ; je conçois vos raisons & vos craintes.
 Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
 Je subis mon destin ; vous voyez sa rigueur. . . .
 Il me faut faire un choix.... il est fait dans mon cœur ,
 Je suis déterminée.

L' H I E R O P H A N T E .

Ainsi donc d'Antigone

Vous acceptez les vœux , & la main qu'il vous donne ?

O L I M P I E .

Seigneur , quoi qu'il en soit , peut-être ce moment
 N'est point fait pour conclure un tel engagement.
 Vous-même l'avouez ; & cette heure dernière ,
 Où ma mère a vécu , doit m'occuper entière....
 Au bûcher qui l'attend vous allez la porter ?

L' H I E R O P H A N T E .

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.

Une urne contiendra sa dépouille mortelle ;
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A causé son trépas . . . Cette fille du moins
A ses manes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos loix que j'ignore ,
Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore ?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher ?
Pourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher ?

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums , vos voiles , vos cheveux ,
Et des libations la triste & pure offrande.

(Les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

OLIMPIE (à l'Hierophante.)

C'est l'unique faveur que sa fille demande . .

(à la prêtresse inférieure.)

Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort ,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort ,
Va , reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs , puisqu'ils me sont permis ,
Satisfassent son ombre . .

L A P R Ê T R E S S E .

J'obéis.

(*Elle sort.*)O L I M P I E (*à l'Hiérophante.*)

Allez donc ; élevez cette pile fatale ;
 Préparez les cyprès , & l'urne sépulcrale ;
 Faites-venir ici ces deux rivaux cruels ;
 Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels ,
 A l'aspect de ma mère , aux yeux de ces prêtresses ,
 Témoins de mes malheurs , témoins de mes promesses.
 Mes sentimens , mon choix , vont être déclarés.
 Vous les plaindrez peut-être , & les approuverez.

L' H I E R O P H A N T E .

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
 Vous n'avez que ce jour , il fuit , & le tems presse.
 (*Il sort avec les prêtres.*)

S C E N E I V .

OLIMPIE *sur le devant*, les prêtresses *en demi-cercle au fond.*

O L I M P I E .

O Toi , qui dans mon cœur à ce choix résolu ,
 Usurpas à ma honte un pouvoir absolu ,
 Qui triomphes encor de Statira mourante ,
 D'Alexandre au tombeau , de leur fille tremblante ,
 De la terre & des cieux contre toi conjurés ,
 Règles , amant malheureux , sur mes sens déchirés.

Si tu m'aimes hélas ! si j'ose ençor le croire ,
Va, tu paieras bien cher ta funeste victoire.

S C E N E V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les prêtresses.

C A S S A N D R E.

EH bien, je viens remplir mon devoir & vos vœux.
Mon sang doit arroser ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'est ma seule espérance ;
Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

O L I M P I E.

Cassandre !

C A S S A N D R E.

Objet sacré, chère épouse !..

O L I M P I E.

Ah cruel !

C A S S A N D R E.

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.
Esclave infortuné du destin qui me guide,
Mon sort en tous les tems est d'être parricide.

(*Il se jette à genoux.*)

Mais je suis ton époux, mais malgré ses forfaits,
Cet époux t'idolâtre ençor plus que jamais.
Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste.
Dans l'univers entier Cassandre seul te reste.
La mort est le seul dieu qui peut nous séparer.
Je veux en périssant te voir & t'adorer.
Venge-toi, punis-moi : mais ne sois point parjure.

Va , l'hymen est encor plus saint que la nature.

O L I M P I E .

Levez-vous , & cessez de profaner du moins
Cette cendre fatale & mes funèbres soins.

Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument ,
De ma mère en ces lieux les membres se consomment ,
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter ;
N'approchez pas , Cassandre , & sachez m'écouter.

S C E N E V I .

OLIMPIE , CASSANDRE ,
ANTIGONE , prêtresses.

A N T I G O N E .

ENFIN , votre vertu ne peut plus s'en défendre.
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts , & ce jour de terreur.
Vous en pouvez juger , puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asile ,
Puisqu'un moment encor à vos ordres docile ,
Je vous prends en ces lieux pour son juge & le mien.
Prononcez votre arrêt , & ne redoutez rien.
On vous verra , madame , & du moins je l'espère ,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encor ensevelie ;
Mais la terre & le ciel observent Olimpie.

Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

O L I M P I E.

J'y consens : mais je veux que vous me respectiez.
 Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
 A nos dieux infernaux , aux manes d'une mère ;
 Vous choisissiez ce tems , impétueux rivaux ,
 Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !
 Jurez-moi seulement , soldats du roi mon père ,
 Rois après son trépas , que si je vous suis chère ,
 Dans ce moment du moins , reconnaissant mes loix ,
 Vous ne troublez point mes devoirs & mon choix.

C A S S A N D R E.

Je le dois , je le jure , & vous devez connaître
 Combien je vous respecte & dédaigne ce traître.

A N T I G O N E.

Oui , je le jure aussi , bien sûr que votre cœur
 Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
 Prononcez , j'y souscris.

O L I M P I E.

Songez , qu'oi qu'il en coute ,
 Vous-même l'avez dit , qu'Alexandre m'écoute.

A N T I G O N E.

Décidez devant lui.

C A S S A N D R E.

J'attends vos volontés.

O L I M P I E.

Connoissez donc ce cœur que vous persécutez ,
 Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
 Quelque choix que je fasse , il doit m'être funeste.
 Vous sentez tout l'excès de ma calamité.

Apprenez plus , sachez que je l'ai mérité.
 J'ai trahi mes parens , quand j'ai pu les connaître ;
 J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître.
 Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi ,
 Elle est morte en mes bras , elle est morte pour moi.
 Elle a dit à sa fille , à ses pieds désolée ,
 Epousez Antigone , & je meurs consolée.
 Alors elle agonise ; & moi pour l'achever ,
 Je la refuse.

A N T I G O N E .

Ainsi vous pouvez me braver !
 Outrager votre mère , & trahir la nature !

O L I M P I E .

A ses manes , à vous , je ne fais point d'injure ;
 Je rends justice à tous , & je la rends à moi. . .
 Cassandre , devant lui je vous donnai ma foi ;
 Voyez si nos liens ont été légitimes ;
 Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes ,
 Il serait superflu de vous les reprocher ;
 Réparez-les un jour.

C A S S A N D R E .

Je ne puis vous toucher !
 Je ne peux adoucir cette horreur qui vous presse !

O L I M P I E .

Je vais vous éclaircir : gardez votre promesse.
 (*Le temple s'ouvre ; on voit le bucher enflammé.*)



SCENE

SCENE DERNIERE.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE,
L'HIEROPHANTE, prêtres, prêtresses.

P LA PRÊTESSE inférieure.
RINCESSE, il en est tems.

OLIMPIE (à *Cassandre.*)

Vois ce spectacle affreux !

Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux.
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre.
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve, parle, & dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix. . . .

Attends ici le mien. (a) Vous, manes de ma mère,
Manes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encor animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père & de vous ils sont dignes peut-être. . . .
Toi, l'époux d'Olimpie, & qui ne dus pas l'être,
Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'a tant chérie, & pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,

(a) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis. . .
 Apprends. . . que je t'adore. . . & que je m'en punis.
 Cendres de Statira , recevez Olimpie.

(*Elle se frappe , & se jette dans le bûcher.*)

T O U S E N S E M B L E . (a)

Ciel !

C A S S A N D R E (*courant au bûcher.*)
 Olimpie !

L E S P R Ê T R E S .

O ciel !

A N T I G O N E .

O fureur inouïe !

C A S S A N D R E .

Elle n'est déjà plus , tous nos efforts sont vains.

(*Revenant dans le péristyle.*)

En est-ce assez , grands dieux ! . . . mes exécrables mains
 Ont fait périr mon roi , sa veuve & mon épouse ! . . .

Antigone , ton ame est-elle encor jalouse ?

Insensible témoin de cette horrible mort ,

Envieras-tu toujours la douceur de mon fort ?

De ma félicité si ton grand cœur s'irrite ,

Partage-la , crois-moi , prends ce fer , & m'imité.

(*Il se tue.*)

L' H I E R O P H A N T E .

Arrêtez ! . . . O saint temple ! ô dieu juste & vengeur !

Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur !

A N T I G O N E .

Ainsi donc Alexandre & sa famille entière ,

(a) L'Hiérophante , les prêtres , & les prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

Successeurs , assassins , tout est cendre & poussière.
Dieux , dont le monde entier éprouve le courroux ,
Maîtres des vils humains , pourquoi les formiez-vous ?
Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olimpie ?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie ?

Fin du cinquième & dernier acte.



R E M A R Q U E S
A L'OCCASION
D' O L I M P I E.

A C T E I.

S C E N E I.

Sostène, on va finir ces mystères terribles.

CES mystères & ces expiations sont de la plus haute antiquité, & commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe* père d'*Alexandre*, se fit initier aux mystères de la *Samothrace* avec la jeune *Olimpias* qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans *Plutarque* au commencement de la vie d'*Alexandre*, & c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de *Cassandre* & d'*Olimpie*.

Il est difficile de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes,

quand ils sont tombés dans de grands crimes , en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères & les expiations , voulurent également empêcher les coupables repentans de se livrer au désespoir , & de retomber dans leurs crimes.

La croyance de l'immortalité de l'ame était partout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsychose fût admise , soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel ; soit que l'on crût comme en Egypte , que l'ame ferait un jour rejointe à son propre corps ; en un mot quelle que fût l'opinion dominante , celle des peines & des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces mystères , quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine égyptienne , & n'était pas celui de la doctrine mosaïque. Le peuple grossier des Juifs , auquel Dieu daignait se proportionner , n'avait même aucun corps de doctrine : il n'avait pas une seule formule de prière générale établie par ses loix. On ne trouve ni dans le *deutéronome* , ni dans le *lévitique* , qui sont les seules loix des Juifs , ni prière , ni dogme , ni croyance de l'immortalité de l'ame , ni peines , ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples ; & c'est ce qui prouve la divinité de la mission de Moysè , selon le sentiment de monsieur Warburton , évêque de Worcester. Ce prélat prétend

que Dieu daignant gouverner lui-même le peuple juif, & le récompensant ou le punissant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité, chez qui les mystères furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Siniras* en Chypre, *Erectée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la croyance d'une vie à venir, & sur celle d'un seul Dieu. C'est sur-tout ce dogme de l'unité de l'Etre-suprême qui fit donner partout le nom de *mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des dieux secondaires, des petits dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus deorum*, c'est-à-dire, les ames des héros que l'on croyait participantes de la divinité, & des êtres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace, ou dans les autres isles, on chantait l'hymne d'*Orphée*;

Marchez dans la voie de la justice, contemplez le seul maître du monde, le Dèmiurgos. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui; il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de

théâtre, une nuit à peine éclairée , & des hommes à moitié nus , errans dans ces ténébres , poussant des gémissemens & des plaintes , & levant les mains au ciel. Ensuite venait la lumière , & l'on voyait le *Démiurgos* qui représentait le maître & le fabricant du monde , consolant les mortels , & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes , les confessaient à l'Hiérophante , & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiat* , *initié* , celui qui commence une nouvelle vie , & qui entre en communication avec les dieux , c'est-à-dire , avec les héros , & les demi-dieux , qui ont mérité par leurs exploits bienfaisans d'être admis après leur mort auprès de l'Etre-suprême.

Ce sont - là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans *Platon* , dans *Cicéron* , dans *Porphire* , *Eusèbe* , *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations : le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron* , après avoir assassiné sa mère , ayant voyagé en Grèce , n'osa assister aux mystères d'*Eleusine*. *Zozime* prétend que *Constantin* , après avoir fait mourir sa femme , son fils , son beau-père , & son neveu , ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admit à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au

nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'*Alexandre* ; il n'a répandu le sang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat , & en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible , & née pour la vertu , que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

S C E N E I I.

Il était un grand-homme. (A L E X A N D R E .)

IL est bon d'opposer ici le jugement de *Plutarque* sur *Alexandre* à tous les paradoxes , & aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* & à ses imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque* dans sa belle comparaison d'*Alexandre* & de *César* , dit que le héros de la *Macédoine* semblait né pour le bonheur du monde , & le héros romain pour sa ruine. En effet rien n'est plus juste que la guerre d'*Alexandre* , général de la Grèce , contre les ennemis de la Grèce , & rien de plus injuste que la guerre de *César* contre sa patrie.

Remarquez sur - tout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir pesé les vertus & les vices d'*Alexandre* & de *César*. J'avoue que *Plutarque* , qui donne toujours la préférence aux Grecs , semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus* , de *Trajan* , des *Antonins* , de *Julien* même , sa religion à part ? Voilà ceux qui paraissaient

être nés pour le bonheur du monde , plutôt que le meurtrier de *Clitus* , de *Calistène* & de *Parménion*.

S C E N E I V.

Protégez à jamais , ô dieux en qui j'espère.

C E spectacle ferait peut - être un bel effet au théâtre , si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres & des prêtresses , un autel , des flambeaux , & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil , au contraire , ne ferait qu'une misérable ressource , si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt , s'il ne formait pas une situation , s'il ne produisait pas de l'étonnement & de la colère dans *Antigone* , s'il n'était pas lié avec les desseins de *Cassandre* , s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien , est puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme ? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux , il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du spectacle , est sans doute la dernière ; on ne doit pas la négliger , mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les situations théatrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage , n'aura fait

qu'un tableau assez commun , s'il n'a peint que deux époux , un autel & des assistans. Mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère , qui contraste avec la joie des deux époux , son ouvrage aura de la vie & de la force. Ainsi au second acte *Statira* qui embrasse *Olimpie* avec des larmes de joie , & l'Hiérophante attendri & affligé ; ainsi au troisième acte *Cassandre* reconnoissant *Statira* avec effroi , & *Olimpie* dans l'embarras & dans la douleur ; ainsi au quatrième acte *Olimpie* aux pieds d'un autel , désespérée de sa faiblesse , & repoussant *Cassandre* qui se jette à ses genoux ; ainsi au cinquième , la même *Olimpie* s'élançant dans le bûcher aux yeux de ses amans épouvantés , & des prêtres , qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse , empressée , égarée , qui annonce une marche précipitée , les bras étendus , & prêts à courir au secours. Toutes ces peintures vivantes formées par des acteurs pleins d'ame & de feu , pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur & la pitié , qui sont le seul but , la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique , qui étant susceptible de toutes ces hardiesses , eût aussi les beautés qui rendent ces hardiesses respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers , par la vérité des sentimens , les yeux ne seront pas contents de ces spectacles prodigués ; & loin de les applaudir , on les tournera en ridicule , comme de vains supplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule , qui a presque toujours resserré la scène française dans le petit cercle des dialogues , des monologues & des récits. Il nous a manqué de l'action ; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent , & dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère & imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

Par ce feu de *Vesta* qui n'est jamais éteint.

Le feu de *Vesta* était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. *Vesta* signifiait feu chez les anciens Perses , & tous les savans en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu , que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la déesse *Vesta* , comme elle a produit tant d'autres choses.

A C T E I I.

S C E N E I I.

Elle (*STATIRA*) vous parle ici , ne l'interrogez plus.

NON - SEULEMENT les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris , mais la crainte que le

peu de beauté qui peut y être , ne fut exposé à la raillerie , a retenu l'auteur encor plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de Boyer , les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre & sur un enfant , peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait , voilà une tragédie jouée dans un couvent ; *Statira* est religieuse , *Cassandre* a fait une confession générale , l'Hiérophante est un directeur &c.

Mais aussi il se trouvera des lecteurs éclairés & sensibles , qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances , dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'enfvelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asiles chez les anciens , comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits ; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple ?

Quant à la confession de ses fantes dans les cérémonies de la religion , elle est de la plus haute antiquité , & est expressément ordonnée par les loix de *Zoroastre* , qu'on trouve dans le *Jadler*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Etre suprême. S'il y a quelque chose qui console ies hommes sur la terre , c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel , & avec soi-même. En un mot , on a tâché de représen-

ter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible , & ce que la religion ancienne à jamais eu de plus consolant & de plus auguste. Si ces mœurs , ces usages ont quelque conformité avec les nôtres , ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne fais quoi d'attendrissant & d'auguste. La comparaison que fait secrètement le lecteur entre le silence de ces retraites & le tumulte du monde , entre la piété paisible qu'on suppose y régner & les discordes sanglantes qui désolent la terre , émeut & transporte une ame vertueuse & sensible.

A C T E I I I .

S C E N E I I .

Les intrigues des cours , les cris des factions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures.

(*C'est l'Hiérophante qui parle.*)

CET exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix , nous a paru d'une très - grande utilité , & il serait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public qui doit être l'école

des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, & à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, & un grand-prêtre instruit. Ce mélange heureusement employé par des mains plus habiles pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre *Joab*, dans la tragédie d'*Athalie*, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au-lieu de s'adresser à *Mathan* avec la bienséance convenable, il s'écrie :

- « Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
 » Vous souffrez qu'il vous parle ! & vous ne craignez pas
 » Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas,
 » Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
 » Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !
 » Que veut-il ? De quel front cet ennemi de dieu
 » Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Mathan semble lui répondre pertinemment en disant,

- « On reconnaît Joad à cette violence ;
 » Toutefois il devrait montrer plus de prudence ;
 » Respectez une reine &c. »

On ne voit pas non plus pour quelle raison

Joab ou *Jojada* s'obstine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant. Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui servir de mère, & lui laisser son petit royaume. Il est très-naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejeton de sa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *paralipomènes* disent que son fils *Ochosias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *melk*, ou *roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus. Il est dit dans le quatrième livre des rois que *Jehu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochosias*, & cet *Ochosias* était le cadet de tous ses frères, A ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent six ans, quand le prêtre *Joab* la fit assassiner (a).

(a) Voici le compte :

Athalie se marie à 15. ans.	15.
Elle a quarante-deux fils.	42.
Ochosias le quarante-troisième commence à régner à 42. ans.	42.
Il règne un an.	1.
Athalie règne après lui 6. ans.	6.

Somme totale. 106.

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochoshias* pouvait avoir quarante ans & son fils quarante deux quand il lui succéda. Je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre *Joab* arme les lévites contre la reine à laquelle il a fait serment de fidélité ? De quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un trésor ? De quel droit fait-il massacrer sa reine dans la plus extrême vieillesse ?

Athalie n'était certainement pas si coupable que *Jehu* qui avait fait mourir soixante & dix fils du roi *Achab*, & mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous les courtisans & tous les prêtres.

Cette reine avait à la vérité usé de représailles. Mais appartenait-il à *Joad* de conspirer contre elle & de la tuer ? Il était son sujet : & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'est pas plus permis à *Joad* de faire assassiner sa reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elizabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût fallu, pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible & sensible, & qu'il eût ordonné ce meurtre ; or c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que *Joad* ait consulté le seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière avant

avant de mettre sa reine à mort. *L'écriture* dit seulement qu'il conspira avec ses lévites , qu'il leur donna des lances , & qu'il fit assassiner *Athalie* à la porte aux chevaux , sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair , après cette exposition , que le rôle & le caractère de *Joad* dans *Athalie* , peuvent être du plus mauvais exemple , s'ils n'excitent pas la plus violente indignation ? Car pourquoi l'action de *Joad* serait-elle consacrée ?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit Saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham* , d'*Isaac* & de *Jacob* , ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorger plus aisément , ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-fille , ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moyse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon* roi des Moabites par *Aod* ou *Eud* ; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sizera* par *Jaël* , ni qu'il ait été content que *Jephté* , encor teint du sang de sa fille , fit égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain , parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Shibolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite , si on massacra toute la tribu de *Benjamin* , à six cents personnes près , ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St. Esprit ne donne aucune louange à
Théâtre. Tom. V.

G

David pour s'être mis , avec cinq cents brigands chargés de dettes , du parti du Roitelet *Akis* ennemi de sa patrie , ni pour avoir égorgé les vieillards , les femmes , les enfans & les bestiaux des villages alliés du Roitelet , auquel il avait juré fidélité , & qui lui avait accordé sa protection.

L'écriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonija* , ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab* , ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* & toute sa famille , ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri* , ni à *Jehu* pour avoir assassiné *Joram*.

Le St. Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias* fils de *Joas* , ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam* , ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès* , ni que *Facée* fils de *Romeli* assassine *Facéïa* fils de *Manahem* , ni qu'*Ozée* fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continue de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans l'écriture , pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre ?

Certes , quand *Athalie* dit à l'enfant , je prétends vous traiter comme mon propre fils ; *Jozabeth* pouvait lui répondre : « Eh bien , Madame , traitez-le donc comme votre fils , car il » l'est : vous êtes sa grand'mère ; vous n'avez » que lui d'héritier ; je suis sa tante : vous êtes

» vieille ; vous n'avez que peu de tems à vivre ;
» cet enfant doit faire votre consolation. Si un
» étranger & un scélérat comme *Jehu*, melk
» de Samarie, assassina votre père & votre mère ;
» s'il fit égorger soixante & dix fils de vos frè-
» res, & quarante-deux de vos enfans, il n'est
» pas possible que pour vous venger de cet abo-
» minable étranger, vous prétendiez massacrer
» le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes
» pas capable d'une démence si exécrable & si
» absurde : ni mon mari, ni moi ne pouvons
» avoir la fureur insensée de vous en soupçon-
» ner : ni un tel crime, ni un tel soupçon ne
» sont dans la nature. Au contraire on élève
» ses petits-fils pour avoir un jour en eux des
» vengeurs. Ni moi, ni personne ne pouvons
» croire que vous ayez été à la fois dénaturée
» & insensée. Elevez dont le petit *Joas* ; j'en aurai
» soin, moi qui suis sa tante, sous les yeux de
» sa grand'mère. »

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonna-
ble : mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un
prêtre dise ; j'aime mieux exposer le petit enfant
à périr, que de le confier à sa grand'mère ; j'aime
mieux tromper ma reine, & lui promettre indi-
gnement de l'argent pour l'assassiner, & risquer
la vie de tous les lévites par cette conspiration,
que de rendre à la reine son petit-fils. Je veux
garder cet enfant, & égorger sa grand'mère, pour
conserver plus long-tems mon autorité. C'est-là au
fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté sur-
montée dans la tragédie d'*Athalie*, la force, la

pompe, l'élégance de la versification : le beau contraste du guerrier *Abner* & du prêtre *Mathan*. J'excuse la faiblesse du rôle de *Jozabeth* ; j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un roi avait dans ses états un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

A C T E I V.

S C E N E I I I.

Profanes , c'en est trop. Arrêtez , respectez
Et le Dieu qui vous parle , & ses solemnités.

IL ferait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristyle du temple ; mais alors cette place occupant un grand espace , le vestibule un autre , & l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur , les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-tems si on laisserait l'idée de ce combat subsister , ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver , parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages , à la pièce qui est toute en spectacles , & que l'Hiérophante semble y soutenir la dignité de son ca-

ractère. Les duels sont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat dans *Homère* est un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, & qui sont oisives; & c'est précisément ce que propose *Cassandre*.

A C T E V.

S C E N E D E R N I E R E.

Apprends que je t'adore & que je m'en punis.

(*Olimpie en se jetant dans le bûcher.*)

LE suicide est une chose très commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant, si on mettait sur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Addisson*, philosophe & citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame* de *Platon*, & une épée dans l'autre, prouve par les raisonnemens les plus forts, qu'il est des conjonctures, où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de *Platon* & de *Caton* réunis, la force des raisonnemens & la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses & sensibles, pour les porter à l'imitation dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé ni chez les Grecs, ni chez les Romains par aucune loi, mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punit. Au contraire; ceux qui se sont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Cassius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon* &c. ont tous été regardés comme des grands-hommes & comme des demi-dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bûcher a été respectée de tems immémorial dans toute la haute Asie; & aujourd'hui même encor, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société, je demande si ces homicides volontaires, & légitimés par toutes les loix, qui se commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre humain?

Je n'entends pas par ces homicides, ceux qui s'étant voués au service de leur patrie & de leur prince, affrontent la mort dans les batailles: je parle de ce nombre prodigieux de guerriers auxquels il est indifférent de servir sous une puissance ou sous une autre, qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail & sa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, & qui sans considérer ni leur patrie ni leur famille, tuent, & se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de *Caton*, de *Cassius*, & de *Bru-*

tus? Tel soldat, & même tel officier, a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche & pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre; dont la maxime non encor démentie, est de ne se jamais donner la mort, & de ne la donner à personne. Ce sont les *Philadelphiens*, qu'on a si sottement nommé *quakers*. Ils ont même long-tems refusé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on faisait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois, & stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argile tels que les hommes, ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite, où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une ame immortelle? Espèrent-ils que cette ame sera plus heureuse dans une autre vie? Croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'ame générale du monde? Imaginent-ils que l'entendement est une faculté, un résultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes est détruite quand les plantes sont arrachées, comme la sensibilité dans les animaux, lorsqu'ils ne respirent plus, comme la force, cet

être métaphysique , cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il serait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie , laissassent par écrit leurs raisons , avec un petit mot de leur philosophie. Cela ne serait pas inutile aux vivans & à l'histoire de l'esprit humain.



OCTAVE

ET

LE JEUNE POMPÉE,

OU

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

CETTE pièce fut imprimée à Paris en 1766, & débitée au commencement de 1767. Monsieur de Voltaire ne voulut pas s'en déclarer l'auteur. Il n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de développer dans des notes les caractères des principaux romains, au tems du triumvirat, & pour placer convenablement l'histoire de tant d'autres proscriptions, qui effraient & qui déshonorent la nature humaine; depuis la proscription de vingt-trois mille Hébreux en un jour à l'occasion du veau d'or, & de vingt-quatre mille en un autre jour pour une fille madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du Piémont.

P R É F A C E

DE L'ÉDITEUR DE PARIS.

CETTE tragédie assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presqu'entièrement falsifiée; & cependant les mœurs des Romains du tems du triumvirat représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces tems illustres & funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, & dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, & une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain; & on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par *César*, du fond de l'Espagne au bord du Rhin: on voit partout une tour de *César*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjuga, & qui préférerait ses camps retranchés à des ouvrages de pierres & de ciment, qu'il n'avait pas le tems de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les tems des *Scipions*, de *Sylla*, de *César*, d'*Auguste* sont beaucoup plus

présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encor sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *César, Pompée, Antoine, Auguste, Caton, Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, & en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, & non pas du théâtre que je connais assez peu, & qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, & à comparer les héros qu'on met sur le théâtre, avec la conduite & le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs: c'est-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentimens tendres & touchans, les emportemens & les craintes des amans affligés. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser & de celle de quelques lecteurs, qui sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'*Octave* & du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée, ni imprimée. Je

m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité & sur ce qu'on peut découvrir des vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, & qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité & ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que *César* ne tint à *Ptolomée* aucun des discours que lui prête le sublime & inégal auteur de la mort de *Pompée*, & que *Cornélie* ne parla point à *César* comme on l'a fait parler, puisque *Ptolémée* était un enfant de douze à treize ans, & *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *César*, qui n'aborda point en Egypte, & qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conspiré avec *Cinna*; tout cela est une invention du génie du poète. La conspiration de *Cinna* n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique & qui peint le cœur le plus fidèlement, serait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de *Britannicus* & de *Junie*, & sur la jalousie de *Néron*. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de *Racine* par souscription, n'oublieront pas de remarquer comment ce grand-homme a fondu & embelli *Tacite* dans sa pièce. Je pense que si *Néron* n'avait pas la pué-

rité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de *Britannicus* & de *Junie*, & si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'état & aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé *Octave & le jeune Pompée*, j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat*. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention & présente à l'esprit une image plus forte & plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir supprimé *Lépide*, & de n'avoir parlé de cet indigne Romain, que comme il le méritait.

Encor une fois je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur & qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, & qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces tems atroces; c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur. Je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, & pour qui seuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle ortographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; & quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les *Français* de *St. François d'Assise*, comme dit l'auteur de la *Henriade*, & pour faire sentir qu'on prononce *Anglais* & *Danois*; ce n'est ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.



P E R S O N N A G E S .

OCTAVE , surnommé depuis A U G U S T E :

M A R C - A N T O I N E .

LE JEUNE P O M P É E .

J U L I E , fille de Lucius César.

F U L V I E , femme de Marc-Antoine.

A L B I N E , suivante de Fulvie.

A U F I D E , tribun militaire.

Tribuns , centurions , licteurs , soldats.





Tyran, tu vois sa femme, elle
est digne de l'être.

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente l'isle où les triumvirs firent les proscriptions & le partage du monde. La scène est obscurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices & des tentes dans l'éloignement.*)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit ! Que le courroux céleste
Eclate avec justice en cette isle funeste ! (1)

ALBINE.

Ces tremblements soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,

Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liste de crimes ,
De l'ordre du carnage , & des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel , ainsi qu'aux nations.

F U L V I E.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée ,
Qui frappant vainement une terre abhorrée ,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instrumens du crime & non les criminels !
Je voudrois avoir vu cette isle anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux ?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux ?

A L B I N E.

Dans cette isle tremblante aux éclats du tonnerre ,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre ;
Du sénat & du peuple ils ont réglé le sort ,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

F U L V I E.

Antoine me la donne ; ô jour d'ignominie !
Il me quitte , il me chasse , il épouse Octavie (2) ;
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit ;
Je suis répudiée , & c'est moi qu'on proscriit.

A L B I N E.

Il vous brave à ce point ! il vous fait cette injure !

F U L V I E.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure ?
Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat ;

Il prétexte envers moi l'intérêt de l'état ;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître ;
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aime (3). Se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs , vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? & que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père !
Je l'ai vu dans l'erreur de ses égaremens ,
Passer Antoine même en ses emportemens (4).
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse ?
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour ,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable , & tantôt sanguinaire.
Il adore Julie , il a pros crit son père ;
Il hait , il craint Antoine , & lui donne sa sœur ;
Antoine est forcené , mais Octave est trompeur.
Ce sont-là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils sont en se jouant & la paix & la guerre ;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres , grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
Albine , les lions au sortir des carnages ,
Suivent en rugissant leurs compagnes sauvages ;
Les tigres sont l'amour avec férocité ;
Tels sont nos triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête ;
Et dans ce jour de sang , de tristesse & d'horreur ,

L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave : elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur le livre fatal ,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'empire ,
Ces grands secrets d'état que l'ignorance admire !
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits :
Ils inspirent de près l'horreur & le mépris.

A L B I N E .

Que de bassesse, ô ciel ! & que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en font l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unites vous-même Antoine avec Lépide.

F U L V I E .

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran , pontife méprisé ,
De son faible génie ils ont trop abusé ;
Instrument odieux de leurs sanglans caprices ,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;
Il signe leurs décrets sans être consulté ,
Et pense agir encor avec autorité.
Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent ,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent (5).
Cet hymen d'Octavie & ses faibles appas
Eloignent la rupture & ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop ; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai préparant leur supplice ,

Allumer la discorde avec plus de fureur,
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUFIDE, qu'a-t-on fait ? Quelle est ma destinée ?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée ?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main ,
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain ;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous ?

AUFIDE.

Né dans votre maison ,
Si je fers sous Antoine & dans sa légion ,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs thessaliens servit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée & de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous ?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute ,

H 3

Vous le devez, Fulvie.

F U L V I E.

Il n'est rien qui me coûte,
Il n'est rien que je craigne, & dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms
Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrâce;
Le parti de Pompée est celui que j'embrasse;
Et Lucius César a des amis secrets (6)
Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
Il est, vous le savez, le père de Julie;
Il fut proscrit; enfin tout me le concilie.
Julie est-elle à Rome?

A U F I D E.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puissant l'aura fait enlever:
Le bruit en a couru.

F U L V I E.

Le rapt & l'homicide,
Ce sont là ses exploits! voilà nos loix, Aufide.
Mais le fils de Pompée est-il en sûreté?
Qu'en avez-vous appris?

A U F I D E.

Son arrêt est porté;
Et l'infame avarice au pouvoir asservie (7)
Doit trancher à prix d'or une si belle vie.
Tels sont les vils Romains.

F U L V I E.

Quoi! tout espoir me fuit!
Non, je défie encor le fort qui me poursuit;
Les tumultes des camps ont été mes asiles:

Mon génie était né pour les guerres civiles (8.),
 Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
 Je veux. . . Mais j'apperçois dans ce sanglant séjour
 Les listeurs des tyrans , leurs lâches satellites ,
 Qui de ce camp barbare occupent les limites.
 Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux ,
 Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux ;
 Vous m'en avertirez ; & vous viendrez m'apprendre
 Ce que je dois souffrir , ce qu'il faut entreprendre.

(Elle sort avec Albine.)

A U F I D E.

Moi le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit ?
 De trente ans de travaux quel exécrable fruit !
 (Tandis qu'il parle , on avance la tente où Octave &
 Antoine vont se placer. Les listeurs l'entourent & for-
 ment un demi - cercle. Aufide se range à côté de la
 tente.)

S C E N E I I I.

OCTAVE, ANTOINE debout dans la tente , une
 table derrière eux.

A N T O I N E.

OCTAVE , c'en est fait , & je la répudie.
 Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie.
 Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
 Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
 Deux chefs toujours unis sont un exemple rare ;

Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
 Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
 Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
 Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
 Sur le trône avec nous affectant de paraître,
 Lépide, est un fantôme aisément écarté (9),
 Qui rentre de lui-même en son obscurité.
 Qu'il demeure pontife, & qu'il préside aux fêtes
 Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes,
 La terre n'est qu'à nous & qu'à nos légions.
 Il est tems de fixer le sort des nations;
 Régions sur-tout le nôtre; & quand tout nous seconde,
 Cessons de différer le partage du monde.

(*Ils s'assèrent à la table où ils doivent signer.*)

O C T A V E.

Mes desseins dès long - tems ont prévenu vos vœux.
 J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
 Songez que je prétends la Gaule & l'Illyrie,
 Les Espagnes, l'Afrique, & sur-tout l'Italie:
 L'Orient est à vous (10).

A N T O I N E.

Telle est ma volonté;
 Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
 Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
 Je ne me cache point quel est votre avantage;
 Rome va vous servir: vous aurez sous vos loix
 Les vainqueurs de la terre, & je n'ai que des rois. (11)
 Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
 Que votre autorité secondant ma puissance
 Extermine à jamais les restes abattus

Du parti de Pompée & du traître Brutus :
Qu'aucun n'échappe aux loix que nous avons portées.

O C T A V E.

D'affez de sang peut-être elles sont cimentées.

A N T O I N E.

Comment ? vous balancez ! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus ?

O C T A V E.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

A N T O I N E.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure (12) ?

O C T A V E.

Et ne craignez-vous pas

De révolter la terre à force d'attentats ?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine ,
Nous voulons gouverner ; n'excitons plus la haine.

A N T O I N E.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par César adopté ,
Quand je venge un ami, craint de venger un père !
Vous oublierez son sang pour flatter le vulgaire !
A qui prétendez-vous accorder un pardon ,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

O C T A V E.

Rome pleure sa mort.

A N T O I N E.

Elle pleure en silence.

Cassius & Brutus réduits à l'impuissance
Inspireront peut-être aux autres nations

Une éternelle horreur de nos proscriptions.
 Laissons-les en tracer d'effroyables images ,
 Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
 Affassins de leur maître & de leur bienfaiteur ,
 C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :
 Ce sont les cœurs ingrats qu'il est tems qu'on punisse ;
 Seuls ils sont criminels , & nous faisons justice.
 Ceux qui les ont servis , qui les ont approuvés ,
 Aux mêmes châtimens seront tous réservés.
 De vingt mille guerriers pérís dans nos batailles ,
 D'un œil sec & tranquille on voit les funérailles ;
 Sur leurs corps étendus victimes du trépas
 Nous volons sans pâlir à de nouveaux combats ;
 Et de la trahison cent malheureux complices
 Seraient au grand César de trop chers sacrifices !

O C T A V E.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort ;
 Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
 Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance ;
 Je serais plus son fils si j'avais sa clémence.

A N T O I N E.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

O C T A V E.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

A N T O I N E.

Redoutez-vous le peuple ?

O C T A V E.

Il faut qu'on le ménage ;
 Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
 D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;

Mais quand il craint pour lui , malheur à ses tyrans !

ANTOINE.

J'entends ; à mes périls vous cherchez à lui plaire ,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée (13) est-ce plaire aux Romains ?
Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle on le frappe , on l'immole :
Que voulez-vous de plus ?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas ;

Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire ;
Il adorait Julie , & vous étiez jaloux :
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagements remplissez l'étendue.
De Lucius César la mort est suspendue ;
Oui , Lucius César contre nous conjuré. . .

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré ?

Je veux qu'il meure.

OCTAVE (*se levant.*)

Lui ? le père de Julie !

ANTOINE.

Oui , lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez , notre intérêt nous lie ;

L'ymen étreint ces nœuds : mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez ,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

A N T O I N E.

Octave , je fais trop que notre intelligence
Produira la discorde & trompera nos vœux.
Ne précipitons point des tems si dangereux.
Voulez-vous m'offenser ?

O C T A V E.

Non : mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

A N T O I N E.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère ?
A notre fureté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstans d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse ;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

O C T A V E.

De faiblesse ! . . & c'est vous qui m'oseriez blâmer !
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer !

A N T O I N E.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes ;
César en fit autant (14) ; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte amoureux & sévère,
Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je peux vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez : mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, & je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ses proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;
Je cède, je me rends... J'y souscris... Ma main tremble.

(*Il s'assied & signe.*)

Allez, tribuns, portez ces malheureux édits :

(*à Antoine qui s'assied & signe.*)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis.

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce tribun qui revient en ces lieux.
Il arrive de Rome, & pourra nous apprendre
Quel respect à nos loix le sénat a dû rendre.



S C E N E IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un tribun
licteurs.

A N T O I N E (*au tribun*)
A-T-ON des triumvirs accompli les desseins ?
Le sang assure-t-il le repos des humains ?

L E T R I B U N.

Rome tremble & se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine & des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés ;
A la proscription peu se font dérobes.

O C T A V E.

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'état j'ai dû la demander.

L E T R I B U N.

Les dieux n'ont pas voulu, seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père ;
Et lorsque par mes soins des têtes des pros crits
Aux murs du cap itole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses ;
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances :
Mais quand vos légions ont marché sur nos pas,

Alors fuyant de Rome & cherchant les combats ,
 Il s'avance à Césène, & vers les Pyrénées
 Doit aux fils de Caton joindre ses destinées ;
 Tandis qu'en Orient Cassius & Brutus ,
 Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus ,
 A leur faible parti rendant un peu d'audace ,
 Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

A N T O I N E.

Pompée est échappé !

O C T A V E.

Ne vous alarmez pas.
 En quelques lieux qu'il soit , la mort est sur ses pas.
 Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale ,
 J'attends contre le fils une fortune égale ,
 Et le nom de César dont je suis honoré ,
 De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

A N T O I N E.

Préparons donc soudain cette grande entreprise ;
 Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
 Le sang du grand César est déjà joint au mien ;
 Votre sœur est ma femme ; & ce double lien
 Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
 Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

S C E N E V.

O C T A V E , le tribun éloigné.

O C T A V E.

QUE feront tous ces nœuds ? nous sommes deux tyrans !
 Puissances de la terre , avez-vous des parens ?

Dans le sang des Césars Julie a pris naissance,
 Et loin de rechercher mon utile alliance,
 Elle n'a regardé cette triste union
 Que comme un des arrêts de la proscription.

(*au tribun.*)

Revenez. . . . Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance !
 Quoi ! Julie avec lui serait d'intelligence !
 On ignore en quels lieux elle a porté ses pas ?

L E T R I B U N.

Son père en est instruit ; & l'on n'en doute pas.
 Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

O C T A V E.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite ?
 Quoi ! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
 Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
 Teint du sang des pros crits que j'impose à mon père ;
 Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère ;
 Au milieu de la guerre, au sein des factions,
 Mon cœur serait ouvert à d'autres passions !
 Quel mélange inoui ! Quelle étonnante ivresse
 D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse !
 Quels soucis dévorans viennent me consumer !
 Destructeur des humains t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

A U F I D E.

O U I , j'ai tout entendu ; le sang & le carnage
 Ne coûtaient rien , madame , à votre époux volage.
 Je suis toujours surpris que ce cœur effréné ,
 Plongé dans la licence , au vice abandonné ,
 Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie ,
 Garde une cruauté tranquille & réfléchie.
 Octave même , Octave , en paraît indigné ;
 Il regrettait le sang où son bras s'est baigné ;
 Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
 D'avoir eu si long-tems Antoine pour complice.
 Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir ,
 Pour mieux tromper la terre & mieux l'affujettir.
 Ou peut-être son ame en secret révoltée
 De sa propre furie était épouvantée.
 J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
 Vers l'humaine équité quelque faible retour (15).
 Mais il a disputé sur le choix des victimes ;
 Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

F U L V I E.

Qu'importe à mes affronts ce faible & vain remord ?
 Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.

Octave que tu crois moins dur & moins féroce ,
 Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce ;
 Il agit en barbare , & parle avec douceur.
 Je vois de son esprit la profonde noirceur ;
 Le sphinx est son emblème (16) , & nous dit qu'il préfère
 Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
 A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
 De vertus incapable , il les feindra du moins ;
 Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
 Les vices forcenés de son ame grossière.
 Ils osent me bannir , c'est-là ce que je veux.
 Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux ,
 A respirer encor un air qu'ils empoisonnent.
 Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent ;
 Partons. Dans quels pays , dans quels lieux ignorés
 Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés ?
 Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

S C E N E II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

A L B I N E .

M^{ADAME} , espérez tout ; Pompée est à Césène ;
 Mille Romains en foule ont devancé ses pas ;
 Son nom & ses malheurs enfantent des soldats.
 On dit qu'à la valeur joignant la diligence ,
 Dans cette isle barbare il porte la vengeance ;
 Que les trois assassins à leur tour sont proscrits ,
 Que de leur sang impur on a fixé le prix.

On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, & qu'enfin Rome est libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu ;
Et le soldat murmure , ou demeure éperdu.

F U L V I E.

On en dit trop , Albine : un bien si désirable
Est trop prompt & trop grand pour être vraisemblable ;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler ,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

A U F I D E.

Il est des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins ,
C'est beaucoup ; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène ,
De son départ au moins la nouvelle est certaine ;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui.
Mais son danger est grand ; des légions entières
Marchent sur son passage & bordent les frontières.
Pompée est téméraire , & ses rivaux prudents.

F U L V I E.

La prudence est sur-tout nécessaire aux méchans.
Mais souvent on la trompe : un heureux téméraire
Confond en agissant celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales, ou prospères ,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter sur son char

Sylla, deux Marius, & Pompée & César ;
Elle a précipité ces foudres de la guerre ;
De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de loix, de tyrans & de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Cassius & Brutus menacent l'Italie.
J'irai chercher Pompée aux sables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement soufferts ,
Je me consolerais en troublant l'univers.
Rappelions & l'Espagne & la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée.
Puisse-je dans le sang de ces monstres heureux ,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux !
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie ,
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :
Mais je mourrai contente en des malheurs si grands ,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans !

(*A Aufide.*)

Avant que de partir tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée ; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(*Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre
des rochers.*)



SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUE vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts ?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots & ses cris :
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits.
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond, vers un des côtés, soutenue par ALBINE.*

JULIE.

DIEUX vengeurs que j'adore !

Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !

Secourez un héros, ou faites-moi mourir !

F U L V I E.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

J U L I E.

Où suis-je ? & dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher ? ... Quelle main m'offre ici son secours,
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

F U L V I E.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons. . . Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompai-je point ? ... N'en doutons plus, c'est elle.

J U L I E.

Quoi ! d'Antoine, grand dieu ! c'est l'épouse cruelle !
Je suis perdue !

F U L V I E.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?
Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;
Vous êtes malheureuse , & je suis plus à plaindre.

J U L I E.

Vous !

F U L V I E.

Quel événement & quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

J U L I E.

Je ne fais où je suis : un déluge effroyable ,
Qui sembloit engloutir une terre coupable ,
Des tremblemens affreux ; des foudres dévorans ,

Dans les flots débordés ont plongé mes suivans.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque tems dans cette isle escarpée ;
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur & mes pas,
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

F U L V I E.

Ah ! Julie !

J U L I E.

Eh quoi , vous soupirez !

F U L V I E.

De vos maux & des miens mes sens sont déchirés.

J U L I E.

Vous souffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où sommes-nous ?

F U L V I E.

Dans le séjour du crime ;
Dans cette isle exécration où trois monstres unis
Ensanglantent le monde & restent impunis.

J U L I E.

Quoi ! c'est ici qu'Antoine & le barbare Octave
Ont condamné Pompée & font la terre esclave !

F U L V I E.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort.
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

J U L I E.

Soutenez-moi , grands dieux !

F U L V I E.

De cette affreux repaire

Ces tigres sont partis. Leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé ;
Mes tentes sont ici ; gardez qu'on ne vous voie.
Venez , calmez ce trouble où votre ame se noie.

J U L I E.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui !

F U L V I E.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée ?

J U L I E.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit ?

F U L V I E.

Est-il en sureté ? parlez en assurance ;
J'atteste ici les dieux , & Rome & ma vengeance ,
Ma haine pour Octave , & mes transports jaloux ,
Que mes soins répondront de Pompée & de vous ;
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

J U L I E.

Hélas ! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie !
Si vous avez aussi connu l'adversité ,
Vous n'aurez pas sans doute assez de cruauté
Pour achever ma mort & trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges hasards

Le destin de Pompée & du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome , Pompée & moi , tout est prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir ?

F U L V I E.

J'oserai plus encor : s'il est sur ce rivage ,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui , je crois que le ciel si long-tems inhumain ,
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main ;
Oui , j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez.

J U L I E.

Que vous dirai-je ? errante , poursuivie ,
Je fuyais avec lui le fer des assassins ,
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins ;
Nous allions vers son camp : déjà sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers près de nous renaissans
Il conduisait mes pas incertains & tremblans.
La mort était partout : les sanglans satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites :
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où règnent les tyrans , où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue ,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

F U L V I E.

Eh bien , est-il encor en cette isle terrible ?

S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le fais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher ?
Dans quel secret asile a-t-il pu se cacher ?

JULIE.

Ah ! Madame. . . .

FULVIE.

Achevez : c'est trop de défiance ,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez , je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi ?

FULVIE.

Je vous le jure encor.

JULIE.

Eh bien. . . . Il est ici.

FULVIE.

C'en est assez ; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage ,
Pour sortir avec moi de cette île sauvage ;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts ,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.
Je mourais , quand le ciel une fois favorable
M'a présenté par vous une main secourable.



S C E N E V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un tribun.

LE TRIBUN.

MADAME, une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'isle à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah ! j'atteste la foi que vous m'avez jurée !

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE (*à Julie.*)

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres ?
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres,
Que Julie entraînée en ce séjour affreux
Attend pour en sortir des secours généreux ;
Que partout je suis libre, & qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des nations & de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie ;
Elle augmente la mienne ; & ce n'est pas en vain
Que le fort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puisse-je en mes desseins ne m'être point trompée !

JULIE.

O dieux ! prenez ma vie, & veillez sur Pompée !
Dieux ! si vous me livrez à mes persécuteurs ,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs !

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

SEXTUS POMPÉE, *seul.*

JE ne la trouve plus : quoi ! mon destin fatal
 L'amène à mes tyrans , la livre à mon rival !
 Les voilà , je les vois ces pavillons horribles
 Où nos trois meurtriers retirés & paisibles
 Ordonnent le carnage avec des yeux fereins ,
 Comme on donne une fête & des jeux aux Romains.
 O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand-homme !
 Quel est donc le destin des défenseurs de Rome !
 O dieux , qui des méchans suivez les étendarts ,
 D'où vient que l'univers est fait pour les Césars !
 J'ai vu périr Caton (17) leur juge & votre image.
 Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage (18) ;
 Cicéron , tu n'es plus (19) , & ta tête & tes mains
 Ont servi de trophée aux derniers des humains.
 Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
 Le fer des Achillas & celui des Septimes ,
 D'un vil roi de l'Egypte instrumens criminels ,
 Ont fait couler le sang du plus grand des mortels (20).
 Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
 Des brigands réunis que la rapine assemble ,
 Un prétendu César , un fils de Céprias (21) ,
 Qui commande le meurtre & qui fuit les combats ,

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
 Octave est maître enfin du monde & de Julie.
 De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du fort
 Atterre mon esprit luttant contre la mort.
 Détestable rival, usurpateur infame,
 Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme ;
 Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux !
 Tu règnes, & je meurs, & je te laisse heureux !
 Et tes flatteurs tremblans sur un tas de victimes,
 Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes !
 Quel est cet assassin qui s'avance vers moi ?

S C E N E II.

P O M P É E , A U F I D E .

P O M P É E (*l'épée à la main.*)

A P P R O C H E , & puisse Octave expirer avec toi !

A U F I D E .

Jugez mieux d'un soldat qui sert votre père.

P O M P É E .

Et tu fers un tyran.

A U F I D E .

Je l'abjure, & j'espère

N'être pas inutile, en ce séjour affreux,

Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.

Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

P O M P É E .

Est-ce un piège nouveau que tend la tyrannie ?

A son barbare époux viens-tu pour me livrer ?

A U F I D E.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

P O M P É E.

L'humanité, grands dieux ! est-elle ici connue ?

A U F I D E.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

P O M P É E.

Julie ! ô ciel Julie ! est-il bien vrai ?

A U F I D E.

Lisez.

P O M P É E.

O fortune ! ô mes yeux ! êtes-vous abusés ?

Retour inattendu de mes destins prospères !

Je mouille de mes pleurs ces divins caractères !

(Il lit.)

» Le fort paraît changer , & Fulvie est pour nous ;

» Ecoutez ce romain , conservez mon époux.

Qui que tu fois , pardonne : à toi je me confie ;

Je te crois généreux sur la foi de Julie.

Quoi ! Fulvie a pris soin de son fort & du mien !

Qui l'y peut engager ? quel intérêt ?

A U F I D E.

Le sien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie ,

Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.

Elle ne borne pas sa haine & ses desseins

A dérober vos jours au fer des assassins ;

Il n'est point de péril que son courroux ne brave ,

Elle veut vous venger.

P O M P É E.

Oui , vengeons-nous d'Octave.

Elevé dans l'Asie au milieu des combats ,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats ;
Et dans les champs d'honneur qu'il redoute peut-être ,
Ses yeux qu'il eut baissés , ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu ;
Et depuis que mon père expira sous un traître ,
Nous fumes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave ; allons , & que ma main
Au bord de mon tombeau se plonge dans son sein.

A U F I D E.

Venez donc chez Fulvie , & sachez qu'elle est prête
D'Octave , s'il le faut , à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi ;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite , & même à vous venger.

P O M P É E.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide !
Je pourrais des Romains immoler l'homicide !
Octave périrait !

A U F I D E.

Seigneur , n'en doutez pas.

P O M P É E.

Marchons.

SCENE

S C E N E III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

QUE faites-vous ? Où portez-vous vos pas ?

On vous cherche , on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.

Votre père , en Egypte aux assassins livré ,
D'ennemis plus sanglans n'était pas entouré.

L'amitié de Fulvie est funeste & cruelle ;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle.

On l'observe , on l'épie , & tout me fait trembler ;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.

Regagnons ces rochers & ces cavernes sombres ,
Où la nuit va porter ses favorables ombres.

Demain les trois tyrans aux premiers traits du jour ,
Partent avec la mort de ce fatal séjour.

Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.

Ne précipitez rien ; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble & tendre moitié d'un guerrier malheureux ,
O vous ! ainsi que Rome objet de tous mes vœux !

Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.

Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage ,

Si je pouvais guider nos braves légions ,

Dans les camps de Brutus , ou dans ceux des Catons ,

Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie

Un secours incertain contre la tyrannie.

Les dieux nous ont conduits dans ces sanglans déserts ;
Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie ;
Si vous êtes connu , c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur , craignez plutôt d'être ici découvert ;
Aux tribuns , aux soldats ce passage est ouvert ;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire ?

JULIE.

Pompée , au nom des dieux , au nom de votre père ;
Dont le malheur vous suit , & qui ne s'est perdu
Que par sa confiance & son trop de vertu ;
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée !
Avons-nous un parti , des amis , une armée.
Trois monstres tous-puissans ont détruit les Romains ;
Vous êtes seul ici contre mille assassins. . .
Ils viennent , c'en est fait , & je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah ! laissez-vous conduire ; on peut vous reconnaître.
Le tems presse , venez , vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit !



SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant.*
OCTAVE, *lecteurs, au fond.*

OCTAVE.

JE prétends vous parler ; ne fuyez point , Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE (*à Aufide.*)

Demeurez. Je le veux. . . Vous , quel est ce Romain ?
Est-il de votre suite ?

JULIE.

Ah ! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage :
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE (*à Pompée.*)

Parle , que fait Pompée ? Où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point , Octave ; il vous cherche , & peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu fais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête , en un mot , qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCENE V.

Les personnages précédens , un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

VOUS êtes obéi ; grace à votre heureux sort ,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pifaure aux remparts de Césène ;
Les rebelles bientôt entourés & surpris ,
De leur témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître ,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE (à part.)

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts ,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant , s'il fuit , il va tomber sans doute

Aux pièges que nos mains ont tendus sur sa route.
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez , continuez ce service important.
Vous , Aufide , en tout tems j'éprouvai votre zèle.
Je fais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidele.
Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui ,
Souvenez-vous sur-tout de répondre de lui.
Vous , listeurs , arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE (à Aufide.)

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez ,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez !

SCENE VI.

OCTAVE , JULIE.

OCTAVE, (arrétant Julie.)

J E vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette isle a droit de me surprendre ;
Mais cessez de me craindre , & calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur , je ne crains rien ; mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connoissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains il me traite en esclave.

Vous pouviez respecter mon nom & mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains & Rome vous attendent.
Ce nom que vous portez & leurs vœux vous demandent.
Je dois vous y conduire ; & le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous ? ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître ?

JULIE.

Demandez-moi plutôt , dans ces horribles tems ,
Pourquoi dans Rome encor il est des habitans ?
La ruine , la mort , de tout côtés s'annonce ;
Mon père était proscriit ; & voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui , ses jours sont assurés ,
Je les ai défendus , vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos loix & votre empire ,
Lorsque vous permettez que mon père respire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout est oublié.
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin , près de moi qui vous a pu conduire ?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie.

Le sang , l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome , aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos ayeux.

J U L I E.

Vous !

O C T A V E.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

J U L I E.

Vous son fils ! . . . ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi ? quel est ton successeur ?
César vous a laissé son pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage.
S'il versa quelquefois le sang du citoyen ;
Ce fut dans les combats en répandant le sien.
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il savait pardonner , & vous savez proscrire.
Prodigue de bienfaits , & vous d'assassinats ,
Vous n'êtes point son fils , je ne vous connais pas.

O C T A V E.

Il vous parle par moi : Julie , il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

J U L I E.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance !

O C T A V E.

Vous pouvez tout.

J U L I E.

Qui ? moi !

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer ,
Et qui de ma clémence est la cause & le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! si tant de sang , de supplices , de morts ,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords ,
Si vous craignez du moins cette haine publique ,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique ?
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur ,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur ;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste ?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez , je vous entends ;
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel ; une race ennemie. . . .

JULIE.

Qui ?

OCTAVE.

Vous le demandez ! vous savez trop , Julie ,
Quel est depuis long-tems l'objet de mon courroux ;
Et Pompée. . . .

JULIE.

Ah ! cruel , quel nom prononcez-vous ?
Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Qui me le dit ? vos pleurs ; qui me le dit ? vous-même.
Pompée est loin de vous , & vous le regrettez !

Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez !
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parens vous entraîne à sa fuite.

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah ! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.
Je ne suis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez ,
Mes parens & mes dieux que vous persécutez.
J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait ; vous le savez peut-être ,
C'est vous que je fuyais ; mes funestes destins
Quand je vous évitais m'ont remise en vos mains.
Commandez , s'il le faut , à la terre asservie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome , & rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.
Vous vous trompez , Julie , & vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre ;
Que c'est à moi sur-tout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur , ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'estime !
Voilà ce règne heureux de paix & de douceur !
Il fut un meurtrier , il devient ravisseur !

OCTAVE.

Il est juste envers vous : mais , quoi qu'il en puisse être ,

Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge; il y va de sa tête;
C'est un nouveau pros crit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

J U L I E.

Moi, j'atteste ici Rome & son divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, & dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout tems
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(*Elle sort.*)

S C E N E VII.

OCTAVE *seul.*

Q U E d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!

Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï , j'en fais l'expérience.
Je suis puni déjà de ma toute-puissance.
A peine je gouverne , à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie & qui m'a tant coûté.
Tu veux régner , Octave , & tu chéris la gloire ;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire ;
Il portera ta honte à la postérité.
Etre à jamais haï ! quelle immortalité !
Mais l'être de Julie , & l'être avec justice !
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice !
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux ,
Qui fait le mal qu'il hait , & fuit le bien qu'il aime ,
Qui cherche à se tromper & qui se hait lui-même ?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge.
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter !
Que d'ennemis à vaincre ! & comment les dompter ?
Manes du grand César ! ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola , mais que Brutus révère ;
Héros terrible & doux à tous tes ennemis ,
Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis.
La moitié de ce faix accable ma jeunesse ;
Je n'ai que tes défauts , je n'ai que ta faiblesse ;
Et je sens dans mon cœur de remords combattu ,
Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

Fin du troisième acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

FULVIE, ALBINE.

A L B I N E.

Q U A N D sous vos pavillons de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche & la mort dans les yeux,
Julie appelle envain les enfers & les dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

F U L V I E.

Qu'elle se plaigne aux dieux ; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

A L B I N E.

Eh ! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas ?

F U L V I E.

Non ; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers & l'une & l'autre rive.
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur.
J'y reste encor un jour , & c'est pour leur malheur.

A L B I N E.

Qu'espérez-vous d'un jour ?

F U L V I E.

La mort ; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on se venger de la toute-puissance ?

FULVIE.

Oui , quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs

D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.

Le puissant foule aux pieds le faible qui menace ,

Et rit en l'écrasant de sa débile audace.

FULVIE.

Déformais à Fulvie ils n'insulteront plus.

Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.

Je fais que ces brigands affamés de rapine ,

En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.

Prodigues ravisseurs & bas intéressés ,

Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés.

On les donne pour dot à ma fière rivale.

Mais , Albine , crois-moi , la pompe nuptiale

Peut se changer encor en un trop juste deuil ;

Et tout usurpateur est près de son cercueil.

J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.

De Pompée & de moi la querelle est commune.

Je l'attends ; il suffit.

ALBINE.

Il est seul , sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hasardez ses jours.

F U L V I E.

Je prodigue les miens. Va , retourne à Julie ,
Soutiens son désespoir & sa force affaiblie ;
Porte-lui tes conseils , son âge en a besoin ;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

A L B I N E.

L'érat où je vous vois m'épouvante & m'afflige.

F U L V I E.

Porte ailleurs ton effroi ; va ; laisses-moi , te dis-je.
Pompée arrive enfin , je le vois. Dieux vengeurs ,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs !

S C E N E I I.

P O M P É E , F U L V I E.

F U L V I E.

E T E S - V O U S affermi ?

P O M P É E.

J'ai consulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inoui qui nous tient occupés.

F U L V I E.

Elle parle avec Rome , elle vous dit : frappez.
Ils partent dès-demain , ces destructeurs du monde ;
Ils partent triomphans : & cette nuit profonde
Est le tems , le seul tems , où nous pouvons tous deux
Sans autre appui que nous venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens ?

P O M P É E.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne peux immoler qu'un de mes ennemis ,
Octave est le plus grand ; c'est lui que je choisis.

F U L V I E.

Vous courez à la mort.

P O M P É E.

Elle ennoblit ma cause.
De cet indigne sang c'est peu que je dispose ;
C'est peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril , & sans savoir mourir.

F U L V I E.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie ,
Et le sang innocent qui s'élève & qui crie ;
Vous servez l'univers.

P O M P É E.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César : il fut clément & brave ,
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave !
Ce que Brutus a pu , je ne le pourrais pas !
Et j'irai pour ma cause emprunter d'autres bras !
Le sort en est jeté. Faites venir Aufide

F U L V I E.

Il veille près de nous dans ce camp homicide ,
Qu'on l'appelle... Déjà (a) les feux sont presque éteints ,
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

(a) On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés autour des tentes, & le théâtre représente une nuit.

S C E N E I I I.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

F U L V I E (à *Aufide.*)

APPROCHEZ : que fait-on dans ces tentes coupables ?

A U F I D E.

Le sommeil y répand ses pavots favorables ,
 Lorsque les murs de Rome au carnage livrés
 Retentissent au loin des cris désespérés
 Que jettent vers les cieux les filles & les mères
 Sur les corps étendus des enfans & des pères.
 Le sang ruisselle à Rome ; Octave dort en paix.

P O M P É E.

Vengeance , éveille-toi ! Mort , punis ses forfaits !
 Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées ?

F U L V I E.

Vous avez remarqué ces roches entassées
 Qui laissant un passage à ces vallons secrets
 Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès.
 Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage ;
 Passez , & dédaignez de venger mon outrage.
 Vous trouverez plus loin l'enceinte & les pâlis
 Où du clément César est le barbare fils.
 Avancez , vengez-vous.

U U F I D E.

Une troupe sanglante
 Dans la nuit à toute heure , environne sa tente.
 Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs ;

Ils

Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

P O M P É E.

Vous avez préparé votre fidele esclave ?

F U L V I E.

Il vous attend ; marchez jusques au lit d'Octave.

P O M P É E (à Fulvie.)

Je laisse entre vos mains dans ce cruel séjour
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour ;
Le seul qui pût unir deux familles fatales ,
Deux races de héros en infortune égales ,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort ,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire ,
Que mort pour la venger , je vive en sa mémoire ;
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups
Je vous laisse exposée , & je frémis pour vous ;
Antoine est en ces lieux maître de votre vie ,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

F U L V I E.

Qui ? lui ! qui ? ce mortel sans pudeur & sans foi ?
Cet oppresseur de Rome & du monde & de moi ?
Lui qui m'ose exiler ? Quoi ! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran , qu'une mort me fuffise ?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter , ainsi que vous , & souffrir le trépas ?
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes ?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes :
C'est l'école du meurtre , & j'ai dû m'y former.
De leur esprit de rage ils ont su m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la suive.

Il faut qu'Antoine meure, & non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

P O M P É E.

Et par qui ?

F U L V I E.

Par ma main.

P O M P É E.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein ?

F U L V I E.

Osez-vous en douter ? le destin nous rassemble,
Pour délivrer la terre & pour mourir ensemble.
Que le triumvirat par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie ;
Et Pompée aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine & moi.

A U F I D E.

Non, espérez encor ; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux & de maîtres.
Ils ont trahi Lépide ; (23) ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, & du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas (24)
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste,
Mais il peut réussir. Brurus & Cassius
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus (25).

Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César & tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le sénat :
Ils vivent cependant , ils partagent. l'état ;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près ; il en est tems , marchons.

P O M P É E.

Je t'invoque , Brutus ! je t'imité ; frappons !
(Il sort avec Aufide.)

S C E N E I V.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

J U L I E.

AL m'échappe , il me fuit ; ô ciel ! m'a-t-il trompée ?
Autel ! fatal autel ! manes du grand Pompée !
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs & pour m'abandonner ?

F U L V I E.

S'il arrive un malheur , armez-vous de courage :
Il faut s'attendre à tout.

J U L I E.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur ! Est-il donc arrivé ?

F U L V I E.

Non , mais ayez un cœur plus grand , plus élevé.

J U L I E.

Il l'est ; mais il gémit : vous haïssez , & j'aime.

Je crains tout pour Pompée, & non pas pour moi-même.
Que fait-il ?

F U L V I E.

Il vous sert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux (a).
Sommeil ! sommeil de mort ! favorise ma rage !

J U L I E.

Où courez-vous ?

F U L V I E.

Restez ; j'ai pitié de votre âge ,
De vos tristes amours , & de tant de douleurs.
Gémissez , s'il le faut ; laissez-moi mes fureurs.

S C È N E V.

J U L I E , A L B I N E.

J U L I E.

Q U E veut-elle me dire ? & qu'est-ce qu'on prépare ?
Séjour de meurtriers, isle affreuse & barbare,
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée est-il connu ? voit-il sa dernière heure ?
N'est-il plus d'espérance ? est-il tems que je meure ?
Je suis prête, parlez.

A L B I N E.

Dans cette horrible nuit
J'ignore ainsi que vous s'il succombe ou s'il fuit,

(a) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
Elle fuit les conseils d'une aveugle colère ,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver.
Elle expose Pompée au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue ; & quand ma destinée ,
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée ,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je fais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdu , Albine , & ne suis point trompée.
La fille d'un César , la veuve d'un Pompée ,
Sera digne du moins , dans ces extrémités ,
Du sang qu'elle a reçu , des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre ,
Rougir de lui survivre , & tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort , il échappe à ma vue ;
Il a craint ma faiblesse ; il m'a trop mal connue ;
S'il prétend que je vive , il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

Dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il est mort , c'en est fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome ! ô ma patrie !

Octave est mort par vous !

POMPÉE.

Oui , je vous ai servie.

De la terre & de vous j'ai puni l'oppresser.

JULIE.

O succès inoui ! trop heureuse fureur !

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infame ivresse ,
Laisaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris , un de ses assassins ,
Un ministre odieux de ses affreux desseins ,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente ;
J'entre ; un dieu me conduit ; une idée effrayante
De la mort que j'apporte , un songe avant-coureur ,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur ,
De ses proscriptions lui présentait l'image.
Quelques fons mal formés de sang & de carnage
S'échappaient de sa bouche , & son perfide cœur
Jusques dans le repos déployait sa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée* ;
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a passé du sommeil au trépas ,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats.
Il aurait dû périr par un supplice insigne.

Je fais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats ;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence & la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit corrompant mon espoir ,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette isle exécration ?

POMPÉE.

Moi, fuir !

JULIE.

Il reste encor un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde , il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice ;
Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez , il n'est plus tems d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel ! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes ?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis ,
Et qui me conduisant parmi mes ennemis ,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

S C E N E V I I.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

A U F I D E.

TOUT serait-il perdu ? L'esclave de Fulvie
 Saïsi par les soldats est déjà dans les fers.
 De César dans le camp le nom remplit les airs.
 On marche , on est armé. Le reste je l'ignore.
 J'ai des soldats. Allons.

J U L I E (à *Aufide.*)

Ah ! c'est toi que j'implore ;
 C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

A U F I D E.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

P O M P É E.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
 La tente de Fulvie à vos pas est ouverte ,
 Rentrez , attendez-y les derniers coups du fort ;
 Confondez vos tyrans encor après ma mort.
 Conservez pour eux tous une haine éternelle ;
 C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidelle.
 Pour moi , digne de vivre & mourir votre époux ,
 Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
 Le lâche fuit en vain ; la mort vole à sa suite ;
 C'est en la défiant que le bravé l'évite.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, *gardes dans le fond.*

JULIE.

VOUS me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre ;

Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours, & moi des jours affreux.
Vivez , si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger,
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave (26),
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde,
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.

Fléchissez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour , ou bien qu'on me punisse ;
Ma vengeance est perdue , & voilà mon supplice.
Ciel ! si tu veux encor prolonger mes destins ,
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains ,
Pour mieux servir ma haine & ma fureur trompée.

J U L I E .

Hélas ! avez-vous su ce que devient Pompée ?
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglans ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant pros crit que la terre abandonne ?

F U L V I E .

Il n'ose m'en flatter : mais aucun ne soupçonne
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts ;
Le bruit de son trépas commence à se répandre.
Les tyrans sont trompés : & vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut servir encor à le sauver.
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
Vous êtes libre au moins ; son salut vous regarde :
Vous me voyez captive , on m'arrête , on me garde.
Je ne puis rien pour vous , ni pour lui , ni pour moi.
J'attends la mort.



SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
tribuns, licteurs.

ANTOINE.

T RIBUNS, exécutez ma loi,
Gardez cette coupable, & répondez-moi d'elle.
Suivez de ces complots la trame criminelle ;
Qu'on l'observe : & sur-tout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice ; & ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivans, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux , qui formés pour servir
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres , ne cherchez point la main qui vous menace
La voici : vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions que j'apprenais sous vous ,
M'enseignait à vous perdre & dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance ;
Je l'attends de vous seuls & de votre alliance ;
Je l'attends des forfaits qui vous ont fait amis ,
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis.
Il n'est point d'amitiés entre les paricides.
L'un de l'autre jaloux ; l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux , du monde détestés ,
Traînant de mers en mers vos infidélités ,
L'un par l'autre écrasés , & bourreaux & victimes ,

Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes !
 Citoyens révoltés , prétendus souverains ,
 Qui vous faites un jeu du malheur des humains ,
 Qui passant du carnage aux bras de la mollesse ,
 Du meurtre & du plaisir goûtez en paix l'ivresse.
 Mon nom deviendra cher aux siècles à venir ,
 Pour avoir seulement tenté de vous punir.

A N T O I N E .

Qu'on la ramène , allez.

S C E N E . I I I .

JULIE , OCTAVE , ANTOINE , gardes.

J U L I E (à Octave.)

A H ! souffrez que Julie
 Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
 Mon bras n'est point armé , je n'ai contre vous trois
 Que mon cœur , ma misère , & nos dieux & nos loix :
 Vous les méprisez tous ; mais si César encore ,
 Ce nom sacré pour vous , ce nom que Rome honore ,
 Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité ,
 Osez-vous à son sang ravir la liberté ?
 Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive ,
 Du fils qu'il adopta deviendrait la captive ?

O C T A V E .

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
 Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur ?
 Je ne crois point votre ame encor assez hardie

Pour ofer partager les crimes de Fulvie.
Mais sans vous imputer ses forfaits insensés
L'amante de Pompée est criminelle assez.

JULIE.

Oui, je l'aime, César, & vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père;
Je mourrai pour le fils: cette mort m'est plus chère,
Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits;
Sa main les rachetait, mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense;
César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, & sur-tout aux combats,
Un nom dont il est digne, & qu'il n'usurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égalier plutôt, qu'à le poursuivre.

OCTAVE.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, & j'en suis peu flatté.
Et vous... Mais nous allons approfondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un tribun, gardes.

ANTOINE.

EH bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime , ô ciel !

OCTAVE.

Quel est ce malheureux ?

Où l'a-t-on retrouvé ?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux ,

Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre ;

Du sang de nos soldats il a rougi la terre.

Aufide , de Fulvie un secret confident ,

A côté de ce traître est mort en combattant

Il n'a cédé qu'à peine au nombre , à ses blessures.

Nos soins multipliés dans ces roches obscures

Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrens ,

Et rappelé la vie en ses membres sanglans.

On a besoin qu'il vive , & que dans les supplices

Il vous instruisse au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des pros crits qui frappant au hasard

Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.

On l'aura pu choisir dans une foule obscure.

Casca fit à César la première blessure (27).

Je reconnais Fulvie & ses vaines fureurs ,

Qui toujours contre nous armeront des vengeurs ;

Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin ; sa fureur intrépide

De ce grand attentat se fait encor honneur ;

Il n'en cachera pas le motif & l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez , Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,

Vous nous abandonnez !

SCENE V.

Les acteurs précédens , POMPÉE *bleffé & soutenu*. Gardes.

OCTAVE.

QUEL es-tu ? misérable ?

A ce meurtre inoui , qui pouvait t'engager ?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle ; & m'ose interroger ?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien , ce nom funeste ,

Eh bien , ce titre affreux que la terre déteste ,

Devaient t'apprendre assez mon devoir , mes desseins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui font-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

A N T O I N E.

Dans un simple soldat qu'elle étrange arrogance !

O C T A V E.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.

Qu'es-tu donc ?

P O M P É E.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

O C T A V E.

Qui t'amènerait ici ?

P O M P É E.

Ton châtiment , ta mort ;

Tu fais qu'elle était juste.

J U L I E.

Enfin , la nôtre est sûre !

P O M P É E.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.

Apprenez , triumvirs , oppresseurs des humains ,

Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.

Même erreur m'a trompé... Licteurs , qu'on me présente

Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;

Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur ,

Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

O C T A V E.

Lui ! le soldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage ,

A ces discours hardis , & sur-tout au courage

Que ce Romain déploie à mes yeux confondus ,

A ces traits de grandeur sur son front répandus ,

Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite

Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite ,

Je croirais... Mais déjà vous me tirez d'erreur ,

Vous pleurez , vous tremblez ; c'est Pompée.

J U L I E.

JULIE.

Ah , Seigneur !

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave ,
Qui vengeait sa patrie & d'Antoine & d'Octave ,
Possède un nom trop beau , trop cher à l'univers ,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez , maîtres du monde , elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse !

OCTAVE.

O destins !

JULIE.

O pur sang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux ;
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand-homme ;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave , es-tu content ? tu tiens entre tes mains ,
Et Julie , & Pompée , & le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent ?
Le faible les répand , les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir ,
Qui serait inutile & le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale ,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau ,
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.

Tes édits l'ont proscrit , arrache lui la vie ;
Mais commence par moi , commence par Julie :
Tandis que je vivrai , tes jours sont en danger.
Va , ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer , apprends à me connaître ;
Tyran , tu vois sa femme , elle est digne de l'être.

O C T A V E.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine , vous voyez ce que nos loix demandent.

A N T O I N E.

Son supplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point ; César a pardonné ,
Mais César bienfaisant est mort assassiné.
Les intérêts , les tems , les hommes , tout diffère.
Je combattis long-tems , & j'honorai son père :
Il s'arma noblement pour le sénat romain.
Je ne connais son fils que pour un assassin.

P O M P É E.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes.
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats.
Vous aviez vos bourreaux , je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits ; & je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les loix. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime , & méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon sort ,
Vous croyez m'abaisser ! vous ! dans votre insolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même , le ciel , qui me laisse périr ,

Peut accabler Pompée, & non pas l'avilir.

A N T O I N E.

Vous voyez sa fureur, elle nous justifie ;
Assurez notre empire, assurez votre vie.

J U L I E.

Barbares !

O C T A V E.

Je connais son courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

A N T O I N E.

Sa mort depuis long-tems fut par nous préparée ;
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

O C T A V E.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre ?

A N T O I N E.

Prononcez, j'y souscris.

P O M P É E.

Je suis prêt à l'entendre ;

A le subir.

O C T A V E (*après un long silence.*)

Je suis le maître de son sort ;

Si je n'étais que juge, il irait à la mort.
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre.
C'est à moi d'en donner . . Je pardonne, il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que j'en finis le meurtre & les proscriptions ;
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne. . .

A N T O I N E.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine ,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner ,
Séduire les Romains , pardonner pour régner.

O C T A V E.

Non , je veux vous apprendre à vaincre la vengeance ;
L'amour est plus terrible , a plus de violence.
A mon âge , peut-être , il devait m'emporter ;
Il me combat encor , & je veux le dompter.
Commençons l'un & l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave , & qu'on chérisse Auguste (28).
Soyez jaloux de moi : mais pour mieux effacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser ,
Pardonnons à Fulvie , à ces malheureux restes
Des pros crits échappés à nos ordres funestes :
Par les cris des humains laissons-nous désarmer ;
Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer (29) !

(à Julie.)

Je vous rends à Pompée en lui rendant la vie.
Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(à Pompée.)

Sois pour ou contre nous , brave ou subi nos loix ,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères ,
Ou généreux amis , ou nobles adversaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur ,
Ne sois mon ami que dans les champs d'honneur.
Loin du triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne versons plus de sang qu'au milieu des hasards ;

Je m'en remets aux dieux ; ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave , est-ce bien vous ? est-il vrai ?

POMPÉE.

Tu m'étonnes !

En vain tu deviens grand , en vain tu me pardones ,
Rome , l'état , mon nom nous rendent ennemis ;
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée , & comme eux immortelle.
Rome par toi soumise à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits , mais pour la délivrer !
Va , je la dois servir : mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième & dernier acte.



NOTES.

(1.)

en cette île funeste.

CETTE île, où les triump-
virs commencèrent les pro-
scriptions, est dans la ri-
vière Réno, auprès de Bono-
nia, que nous nommons Bo-
logne. Elle n'est pas si grande
qu'elle semble l'être dans cette
tragédie ; mais je crois qu'on
peut très-bien supposer, sur-
tout en poésie, que l'île & la
rivière étaient plus considéra-
bles autrefois qu'aujourd'hui ;
& sur-tout ce tremblement de

terre dont il est parlé dans Pline
peut avoir diminué l'un & l'au-
tre. Il y a dans l'histoire plu-
sieurs exemples de pareils chan-
gemens produits par des volcans
& par des tremblemens de terre.
Ce fut dans ce tems-là même
que la nouvelle ville d'Épi-
daure, sur le golphe adriatique,
fut renversée de fond en com-
ble, & le cours de la rivière
sur laquelle elle était située fut
changé & très-diminué.

(2.)

il épouse Octavie.

Il est bon d'observer qu'An-
toine n'épousa Octavie que
long-tems après ; mais c'est
assez qu'il ait été beau-frère
d'Octave. Il ne répudia point

Octavie ; mais il fut sur le
point de la répudier quand il
fut amoureux de Cléopâtre,
& elle mourut de chagrin &
de colère.

(3.)

Octave vous aime.

Les historiens disent que
Fulvie fit les avances à Oc-
tave, & qu'il ne la trouva pas

assez belle ; ce qui paraît en
effet par les vers licentieux
qu'il fit contre Fulvie.

Quod f. . . . Glaphyram Antonius , hanc mihi pœnam

Fulvia constituit , se quoque uti f. . . .

Aut f. . . . aut pugnemus , ait ! quid quod mihi vitâ

Charior est ipsa mentula , signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'Octave s'étoit dégouté de Fulvie , ce qui arrive toujours dans ces com-

merces scandaleux. Octave & Fulvie étoient également ennemis des mœurs , & prouvent l'un & l'autre la dépravation de ces tems exécra- bles ; & cependant Auguste affecta depuis des mœurs sé- vères.

(4.)

Passer Antoine même en ses emportemens.

Il est très-vrai qu'Auguste fut long-tems livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée dont nous parlerons , lui reprocha des faiblesses infames , *effeminatum infectatus est*. Antoine avant le triumvirat déclara que César , grand oncle d'Auguste , ne l'avait adopté pour son fils , que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum*. Lucius lui fit le même reproche , & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à Hirtius pour une somme très-considérable. Son imprudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ; il passa quelque

tems avec elle dans un cabinet voisin , & la ramena ensuite à table , sans que lui , ni elle , ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges non inieris Testullam , aut Terentillam , aut Ruffilam , aut Salviam , aut omnes. Anne refert ubi , & in quam arrigas*. On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs , avec six principales femmes de Rome. Ils étoient habillés en dieux & en déesses , & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fa- bles :

Dum nova divinorum canat adulteria.

Enfin , on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinadus orbem digito temperet ?

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'Ovide prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain , qui était beaucoup plus honnête-homme que lui , que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia , & qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable , que Caligula pu-

bliait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste & de Julie ; c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula. On fait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle , & il enleva le même jour Livie à son mari , grosse de Tibère , autre monstre qui le succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait :

*Res Itulas armis tueris , moribus ornes ,
Legibus emendes , &c.*

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Appulie dans un char superbe traîné par des lions , avec la courtisane Cithéris qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. Cicéron lui reproche encor un pareil voyage fait aux dépens des peuples , avec une baladine nommée Hypbias & des farceurs. C'était un soldat grossier , qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour les bienféances. Il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie & aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité dans les Philippiques de Ci-

ceron. *Sed jam stupra & flagitia omittam , sunt quædam quæ honestè non possum dicere , &c.* Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le sénat ce qu'Antoine a osé faire ; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu. Il y avait même des loix contre les Gitons , qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces loix ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir , & qu'il faut souvent ignorer. Antoine & Octave , le grand César & Sylla , furent atteints de ce vice : mais on ne le reprocha jamais aux Scipions , aux Metellus , aux Catons , aux

Brutus , aux Cicerons ; tous étaient des gens de bien , tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits , qui ont mis de pareils monstres au rang des grands - hommes ; & il faut avouer que Virgile & Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste , qu'ils n'ont déployé

de goût & de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas faisi d'indignation en lisant à la tête des Géorgiques , qu'Auguste est un des plus grands Dieux , & qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel ; s'il régnera dans les airs , ou s'il sera le protecteur des villes , ou bien s'il acceptera l'empire des mers ?

*An Deus immensi venias maris , ac tua nauta
Numina sola colant , tibi serviat ultima Thule.*

L'Arioste parle bien plus sensément , comme aussi avec plus de grâce , quand il dit dans

son admirable trente-cinquième chant :

*Non fu sì santo ne benigno Augusto ,
Come la tromba di Virgilio suona ;
L'aver avuto in poësia buon gusto ,
La proscriptione iniqua gli perdona &c.*

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile & heureux , & comme les lâches

fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux , dit-il , n'avait vu la république.

(5.)

mes deux tyrans en secret se détestent.

Non - seulement Octave & Antoine se haïssaient & se craignaient l'un & l'autre , non - seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de

Modène , mais Octave avait voulu assassiner Antoine ; & quand ils conférèrent ensemble dans l'isle du Réno , ils commencèrent par se fouil-

ler réciproquement ; se soupçonant également l'un & l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte

de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels, grands dieux, livrez-vous l'univers !

Le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui dans une République bien policée auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, & ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient ; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, & nous fait presque respecter ce que nous haïssions dans le fond du cœur.

Les derniers tems de l'em-

pire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parce que Rome gouta sous lui l'abondance, les plaisirs & la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quant le Sénat complimentait les empereurs à leur avènement ; que leur souhaitait-il ? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi, d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines & de ses cruautés ? *Clementiam non voco, dit Sénèque, lassam crudelitatem.*

(6.)

Lucius César a des amis secrets.

Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, & Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appelait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille

du même nom ; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre & les privilèges de la poésie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas

réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine & Octave, elle ferait un plus grand effet.

Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(7.)

L'infame avarice, &c.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnoie. Mais il est très-probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron & des principaux pros crits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassinaient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de pros crits, deux mille chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, & la fureur de la déprédation firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : & qui osait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune pré-

rogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes & sur les filles des pros crits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine & dans Octave, ce fut la rapine & la déprédation qu'ils exercèrent l'un & l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, & Auguste força les Romains & tous les peuples d'Occident soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de Paul Emile jusqu'à la mort de César n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés & pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seroient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave , immédiatement avant la guerre de Pérouse , donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue & de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes , pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César , son père , n'en avait point usé ainsi ; & même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre , on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si lorsque les Bourguignons , & après eux les Francs vinrent dans la Gaule , ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis & les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux , & qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude ; mais enfin , ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers , de bar-

bares & de vainqueurs ; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encor que toutes ces abominations romaines sont du tems où les arts étaient perfectionnés en Italie , & que les brigandages des Francs & des Bourguignons sont d'un tems où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde , alors presque sauvage.

La philosophie morale qui avait fait tant de progrès dans Cicéron , dans Atticus , dans Lucrèce , dans Memmius , & dans les esprits de tant d'autres dignes romains , ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde & abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine , Octave & leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres , mais malgré cette étude. C'est ainsi que du tems de la ligue les Montagne , les Charron , les de Thou , les l'Hôpital . ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(8.)

Mon génie était pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine ; elle cabala avec Auguste & contre Auguste. Elle fut l'ennemie

mortelle de Cicéron ; elle était digne de ces tems funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(9.)

Lévide ; est un fantôme.

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère , pour s'attirer l'affection de ses deux collègues , qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de

sa place de triumvir après la bataille de Philippes : il demeura pontife comme l'auteur le dit , mais sans crédit & sans honneurs. Octave & lui moururent paisibles , l'un tout-puissant , l'autre oublié.

(10.)

L'Orient est à vous.

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'isle du Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes , qu'Octave se réserva l'Italie ; & ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine & de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés , dont l'un même n'était pas guerrier , partager tranquillement tout

ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs , l'empereur de Maroc , la Maison d'Autriche , les rois de France , d'Angleterre , d'Espagne , de Naples , de Sardaigne , les républiques de Venise , de Suisse & de Hollande ? & ce qui est encor plus singulier , c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives , depuis Romulus jusqu'à César.

(11.)

& je n'ai que des rois.

On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium , il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine ; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines , ni même le seul Agrippa qui gagna la bataille , & qui fit

triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie faisait peu de cas des rois qui le servaient ; il fit fouetter le roi de Judée Antigone ; après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le

prétendu royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jérusalem & à la Galilée. Antoine avoit donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, qui jouissait de la terre pro-

mise. Il déponillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, & à tant d'abrutissement de l'autre.

(12.)

Craignez-vous un augure ?

Auguste feignit toujours d'être superstitieux ; & peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne ; l'ânier lui répondit qu'il s'appellait *Vainqueur*. Octave ne

douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne & du poisson ; il les plaça dans le capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitessees, qui en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devient habile : & c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant !

A quels mortels, grands dieux, livrez-vous l'univers !

(13.)

Sacrifier Pompée.

Ce Sextus Pompéius dont nous avons déjà parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent & téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le tems des proscriptions ; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits, le double de ce que les triumvirs promettaient

aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cneius avait été tué en Espagne à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, & qui combattait pour les loix, périt malheureusement ; & Auguste si long-tems l'ennemi de toutes les loix, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(14.)

César en fit autant.

Cela est incontestable , & je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles , ont été des voluptueux , si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques , comme celles dans laquelle Cromwell se signala. Les chefs de la fronde , ceux de la ligue , ceux des maisons de Bourgogne & d'Orléans , ceux de la rose blanche & ceux de la rose rouge , s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques , en se livrant à la plus énorme licence ; & les rapines

les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de Retz. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche , & bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de Borgia , fils du pape Alexandre VI. en usait ainsi dans le tems qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne ; & le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence , & les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(15.)

Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux , quand le crime ne lui fut plus nécessaire , & qu'il vit qu'étant maître absolu , il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que Clément ; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César , & il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion ,

filz de César & de Cléopâtre , que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe , il le fit appliquer en sa présence à la torture ; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur , il lui arracha lui-même les yeux , si on en croit Suétone.

On fait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, & ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, & Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, Auguste lui eût accordé le vain honneur du consulat: mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui

n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers; & il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Je fais que le public n'a pu souffrir dans le Cinna de Corneille que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'est pas une histoire*. On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, & affecter de la grandeur d'ame: mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas;

&

& sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne peux avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt

s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre, & sur-tout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène être plus grand que nature.

(16.)

Le sphynx est son emblème. &c.

Il est vrai qu'Auguste porta long-tems au doigt un anneau sur lequel un sphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que lorsqu'il fut seul maître de la république, les applications odieuses trop souvent faites par les Romains à l'occasion du Sphynx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet; & il y substitua la tête d'Alexandre: mais il me semble que cette

tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encor plus fortes, & que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre & de lui, n'était pas à son avantage. Celui qui par son courage héroïque vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier, qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. Voyez les remarques suivantes.

(17.)

J'ai vu périr Caton.

Je propose quelques réflexions sur la vie & sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que simple préteur, & cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des Césars, des Pompées, des Brutus, des Cicérons, & des Scipions même. C'est que tous ont eu

beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme Stoïcien rigide, qu'on révère Caton malgré soi, tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues, tant la philosophie Stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en

N

Théâtre. Tom. V.

font le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, & jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son tems qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encor en vertu des rescriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public ; mais il les accusa de concussion & d'homicide, & les fit condamner à mort ; donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspi-

rait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapia que César avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur ; il les trouve intimidés ; il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, & que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle ; il se rejoint à l'être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Mothe un couplet contre Caton :

*Caton d'une ame plus égale
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât,
Mais incapable de se rendre
Il n'eut pas la force d'attendre.
Un pardon qui l'humiliât.*

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours & d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégaie, si ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon ; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légiti-

me & absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité, nous nous efforçons tous les jours de dégrader, & quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres plus méprisables ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'exis-

taît pas encor. Rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes

de Rome, de l'héroïsme & du Stoïcisme, puisqu'il étoit Romain, héros & Stoïcien.

(18.)

Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.

Je ne fais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapſa, & voulant ensuite traverser la

mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots & non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis, *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(19.)

Cicéron tu n'es plus, &c.

Je remarquerai sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, & auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnoie, pour la tête & les deux mains de Cicéron qu'il lui apporta dans le Forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivans ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de Valstein, du Maréchal d'Ancre, du Duc de Guise le Balafre, du Duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III, & de tant d'au-

tres, étoient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encor plus infâme; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent; ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres; & cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, & peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur & cette bassesse ne fut jamais connue dans les tems de la chevalerie; je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des*

loix avait dit que l'honneur était autrefois le ressort & le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison : mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassinats à prix fait du maréchal d'Ancre & du duc de Guise, & après que tant de gentils-hommes se sont faits bourreaux & archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encor république du tems des proscriptions de Sylla, de Marius & des triumvirs. Les massacres d'Irlande, la saint Barthelemy, les vêpres Siciliennes, les assassinats des ducs d'Orléans & de Bourgogne, le faux monnayage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, St. Evremont est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'état & le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Midleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son tems, & le meilleur philosophe. Ses tusculanes & son traité de la nature des dieux, si bien tra-

duits par l'abbé d'Olivet, & enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalé depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel effort, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait ; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encor que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses offices ; & ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand-homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus. Il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand Pompée que celle de dire des bons mots. Il courut ensuite César ; il devait, après avoir prononcé les philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de Cicéron.

(20.)

Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolomée âgé de treize ans,

n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en ôtage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient

obtenir du vainqueur, & comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçut Pompée. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Égypte; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, & que les Égyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant: mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point Septime, tribun

romain, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, & pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas. Et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée; Antoine l'acheta, & les enfans de Pompée n'eurent aucun héritage.

(21.)

un fils de Cépias.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était *Cépias*. Cet Octavianus Cépias fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, & qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été

un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeler Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en faisant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième philippique de Cicéron, *quem Spartacum in edictis appellat*. &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que

l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe ; & quiconque s'est élevé, doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste , né d'une famille si mince , un provincial sans nom , devenir le maître ab-

solu de l'empire romain , & se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce , on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

(22.)

Par ma main.

Ce trait n'est pas historique , mais il ne m'étonne point dans Fulvie ; c'était une femme extrême en ses fureurs , & digne , comme elle le dit , du tems funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte dans sa troisième philippique , que Fulvie étant à Brindes avec son mari , quelques centurions mêlés à des citoyens

voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes , & les fit tous égorger. Fulvie y était présente ; son visage étoit tout couvert de leur sang ; *Os uxoris sanguine respersum constabat.* Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron après sa mort , & de l'avoir percée de son aiguille de tête.

(23.)

Ils ont trahi Lépide,

Cette réflexion de Fulvie est très-convenable , puisqu'elle est fondée sur la vérité. Car après la bataille de Modène qu'Antoine avait perdue , il eut la confiance de se présenter presque seul devant

le camp de Lépide ; plus de la moitié des légions passa de son côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui , & cette aventure même fut l'origine du triumvirat.

(14.)

*On a vu Marius entraîner sur ses pas
Les mêmes assassins payés pour son trépas.*

Non-seulement ceux de Min-
turne qui avaient ordre de tuer
Marius , se déclarèrent en sa
faveur ; mais étant encor prof-

crit en Afrique , il alla droit à
Rome avec quelques Africains,
& leva des troupes dès qu'il y
fut arrivé.

(25.)

*. Brutus & Cassius
N'avaient pas , après tout , des projets mieux conçus.*

Il est constant que Brutus
& Cassius n'avaient pris au-
cunes mesures pour se main-
tenir contre la faction de Cé-
sar. Ils ne s'étaient pas assu-
rés d'une seule cohorte ; &
même après avoir commis le
meurtre , ils furent obligés de
se réfugier au Capitole. Bru-
tus harangua le peuple du
haut de cette forteresse , &
on ne lui répondit que par
des injures & des outrages ;
on fut prêt de l'assiéger. Les
conjurés eurent beaucoup de
peine à ramener les esprits ;
& lorsqu'Antoine eut mon-
tré aux Romains le corps de
César sanglant , le peuple ani-
mé par ce spectacle & fu-
rieux de douleur & de colè-
re , courut le fer & la flamme
à la main vers les maisons de
Brutus & de Cassius. Ils fu-
rent obligés de sortir de Rome.

Le peuple déchira un citoyen
nommé Cinna , qu'il crut être
un des meurtriers. Ainsi il est
clair que l'entreprise de Brutus,
de Cassius & de leurs associés ,
fut soudaine & téméraire. Ils
résolurent de tuer le tyran à
quelque prix que ce fût , quoi
qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'as-
sassinats produits par la ven-
geance ou par l'enthousiasme
de la liberté , qui furent l'es-
fet d'un mouvement violent
plutôt que d'une conspiration
bien réfléchie , & prudem-
ment méditée. Tel fut l'assas-
sinat du duc de Parme Far-
nèse , bâtard du pape Paul
III. Telle fut la même con-
spiration des Pazzi , qui n'é-
taient point surs des Floren-
tins en assassinant les Médi-
cis , & qui se confièrent à la
fortune.

(26.)

*Pompée en s'approchant de ce perfide Oclavé,
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave.*

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusques dans sa tente, & crut long-tems l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire

soulever les troupes, & qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin son gendre. Vous voyez aussi dans la tragédie de Venceslas, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc, son rival.

(27.)

Casca fit à César la première blessure.

L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin, c'était un sénateur, & on

ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

(28.)

. & qu'on chérisse Auguste.

C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé Auguste, par un décret du sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'Augustus ou de Romulus. Celui d'Augustus fut pré-

féré; il signifie vénérable, & même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaissant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà osé s'arroger le surnom d'Auguste à son premier

consulat qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les loix, ou plutôt qu'Agrippa & les légions lui firent

donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune, mais Octave fut ensuite la conserver & l'accroître.

(29.)

Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.

Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave après tant de crimes. Il vécut assez long-tems pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs : on regretta la république, mais on ne put la rétablir ; les empereurs avaient l'argent & les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'état ; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats ; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paie, & vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger ; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, ou du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir ses empereurs égorgés par les soldats. Sacagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite

à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poète attribue à Sextus Pompée & à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, surs de perdre la vie en se vengeant ; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est pros crit, on lui enlève sa femme, il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran & le ravisseur. Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave ; le poète lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoi-

qu'assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce ; il y est sans passion : c'est une figure dans l'ombre qui ne sert , à mon avis , qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave & le jeune Pompée*, & non pas *le triumvirat* ; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'isle, & que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis

Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, & sur leur bassesse après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant ; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna consul un cheval de son écurie ; que Domitien consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot ; & il est certain que le sénat romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté du tems de la république en faveur des Paul Emile & des Scipions,

Fin des Notes.



DU GOUVERNEMENT
ET DE LA DIVINITÉ
D' AUGUSTE.

CEUX qui aiment l'histoire sont bien aises de savoir à quel titre un bourgeois de Veletri gouverna un empire qui s'étendait du Mont Taurus au Mont Atlas , & de l'Euphrate à l'Océan occidental. Ce ne fut point comme dictateur perpétuel , ce titre avait été trop funeste à *Jules - César*. *Auguste* ne le porta que onze jours. La crainte de périr comme son prédécesseur , & les conseils d'*Agrippa* lui firent prendre d'autres mesures. Il accumula insensiblement sur sa tête toutes les dignités de la république. Treize consulats , le tribunat renouvelé en sa faveur de dix ans en dix ans , le nom de prince du sénat , celui d'empereur qui d'abord ne signifiait que général d'armée , mais auquel il fut donner une dénomination plus étendue ; ce sont là les titres qui semblèrent légitimer sa puissance. Le sénat ne perdit rien de ses honneurs ; il conserva même toujours de très-grands droits. *Auguste* partagea avec lui toutes les provinces de l'empire ; mais il retint pour lui les principales : enfin , maître de l'argent & des troupes , il fut en effet souverain.

Ce qu'il y eut de plus étrange , c'est que *Jules-*

César ayant été mis au rang des dieux après sa mort , *Auguste* fut dieu de son vivant. Il est vrai qu'il n'était pas tout-à-fait dieu à Rome , mais il l'était dans les provinces. Il y avait des temples & des prêtres. L'abbaye d'Ainai à Lyon était un beau temple d'*Auguste*. *Horace* lui dit :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Cela veut dire qu'il y avait chez les Romains même d'assez bons courtisans pour avoir dans leurs maisons de petits autels qu'ils dédiaient à *Auguste*. Il fut donc en effet canonisé de son vivant ; & le nom de dieu devint le titre , ou le sobriquet de tous les empereurs suivans. *Caligula* se fit dieu sans difficulté ; il se fit adorer dans le temple de *Castor* & de *Pollux*. Sa statue était posée entre ces deux gemenx ; on lui immolait des paons , des faisans , des poules de Numidie , jusqu'à ce qu'enfin on l'immola lui-même. *Néron* eut le nom de dieu avant qu'il fût condamné par le sénat à mourir par le supplice des esclaves.

Ne nous imaginons pas que ce nom de dieu signifiât chez ces monstres , ce qu'il signifie parmi nous ; le blasphème ne pouvait être porté jusque-là. *Divus* voulait dire précisément *Sandus*. De la liste des proscriptions , & de l'épigramme ordurière contre *Fulvie* , il y a loin jusqu'à la divinité. Il y eut onze conspirations contre ce dieu , si l'on compte la prétendue conjuration de *Cinna* : mais aucune ne réussit ; & de tous ces misérables qui usurpèrent les honneurs divins , *Auguste* fut sans doute le plus fortuné. Il fut véritablement celui par lequel la république romaine périt ; car *César*

n'avait été dictateur que dix mois , & *Auguste* régna plus de quarante années. Ce fut dans cet espace de tems que les mœurs changèrent avec le gouvernement. Les armées composées autrefois de légions romaines & des peuples d'Italie , furent dans la suite formées de tous les peuples barbares. Elles mirent sur le trône , des empereurs de leurs pays.

Dès le troisième siècle il s'éleva trente tyrans , presque à la fois , dont les uns étaient de la Transilvanie , les autres des Gaules , d'Angleterre ou d'Allemagne. *Dioclétien* était le fils d'un esclave de Dalmatie. *Maximien-Hercule* était un villageois de Sirmik. *Théodose* était d'Espagne qui n'était pas alors un pays fort policé.

On sait assez comment l'empire romain fut enfin détruit , comment les Turcs en ont subjugué la moitié , & comment le nom de l'autre moitié subsiste encor sur les rives du Danube chez les Marcomans. Mais la plus singulière de toutes les révolutions , & le plus étonnant de tous les spectacles , c'est de voir par qui le capitol est habité aujourd'hui.



DES CONSPIRATIONS

CONTRE LES PEUPLES,

O U

DES PROSCRIPTIONS.

CELLES DES JUIFS.

SI l'on remonte à la plus haute antiquité reçue parmi nous , si l'on ose chercher les premiers exemples des proscriptions dans l'histoire des Juifs , si nous séparons ce qui peut appartenir aux passions humaines , de ce que nous devons révéler dans les décrets éternels , si nous ne considérons que l'effet terrible d'une cause divine , nous trouverons d'abord une proscription de vingt - trois mille Juifs après l'idolâtrie d'un veau d'or ; une de vingt - quatre mille pour punir l'Israélite qu'on avait surpris dans les bras d'une Madianite ; une de quarante - deux mille hommes de la tribu d'*Ephraïm* , égorgés à un gué du Jourdain. C'était une vraie proscription ; car ceux de Galaad qui exerçaient la vengeance de *Jephthé* contre les Ephraïmites , voulaient connaître & démêler leurs victimes en leur faisant prononcer l'un après l'autre le mot *shibolet* au passage de la rivière ; & ceux qui disaient *sibolet* , selon la prononciation Ephraïmite , étaient re-

connus & tués sur le champ. Mais il faut considérer que cette tribu d'*Ephraïm* ayant osé s'opposer à *Jephté*, choisi par Dieu même pour être le chef de son peuple, méritait sans doute un tel châtiment.

C'est pour cette raison que nous ne regardons point comme une injustice l'extermination entière des peuples du Canaan ; ils s'étaient attiré cette punition par leurs crimes ; ce fut le dieu vengeur des crimes qui les proscrivit.

CELLE DE MITHRIDATE.

De telles proscriptions commandées par la divinité même, ne doivent pas sans doute être imitées par les hommes ; aussi le genre humain ne vit point de pareils massacres jusqu'à *Mithridate*. Rome ne lui avait pas encor déclaré la guerre, lorsqu'il ordonna qu'on assassinât tous les Romains qui se trouvaient dans l'Asie mineure. *Plutarque* fait monter le nombre des victimes à cent cinquante mille ; *Appien* le réduit à quatre-vingt mille.

Plutarque n'est pas croyable, & *Appien* même exagère. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens romains demeurassent dans l'Asie mineure ; où ils avaient alors très-peu d'établissements. Mais quand ce nombre serait réduit à la moitié, *Mithridate* n'en serait pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général ; & que ni les femmes ni les enfans ne furent épargnés.

CELLES DE SYLLA , DE MARIUS ET DES TRIUMVIRS.

Mais environ dans ce tems-là même *Sylla* & *Marius* exercèrent sur leurs compatriotes la même fureur qu'ils éprouvaient en *Asie*. *Marius* commença les proscriptions , & *Sylla* les surpassa. La raison humaine est confondue quand elle veut juger des Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère , & dont la moitié égorgeait l'autre , pût être dans ce tems-là même le vainqueur de tous les rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'à la bataille d'*Actium* , & ce fut pourtant alors que Rome conquît les Gaules , l'Espagne , l'Egypte , la Syrie , toute l'*Asie* mineure & la Grèce.

Comment expliquerons - nous ce nombre prodigieux de déclamations qui nous restent sur la décadence de Rome , dans ces tems sanguinaires & illustres ? *Tout est perdu* , disent vingt auteurs latins , *Rome tombe par ses propres forces , le luxe a vengé l'univers*. Tout cela ne veut dire autre chose , sinon que la liberté publique n'existait plus : mais la puissance subsistait ; elle était entre les mains de cinq ou six généraux d'armée , & le citoyen romain qui avait jusques-là vaincu pour lui-même , ne combattait plus que pour quelques usurpateurs.

La dernière proscription fut celle d'*Antoine* , d'*Octave* & de *Lepide* ; elle ne fut pas plus sanguinaire que celle de *Sylla*.

Quelque horrible que fut le règne des *Caligula*

gula & des *Nérons*, on ne voit point de proscriptions sous leur empire ; il n'y en eut point dans les guerres des *Galba*, des *Othons*, des *Vitellius*.

CELLE DES JUIFS SOUS TRAJAN.

Les Juifs seuls renouvelèrent ce crime sous *Trajan*. Ce prince humain les traitait avec bonté. Il y en avait un très-grand nombre dans l'Égypte & dans la province de Cyrène. La moitié de l'isle de Chypre était peuplée de Juifs. Un nommé *André* qui se donna pour un Messie, pour un libérateur des Juifs, ranima leur exécration enthousiasme qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient le plus de synagogues. Les Juifs séduits par cet homme massacrèrent, dit-on, plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque & dans Chypre. *Dion* & *Eusèbe* disent que non contents de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, & se frottaient le visage de leur sang. Si cela est ainsi, ce fut, de toutes les conspirations contre le genre humain dans notre continent, la plus inhumaine & la plus épouvantable ; & elle dut l'être, puisque la superstition en était le principe. Ils furent punis, mais moins qu'ils ne le méritaient, puisqu'ils subsistent encor.

CELLE DE THÉODOSE, &c.

Je ne vois aucune conspiration pareille dans l'histoire du monde , jusqu'au tems de *Théodose* , qui proscrivit les habitans de Theffalonique , non pas dans un mouvement de colère , comme on l'écrit si indignement , mais après six mois des plus mûres réflexions. Il mit dans cette fureur méditée un artifice & une lâcheté qui la rendaient encor plus horrible. Les jeux publics furent annoncés par son ordre , les habitans invités ; les courses commencèrent au milieu de ces réjouissances ; ses soldats égorgèrent sept à huit mille habitans ; quelques auteurs disent quinze mille. Cette proscription fut incomparablement plus sanguinaire & plus inhumaine que celle des triumvirs ; ils n'avaient compris que leurs ennemis dans leurs listes , mais *Théodose* ordonna que tout pérît sans distinction. Les triumvirs se contentèrent de taxer les veuves & les filles des proscrits , *Théodose* fit massacrer les femmes & les enfans , & cela dans la plus profonde paix , & lorsqu'il était au comble de sa puissance.

CELLE DE L'IMPÉRATRICE THÉODORA.

Une proscription beaucoup plus sanglante encor que toutes les précédentes , fut celle d'une impératrice *Théodora* , au milieu du neuvième siècle. Cette femme superstitieuse & cruelle , veuve du cruel *Théophile* , & tutrice de l'infame *Michel* , gouverna quelques années

Constantinople. Elle donna ordre qu'on tuât tous les Manichéens dans ses états. *Fleury* dans son histoire ecclésiastique, avoue qu'il en périt environ cent mille. Il s'en sauva quarante mille qui se réfugièrent dans les états du calife, & qui devenus les plus implacables comme les plus justes ennemis de l'empire grec, contribuèrent à sa ruine. Rien ne fut plus semblable à notre St. Barthelemi, dans laquelle on voulut détruire les protestans, & qui les rendit furieux.

Cette rage de conspirations contre un peuple entier sembla s'assoupir jusqu'au tems des croisades. Une horde de croisés dans la première expédition de *Pierre l'Hermite*, ayant pris son chemin par l'Allemagne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils allèrent à Spire, à Worms, à Cologne, à Mayence, à Francfort; ils fendirent le ventre aux hommes, aux femmes, aux enfans de la nation juive qui tombèrent entre leurs mains, & cherchèrent dans leurs entrailles l'or qu'on supposait que ces malheureux avaient avalé.

Cette action des croisés ressemblait parfaitement à celle des Juifs de Chypre & de Cyrène, & fut peut-être encor plus affreuse, parce que l'avarice se joignait au fanatisme. Les Juifs alors furent traités comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations entières: mais selon la remarque de *Suarez*, *ils avaient égorgé leurs voisins par une piété bien entendue, & les croisés les massacrèrent par une piété mal entendue.* Il y a au moins de la piété dans ces meurtres, & cela est bien consolant.

CELLE DE LA CROISADE CONTRE
LES ALBIGEOIS.

La conspiration contre les Albigeois fut de la même espèce, & eut une atrocité de plus; c'est qu'elle fut contre des compatriotes, & qu'elle dura long-tems. *Suarez* aurait dû regarder cette proscription comme la plus édifiante de toutes, puisque de saints inquisiteurs condamnèrent aux flammes tous les habitans de Béziers, de Carcassonne, de Lavaur, & de cent bourgs considérables; presque tous les citoyens furent brûlés en effet, ou pendus, ou égorgés.

LES VÊPRES SICILIENNES.

S'il est quelque nuance entre les grands crimes, peut-être la journée des vêpres siciliennes est la moins exécrationnable de toutes, quoiqu'elle le soit excessivement. L'opinion la plus probable est que ce massacre ne fut point prémédité. Il est vrai que *Jean de Procida*, émissaire du roi d'Arragon, préparait dès-lors une révolution à Naples & en Sicile; mais il paraît que ce fut un mouvement subit dans le peuple animé contre les Provençaux, qui le déchaîna tout d'un coup, & qui fit couler tant de sang. Le roi *Charles* s'était rendu odieux par le meurtre de *Conradin* & du duc d'Autriche, deux jeunes héros & deux grands princes dignes de son estime, qu'il fit condamner à mort comme des voleurs. Les Provençaux qui vexaient la Sicile étaient détes-

tés. L'un d'eux fit violence à une femme le lendemain de Pâques ; on s'attroupa , on s'émut , on sonna le tocsin , on cria *meurent les tyrans* ; tout ce qu'on rencontra de Provençaux fut massacré ; les innocens périrent avec les coupables.

LES TEMPLIERS.

Je mets sans difficulté au rang des proscriptions le supplice des templiers. Cette barbarie fut d'autant plus atroce qu'elle fut commise avec l'appareil de la justice. Ce n'était point une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier ; c'était un projet réfléchi d'exterminer tout un ordre trop fier & trop riche. Je pense bien que dans cet ordre il y avait de jeunes débauchés qui méritaient quelque correction ; mais je ne croirai jamais qu'un grand-Maître , & tant de chevaliers parmi lesquels on comptait des princes , tous vénérables par leur âge & par leurs services , fussent coupables des bassesses absurdes & inutiles dont on les accusait. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de religieux ait renoncé en Europe à la religion chrétienne , pour laquelle il combattait en Asie , en Afrique ; & pour laquelle même encor plusieurs d'entr'eux gémissaient dans les fers des Turcs & des Arabes , aimant mieux mourir dans les cachots que de renier leur religion.

Enfin , je crois sans difficulté à plus de quatre-vingt chevaliers qui , en mourant , prennent Dieu à témoin de leur innocence. N'hé-

fitons point à mettre leur proscription au rang des funestes effets d'un tems d'ignorance & de barbarie.

MASSACRE DANS LE NOUVEAU-MONDE.

Dans ce recensement de tant d'horreurs, mettons sur-tout les douze millions d'hommes détruits dans le vaste continent du nouveau-monde. Cette proscription est à l'égard de toutes les autres ce que serait l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages.

Jamais ce malheureux globe n'éprouva une dévastation plus horrible & plus générale, & jamais crime ne fut mieux prouvé. *Las Casas*, évêque de Chiappa dans la nouvelle Espagne, ayant parcouru pendant plus de trente années les isles & la terre ferme découvertes, avant qu'il fût évêque, & depuis qu'il eut cette dignité, témoin oculaire de ces trente années de destruction, vint enfin en Espagne dans sa vieillesse, se jeter aux pieds de *Charles-Quint* & du prince *Philippe* son fils, & fit entendre ses plaintes qu'on n'avait pas écoutées jusqu'alors. Il présenta sa requête au nom d'un hémisphère entier : elle fut imprimée à Valladolid. La cause de plus de cinquante nations prosrites dont il ne subsistait que de faibles restes, fut solennellement plaidée devant l'empereur. *Las Casas* dit que ces peuples détruits étaient d'une espèce douce, faible & innocente, incapable de nuire & de résister, & que la plupart ne connaissaient pas plus les vêtemens & les armes

que nos animaux domestiques. J'ai parcouru , dit-il , toutes les petites isles Lucaies , & je n'y ai trouvé que onze habitans , reste de plus de cinq cent mille.

Il compte ensuite plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hispaniola , & enfin plus de dix millions dans le continent. Il ne dit pas , j'ai oui dire qu'on a exercé ces énormités incroyables , il dit : *je les ai vues : j'ai vu cinq caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs sujets ; j'ai vu ces créatures innocentes massacrées par milliers ; enfin , de mon tems , on a détruit plus de douze millions d'hommes dans l'Amérique.*

On ne lui contesta pas cette étrange dépopulation , quelque incroyable qu'elle paraisse. Le docteur *Sepulvéda* qui plaidait contre lui , s'attacha seulement à prouver que tous ces Indiens méritaient la mort , parce qu'ils étaient coupables du péché contre nature , & qu'ils étaient antropophages.

Je prends Dieu à témoin , répond le digne évêque *Las Casas* , que vous calomniez ces innocens après les avoir égorgés. Non , ce n'était pas parmi eux que régnait la pédérastie , & que l'horreur de manger de la chair humaine s'était introduite ; il se peut que dans quelques contrées de l'Amérique que je ne connais pas , comme au Brésil ou dans quelques isles , on ait pratiqué ces abominations de l'Europe ; mais ni à Cuba , ni à la Jamaïque , ni dans l'Hispaniola , ni dans aucune isle que j'ai parcourues , ni au Pérou , ni au Mexique où est mon évêché , je n'ai entendu

jamais parler de ces crimes ; & j'en ai fait les enquêtes les plus exactes. C'est vous qui êtes plus cruels que les antropophages ; car je vous ai vu dresser des chiens énormes pour aller à la chasse des hommes , comme on va à celle des bêtes fauves. Je vous ai vu donner vos semblables à dévorer à vos chiens. J'ai entendu des Espagnols dire à leurs camarades , prête-moi une longe d'Indien pour le déjeûner de mes dogues , je t'en rendrai demain un quartier. C'est enfin chez vous seuls que j'ai vu de la chair humaine étalée dans vos boucheries , soit pour vos dogues , soit pour vous-mêmes. Tout cela , continue-t-il , est prouvé au procès , & je jure par le grand Dieu qui m'écoute , que rien n'est plus véritable.

Enfin , *Las Casas* obtint de *Charles-Quint* des loix qui arrêterent le carnage réputé jusqu'alors légitime , attendu que c'était des chrétiens qui massacraient des infideles.

PROSCRIPTION A MÉRINDOL.

La proscription juridique des habitans de Mé-rindol & de Cabrière , sous *François I.* en 1546 , n'est à la vérité qu'une étincelle en comparaison de cet incendie universel de la moitié de l'Amérique. Il périt dans ce petit pays environ cinq à six mille personnes des deux sexes & de tout âge. Mais cinq mille citoyens surpassent en proportion dans un canton si petit , le nombre de douze millions dans la vaste étendue des isles de l'Amérique , dans le Mexique , & dans le

Pérou. Ajoutez sur-tout que les désastres de notre partie nous touchent plus que ceux d'un autre hémisphère.

Ce fut la seule proscription revêtue des formes de la justice ordinaire ; car les templiers furent condamnés par des commissaires que le pape avait nommés , & c'est en cela que le massacre de Mérindol porte un caractère plus affreux que les autres. Le crime est plus grand quand il est commis par ceux qui sont établis pour réprimer les crimes & pour protéger l'innocence.

Un avocat général du parlement d'Aix nommé *Guérin* , fut le premier auteur de cette boucherie. *C'était* , dit l'historien César Nostradamus , *un homme noir ainsi de corps que d'ame , autant froid orateur que persécuteur ardent & calomniateur effronté.* Il commença par dénoncer en 1540 dix-neuf personnes au hasard comme hérétiques. il y avait alors un violent parti dans le parlement d'Aix , qu'on appelait les *brûleurs*. Le président d'*Oppède* était à la tête de ce parti. Les dix - neuf accusés furent condamnés à la mort sans être entendus , & dans ce nombre il se trouva quatre femmes & cinq enfans qui s'enfuirent dans des cavernes.

Il y avait alors , à la honte de la nation , un inquisiteur de la foi en Provence , il se nommait frère *Jean de Rome*. Ce malheureux accompagné de satellites allait souvent dans Mérindol & dans les villages d'alentour ; il entraînait inopinément & de nuit dans les maisons où il était averti qu'il y avait un peu d'argent ; il déclara-

rait le père , la mère & les enfans hérétiques , leur donnait la question , prenait l'argent , & violait les filles. Vous trouverez une partie des crimes de ce scélérat dans le fameux plaidoyer d'*Aubri* , & vous remarquerez qu'il ne fut puni que par la prison.

Ce fut cet inquisiteur qui , n'ayant pu entrer chez les dix-neuf accusés , les avait fait dénoncer au parlement par l'avocat-général *Guérin* , quoiqu'il prétendît être le seul juge du crime d'hérésie. *Guérin* & lui soutinrent que dix-huit villages étaient infectés de cette peste. Les dix-neuf citoyens échappés devaient selon eux faire révolter tout le canton. Le président d'*Oppède* , trompé par une information frauduleuse de *Guérin* , demanda au roi des troupes pour appuyer la recherche & la punition des dix-neuf prétendus coupables. *François I.* trompé à son tour , accorda enfin les troupes. Le vice-légat d'Avignon y joignit quelques soldats. Enfin en 1544 d'*Oppède* & *Guérin* à leur tête mirent le feu à tous les villages ; tout fut tué , & *Aubri* rapporte dans son plaidoyer que plusieurs soldats assouvirent leur brutalité sur les femmes & sur les filles expirantes qui palpaient encor. C'est ainsi qu'on servait la religion.

Quiconque a lu l'histoire , fait assez qu'on fit justice ; que le parlement de Paris fit pendre l'avocat-général , & que le président d'*Oppède* échappa au supplice qu'il avait mérité. Cette grande cause fut plaidée pendant cinquante audiences. On a encor les plaidoyers , ils sont curieux. D'*Oppède* & *Guérin* alléguaient pour

leur justification tous les passage de l'écriture , où il est dit :

Frappez les habitans par le glaive , détruisez tout jusqu'aux animaux (*a*).

Tuez le vieillard , l'homme , la femme , & l'enfant à la mammelle (*b*).

Tuez l'homme , la femme l'enfant sevré , l'enfant qui tette , le bœuf , la brebis , le chameau & l'âne (*c*).

Ils alléguaient encor les ordres & les exemples donnés par l'église contre les hérétiques. Ces exemples & ces ordres n'empêchèrent pas que *Guérin* ne fut pendu. C'est la seule proscription de cette espèce qui ait été punie par les loix , après avoir été faite à l'abri de ces loix même.

PROSCRIPTION DE LA ST. BARTHELEMI.

Il n'y eut que vingt-huit ans d'intervalle entre les massacres de Mérindol & la journée de la St. Barthelemi. Cette journée fait encor dresser les cheveux à la tête de tous les Français , excepté ceux d'un abbé qui a osé imprimer en 1758 une espèce d'apologie de cet événement exécrationnable. C'est ainsi que quelques esprits bizarres ont eu le caprice de faire l'apologie du diable. *Ce ne fut , dit-il , qu'une affaire de proscription.* Voilà une étrange excuse ! Il semble qu'une affaire de proscription soit une chose d'usage comme on

(*a*) Deut. chap. 13.

(*b*) Josué , chap. 16.

(*c*) Premier livre des Rois , chap. 15.

dit , une affaire de barreau , une affaire d'intérêt , une affaire de calcul , une affaire d'ég-lise.

Il faut que l'esprit humain soit bien susceptible de tous les travers , pour qu'il se trouve au bout de près de deux cents ans un homme qui de sang froid entreprend de justifier ce que l'Europe entière abhorre. L'archevêque *Pérefixe* prétend qu'il périt cent mille Français dans cette conspiration religieuse. Le duc de *Sully* n'en compte que soixante & dix mille. M. l'abbé abuse du martyrologe des calvinistes , lequel n'a pu tout compter , pour affirmer qu'il n'y eut que quinze mille victimes. Eh ! monsieur l'abbé ! ne serait - ce rien que quinze mille personnes égorgées , en pleine paix , par leurs concitoyens !

Le nombre des morts ajoute sans doute beaucoup à la calamité d'une nation , mais rien à l'atrocité du crime. Vous prétendez , homme charitable , que la religion n'eut aucune part à ce petit mouvement populaire. Oubliez - vous le tableau que le pape *Grégoire XIII.* fit placer dans le vatican , & au bas duquel était écrit , *Pontifex Colignii necem probat.* Oubliez-vous sa procession solennelle de l'église St. Pierre à l'église St. Louis , le *Te Deum* qu'il fit chanter , les médailles qu'il fit frapper pour perpétuer la mémoire de l'heureux carnage de la St. Barthelemi ? Vous n'avez peut-être pas vu ces médailles ; j'en ai vu entre les mains de M. l'abbé de *Rothelin*. Le pape *Grégoire* y est représenté d'un côté , & de l'autre c'est un ange qui tient une croix dans la main gauche & une épée dans la droite. En

voilà-t-il assez , je ne dis pas pour vous convaincre , mais pour vous confondre ?

La conjuration des Irlandais catholiques contre les protestans , sous *Charles I.* en 1641. est une fidelle imitation de la St. Barthelemi. Des historiens anglais contemporains , tels que le chancelier *Clarendon* & un chevalier *Jean Temple* , assurent qu'il y eut cent cinquante mille hommes de massacrés. Le parlement d'Angleterre dans sa déclaration du 25 juillet 1643 , en compte quatre-vingt mille ; mais *M. Brooke* qui paraît très-instruit , crie à l'injustice dans un petit livre que j'ai entre les mains. Il dit qu'on se plaint à tort , & il semble prouver assez bien qu'il n'y eut que quarante mille citoyens d'immolés à la religion , en y comprenant les femmes & les enfans.

PROSCRIPTION DANS LES VALLÉES DU PIÉMONT.

J'omets ici un grand nombre de proscriptions particulières. Les petits désastres ne se comptent point dans les calamités générales ; mais je ne dois point passer sous silence la proscription des habitans des vallées du Piémont en 1655.

C'est une chose assez remarquable dans l'histoire , que ces hommes presque inconnus au reste du monde aient persévéré constamment de tems immémorial dans des usages qui avaient changé partout ailleurs. Il en est de ces usages comme de la langue : une infinité de termes antiques se conservent dans des cantons éloignés , tan-

dis que les capitales & les grandes villes varient dans leur langage de siècle en siècle.

Voilà pourquoi l'ancien roman que l'on parlait du tems de *Charlemagne* subsiste encor dans le jargon du pays de Vaud, qui a conservé le nom de pays roman. On retrouve des vestiges de ce langage dans toutes les vallées des Alpes & des Pyrénées. Les peuples voisins de Turin qui habitoient les cavernes vandoises, gardèrent l'habillement, la langue, & presque tous les rites du tems de *Charlemagne*.

On sait assez que dans le huitième & dans le neuvième siècle, la partie septentrionale de l'occident ne connaissait point le culte des images; & une bonne raison, c'est qu'il n'y avait ni peintre ni sculpteur: rien même n'était décidé encor sur certaines questions délicates, que l'ignorance ne permettait pas d'approfondir. Quand ces points de controverse furent arrêtés & réglés ailleurs, les habitans des vallées l'ignorèrent, & étant ignorés eux-mêmes des autres hommes, ils restèrent dans leur ancienne croyance; mais enfin, ils furent mis au rang des hérétiques & poursuivis comme tels.

Dès l'année 1487, le pape *Innocent VIII.* envoya dans le Piémont un légat nommé *Albertus de Capitoneis*, archidiacre de Crémone, prêcher une croisade contr'eux. La teneur de la bulle du pape est singulière. Il recommande aux inquisiteurs, à tous les ecclésiastiques, & à tous les moines, « de prendre unanimement les armes » contre les Vaudois, de les écraser comme des » aspics, & de les exterminer saintement ». In

hæreticos armis insurgant , eosque velut aspidēs venenosos conculcent , & ad tam sanctam exterminationem adhibeant omnes conatus.

La même bulle octroie à chaque fidele le droit de « s'emparer de tous les meubles & immeubles des hérétiques , sans forme de procès. » *Bona quæcumque mobilia , & immobilia quibuscumque licite occupandis , &c.*

Et par la même autorité elle déclara que tous les magistrats qui ne prêteront pas main - forte seront privés de leurs dignités : *Seculares honoribus , titulis , feudis , privilegiis privandi.*

Les Vaudois ayant été vivement persécutés , en vertu de cette bulle se crurent des martyrs. Ainsi leur nombre augmenta prodigieusement. Enfin la bulle d'*Innocent VIII.* fut mise en exécution à la lettre , en 1655. Le marquis de *Pianesse* entra le 15 d'Avril dans ces vallées avec deux régimens , ayant des capucins à leur tête. On marcha de caverne en caverne , & tout ce qu'on rencontra fut massacré. On pendait les femmes nues à des arbres , on les arrosait du sang de leurs enfans , & on emplissait leur matrice de poudre à laquelle on mettait le feu.

Il faut faire entrer sans doute dans ce triste catalogue les massacres des Cévennes & du Vivarais , qui durèrent pendant dix ans , au commencement de ce siècle. Ce fut en effet un mélange continuel de proscriptions & de guerres civiles. Les combats , les assassinats , & les mains des bourreaux ont fait périr plus de cent mille de nos compatriotes , dont dix mille ont expiré sur la roue , ou par la corde , ou dans les flammes ,

si on en croit tous les historiens contemporains des deux partis.

Est-ce l'histoire des serpens & des tigres que je viens de faire ? non , c'est celle des hommes. Les tigres & les serpens ne traitent point ainsi leur espèce. C'est pourtant dans le siècle de *Cicéron*, de *Pollion*, d'*Atticus*, de *Varius*, de *Tibulle*, de *Virgile*, d'*Horace*, qu'*Auguste* fit ses proscriptions. Les philosophes de *Thou* & *Montagne*, le chancelier de l'*Hôpital* vivaient du tems de la St. Barthelemi, & les massacres des Cévennes sont du siècle le plus florissant de la monarchie française. Jamais les esprits ne furent plus cultivés, les talens en plus grand nombre, la politesse plus générale. Quel contraste, quel chaos, quelles horribles conséquences composent ce malheureux monde ! On parle des pestes, des tremblemens de terre, des embrasemens, des déluges, qui ont désolé le globe ; heureux, dit-on, ceux qui n'ont pas vécu dans le tems de ces bouleversemens ! Disons plutôt heureux ceux qui n'ont pas vu les crimes que je retrace. Comment s'est-il trouvé des barbares pour les ordonner, & tant d'autres barbares pour les exécuter ? Comment y a-t-il encor des inquisiteurs & des familiers de l'inquisition ?

Un homme modéré, humain, né avec un caractère doux, ne conçoit pas plus qu'il y ait eu parmi les hommes des bêtes féroces ainsi altérées de carnage, qu'il ne conçoit des métamorphoses de tourterelles en vautours ; mais il comprend encor moins que ces monstres aient trou-
vé

vé à point nommé une multitude d'exécuteurs. Si des officiers & des soldats courent au combat sur un ordre de leurs maîtres ; cela est dans l'ordre de la nature ; mais que sans aucun examen ils aillent assassiner de sang froid un peuple sans défense , c'est ce qu'on n'oserait pas imaginer des furies même de l'enfer. Ce tableau soulève tellement le cœur de ceux qui se pénètrent de ce qu'ils lisent , que pour peu qu'on soit enclin à la tristesse , on est fâché d'être né , on est indigné d'être homme.

La seule chose qui puisse consoler , c'est que de telles abominations n'ont été commises que de loin à loin ; n'en voilà qu'environ vingt exemples principaux dans l'espace de près de quatre mille années. Je fais que les guerres continuelles qui ont désolé la terre sont des fléaux encor plus destructeurs par leur nombre & par leur durée ; mais enfin , comme je l'ai déjà dit , le péril étant égal des deux côtés dans la guerre , ce tableau révolte bien moins que celui des proscriptions , qui ont toutes été faites avec lâcheté , puisqu'elles ont été faites sans danger , & que les *Sylla* & les *Augustes* n'ont été au fond que des assassins qui ont attendu des passans au coin d'un bois , & qui ont profité des dépouilles.

La guerre paraît l'état naturel de l'homme. Toutes les sociétés connues ont été en guerre , excepté les brames & les primitifs que nous appellons *quakers*. Mais il faut avouer que très-peu de sociétés se sont rendues coupables de ces assassinats publics appelés *proscriptions*. Il n'y

en a aucun exemple excepté chez les Juifs. Le seul roi de l'Orient qui se soit livré à ce crime est *Mithridate* ; & depuis *Auguste* il n'y a eu de proscriptions dans notre hémisphère que chez les chrétiens qui occupent une très - petite partie du globe. Si cette rage avait saisi souvent le genre humain , il n'y aurait plus d'hommes sur la terre , elle ne serait habitée que par les animaux qui sont sans contredit beaucoup moins méchans que nous. C'est à la philosophie, qui fait aujourd'hui tant de progrès , d'adoucir les mœurs des hommes ; c'est à notre siècle de réparer les crimes des siècles passés. Il est certain que quand l'esprit de tolérance sera établi , on ne pourra plus dire :

*Ætas parentum peior avis tulit
Nos nequiores , mox daturos
Progeniem vitiosiore.*

On dira plutôt , mais en meilleurs vers que ceux-ci :

Nos aïeux ont été des monstres exécrables ,
Nos pères ont été méchans ,
On voit aujourd'hui leurs enfans
Etant plus éclairés devenir plus traitables.

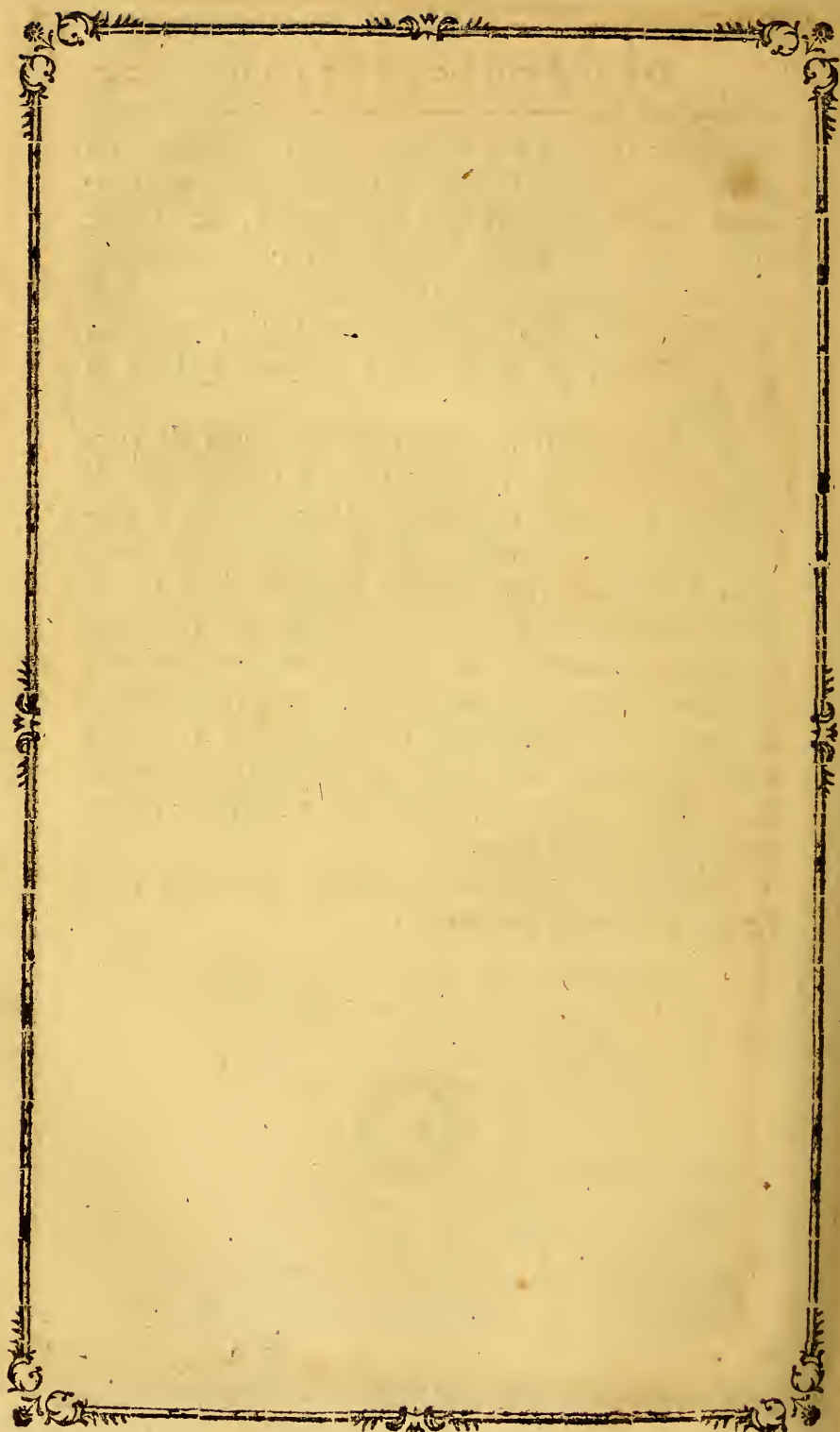
Mais pour oser dire que nous sommes meilleurs que nos ancêtres , il faudrait que , nous trouvant dans les mêmes circonstances qu'eux , nous nous abstinssions avec horreur des cruautés dont ils ont été coupables , & il n'est pas

démontré que nous fussions plus humains en pareil cas. La philosophie ne pénètre pas toujours chez les grands qui ordonnent, & encor moins chez les hordes des petits qui exécutent. Elle n'est le partage que des hommes placés dans la médiocrité, également éloignés de l'ambition qui opprime, & de la basse férocité qui est à ses gages.

Il est vrai qu'il n'est plus de nos jours de persécutions générales; mais on voit quelquefois de cruelles atrocités. La société, la politesse, la raison inspirent des mœurs douces; cependant quelques hommes ont cru que la barbarie était un de leurs devoirs. On les a vu abuser de leur état jusqu'à se jouer de la vie de leurs semblables, en colorant leur inhumanité du nom de justice; ils ont été sanguinaires sans nécessité: ce qui n'est pas même le caractère des animaux carnassiers. Toute dureté qui n'est pas nécessaire est un outrage du genre humain.

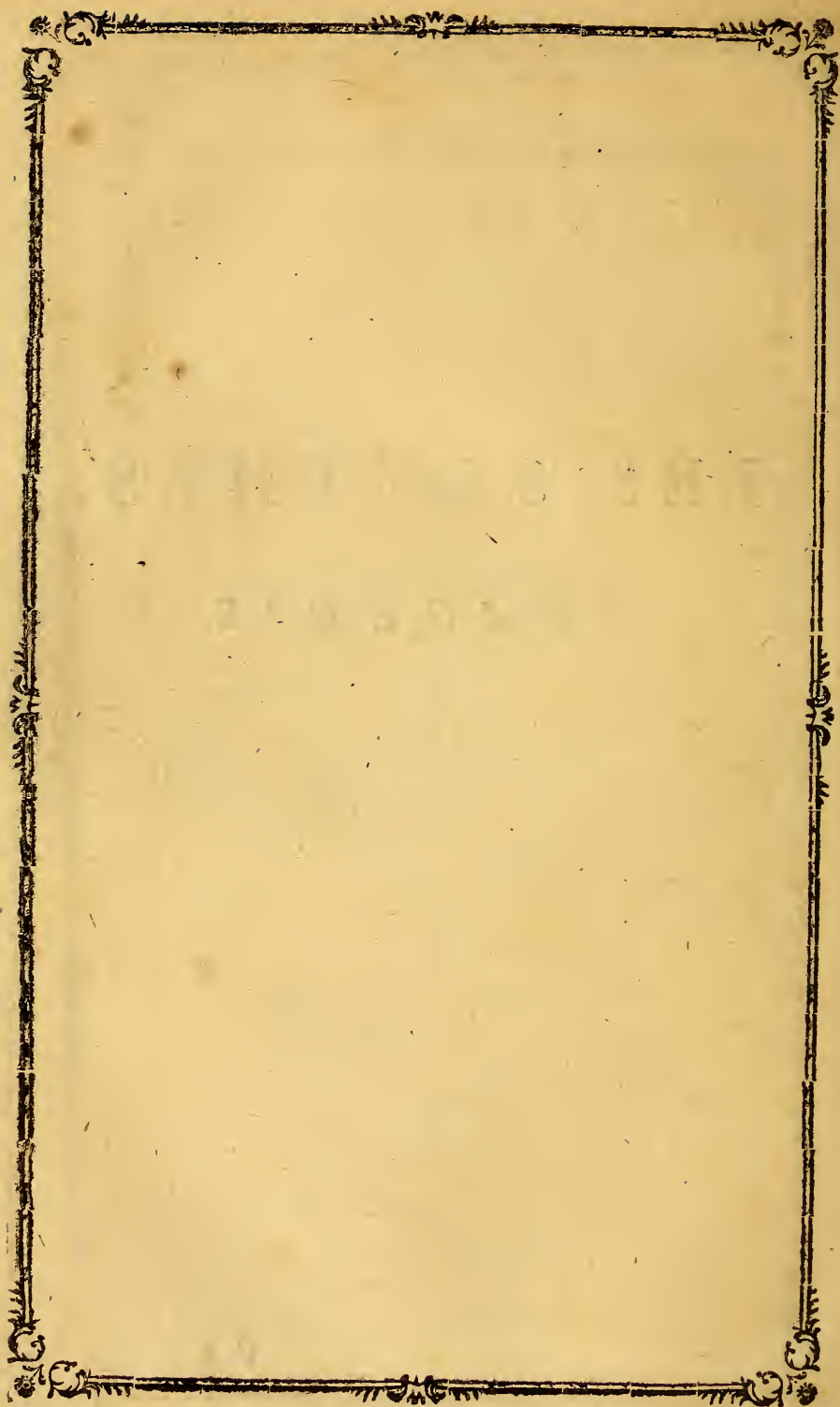
Puissent ces réflexions satisfaire les âmes sensibles & adoucir les autres!





LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.



ÉPITRE DÉDICATOIRE.

IL y avait en Perse un bon vieillard *qui cultivait son jardin* , car il faut finir par - là ; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs ; & *paulum silvæ super his erat* ; & ce jardin n'était pas auprès de Persépolis , mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase couvertes de neiges éternelles ; & ce vieillard n'écrivait ni sur la population , ni sur l'agriculture , comme on faisait par passe-tems à Babylone , ville qui tire son nom de *Babil* ; mais il avait défriché des terres incultes , & triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous *Artaxerxes* , plusieurs années après l'aventure d'*Obéide* & d'*Indatire* , & il fit une tragédie en vers persans , qu'il fit représenter par sa famille & par quelques bergers du mont Caucase , car il s'amuse à faire des vers persans assez passablement , ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone , c'est-à-dire , une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui , & qui lui imputaient les plus grandes platitudes , & les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse , & il les laissait aboyer , & griffonner , & calomnier ; & c'était pour être loin de cette racaille , qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase , où *il cultivait son jardin*.

Mais comme dit le poëte persan Horace , *principibus placuisse viris , non ultima laus est*. Il y avait à la cour d'*Artaxerxes* un principal satrape , & son nom était *Elochivis* , comme qui dirait habile , généreux & plein d'esprit , tant la langue persane a d'énergie. Non-seulement le grand satrape *Elochivis* versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour , mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du tems de *Cyrus* ; & de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation sur-tout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres , il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que *Nalrissp* , ministre de paix , à donner à la Perse cette paix tant désirée ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avait l'ame aussi grande que *Giasar* le Barmécide , & *Aboulcasem* ; car il est dit dans les annales de Babylone , recueillies par *Mir Kond* , que lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi , appelé l'*oreiller* , *Elochivis* en donnait souvent du sien , & qu'en une année , il distribua ainsi dix mille dariques , que *Dom Calmet* évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques , ce qui ne valait pas trois aspres , & Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape *Nalrissp* joignait aussi au goût le plus sûr , & à l'esprit le plus naturel , l'équité & la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis , & son commerce était enchanteur ; de sorte que les Babyloniens , tout malins qu'ils

étaient , respectaient & aimaient ces deux satrapes , ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face ; *recalcitrabant undique tuti* : c'était la coutume autrefois , mais c'était une mauvaise coutume qui exposait l'encenseur & l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie persane , intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le tems ce campagnard pourrait se former ; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel & de l'extraordinaire , & même de l'intérêt ; & que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte , la pièce pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon - homme , qui leur était bien respectueusement dévoué , & qui avait le cœur bon , quoiqu'il se permit de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style , qui endormit toute la cour & toutes les académies de Babylone , & que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.



P R É F A C E

DE L'ÉDITION DE PARIS.

ON fait que chez des nations polies & ingénieuses , dans de grandes villes comme Paris & Londres , il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'élégies , d'odes , d'épigrammes ; mais les spectacles étant devenus nécessaires , toute tragédie , quoique médiocre , porte son excuse avec elle , parce qu'on en peut donner quelques représentations au public , qui se délasse par des nouveautés passagères , chefs-d'œuvres immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs , peut du moins avoir un caractère de nouveauté , en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encor exposées sur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait , comme on l'a déjà remarqué ailleurs , qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de *Scudéri* & de *Bois - Robert* , qui sont dans ce goût , manquent en effet d'invention , & ne sont que des fables insipides , sans mœurs & sans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez , nous l'avouons , d'inventer un sujet dans lequel sous des noms nouveaux ,

on traite des passions usées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata*. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée , pour une mère dont on immole le fils , pour un héros aimable en danger , pour une grande passion malheureuse ; mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures , les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campistron* est triste ; le lecteur dit : Je connaissais tout cela , & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours , & que bientôt il fera impossible de trouver , un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie , le contraste des mahométans & des chrétiens , celui des Américains & des Espagnols , Celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées , des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hasarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes & des anciens Persans qui peut-être est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs , des laboureurs avec des princes , & de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple : on peut faire parler des pâtres guerriers & libres , avec une fierté qui s'élève au-

dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée ; car qui doit l'être ? Le boursoufflé , l'ampoulé ne convient pas même à *César*. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici en quelque sorte l'état de nature , mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel , tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler , dans des cabanes , des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante , des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes , tant le burlesque est aisé , tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque , & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit , & qui a un nom dans la littérature , s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire* , qui n'avait pas encor été représentée , dit à celui qui lui exposait ce plan : *J'entends , c'est Arlequin sauvage.*

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi , si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus & les plus imposans.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène ? Deux vieillards auprès de leurs cabanes , des bergers , des laboureurs. De qui parle-t-on ? D'une fille qui prend soin de la vieillesse

de son père , & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse - t - elle ? Un pâtre , qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'afféient sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité !

Ceux qui se connaissent en déclamation & en expression de la nature , sentiront sur-tout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour son fils , & l'autre pour son gendre , dans le tems que le jeune pasteur est aux prises avec la mort ; un père affaibli par l'âge & par la crainte , qui chancelle , qui tombe sur un siège de mousse , qui se relève avec peine , qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes , qu'on vole au secours de son fils ; un ami éperdu qui partage ses douleurs & sa faiblesse , qui l'aide d'une main tremblante à se relever : ce même père qui , dans ces momens de saisissement & d'angoisse , apprend que son fils est tué , & qui , le moment d'après , apprend que son fils est vengé : ce sont là , si je ne me trompe , de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaissait pas autrefois , & dont M. le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est - là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets , comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant mademoiselle *Clairon* jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée ? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature , de tomber

évanouie tenant l'urne d'une main , en laissant l'autre descendre immobile & sans vie ? qui aurait osé , comme *M. le Kain* , sortir les bras ensanglantés du tombeau de *Ninus* , tandis que l'admirable actrice qui représentait *Sémiramis* , se traînait mourante sur les marches du tombeau même ? Voilà ce que les petits-maîtres & les petites-maîtresses appellèrent d'abord *des postures* , & ce que les connaisseurs étonnés de la perfection inattendue de l'art , ont appelé des tableaux de *Michel Ange*. C'est-là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre , *M. Garrik* , qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe , qui , à l'exemple d'*Aristote* , a su joindre aux sciences abstraites , l'éloquence , la connaissance du cœur humain , & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis* , qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil , par plus de pittoresque , par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis* , d'*Oreste* & de *Tancrede* , n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène : paroles qu'une actrice

doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon ! teknon ! Oikteiré ten tékousan*. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous sur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs, que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des sollécismes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand effet sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la place de la nature, & le forcé à la place du simple ; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur : car

alors au-lieu de tragédies , on aurait la *rareté* , la *curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connoisseurs est simple , mais très-difficile à bien jouer ; on ne la donne point au théâtre , parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux , il faudrait un concert , & un jeu de théâtre parfait , pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas , telles que *Brutus* , *Rome sauvée* , *la mort de César* , qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre , faute d'avoir des écoles de déclamation , comme il y en eut chez les Grecs , & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très - rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action , ils craignent de contribuer à former un grand tableau , ils redoutent le parterre trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs , la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose , de méconnaître le rythme & l'harmonie , a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur n'osant donc pas donner les *Scythes* au théâtre , ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse , que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie
humaine

humaine peuvent être représentés sur la scène tragique , en observant toujours toutefois les bienséances sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées , & sur-tout aux yeux des cours éclairées.

Enfin , l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi , il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.



P R É F A C E

des éditeurs qui nous ont précédé immédiatement.

L'ÉDITION que nous donnons de la tragédie des *Scythes*, est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, & sur celui de monsieur le marquis de *Langalerie*. Car nous savons qu'elle n'avoit été composée que comme un amusement de société pour exercer les talens de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le tems de se procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, jusqu'à présent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'épître dédicatoire qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce; & la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas ; enfin de huit éditions qui ont paru , la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que dans presque toutes les pièces nouvelles , il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène , soit par des convenances qui n'ont qu'un tems , soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons , par exemple , dans notre exemplaire ces vers de *Sozame* à la troisième scène du premier acte :

Ah ! crois-moi , tous ces exploits affreux ,
Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave ,
De ramper par fierté pour se faire obéir ,
M'ont égaré longtems , & font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris

Ah ! crois-moi , tous ces lauriers affreux ,
Les exploits des tyrans , des peuples les misères ,
Ces états dévastés par des mains mercenaires ,
Ces honneurs , cet éclat par le meurtre achetés ,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger ; mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses & du despotisme de leurs rois , avec les monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retranscha à Paris , dans l'*Orphelin de la Chine* , des vers de *Gengis-Kan* , que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On fait que ce fut bien pis à *Mahomet* , & ce qu'il fallut de peines , de tems & de soins pour rétablir sur la scène française cette tragédie unique en son genre , dédiée à un des plus vertueux papes que l'église ait eus jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler , c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots , sur-tout dans des pièces simples , lesquelles exigent un style naturel , & bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre *Racine* essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle reine , & pourquoi vous offenseriez-vous ?

Arzace , entrerons-nous?... Et pourquoi donc partir ?

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

On fait qu'elle est charmante , & de si belles mains...

Cet amour est ardent , il le faut confesser.

Encor un coup , allons , il n'y faut plus penser.

Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.

Si Titus est jaloux , Titus est amoureux.

Adieu , ne quittez point ma princesse , ma reine.

Eh quoi , seigneur , vous n'êtes point parti (a) !
 Remettez-vous , Madame , & rentrez en vous-même.
 Car enfin , ma princesse , il faut nous séparer.
 Dites , parlez . . . Hélas que vous me déchirez !
 Pourquoi suis-je empereur , pourquoi suis-je amoureux ?
 Allons , Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
 Quoi ! seigneur . . . Je ne fais , Paulin , ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût , furent les armes que les ennemis de *Racine* tournerent contre lui. On les parodia à la farce Italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie , ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures , que le plus éloquent , le plus exact , le plus harmonieux de nos poètes , ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences , ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences , étaient liées à des beautés réelles , à des sentimens vrais & délicats , que ce grand-homme savait seul exprimer. Aussi , quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice* , elle a toujours été représentée avec de grands applaudissemens ; elle a fait verser des larmes ; mais la nature accorde presque aussi rarement les talens nécessaires pour bien déclamer , qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes & désintéressés les jugent dans le cabinet , mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

(a) C'est *Bérénice* qui dit
 ce vers à *Antiochus* : *Viſe* , qui

était dans le parterre , cria :
Qu'il parte.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de *Bérénice* ; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux , quel qu'il pût être , n'aurait pu tirer deux ou trois scènes ; que dis-je ? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de *Louis XIV.*

Ce qui fait bien connaître le cœur humain , c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de *Cornille* qu'on jouait en même tems , & que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de *Racine*. Quelle en était la raison ? C'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce style naturel auquel personne ne pouvait atteindre. On sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées , & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué , tant poursuivi par la médiocrité & par l'envie , a gagné à la longue tous les suffrages. Le tems seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans , de ce que peuvent la malignité & le préjugé. *Adélaïde du Guesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé , après plus de trente années , de la remettre au théâtre , sans y changer un seul mot , & elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques , la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un tems , aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du

public ne varie jamais , c'est celui de la satire grossière qu'on méprise , même en s'en amusant quelques momens ; c'est cette critique acharnée & mercenaire d'ignorans qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués ; qui dénigrent les tableaux du salon , sans avoir su dessiner ; qui s'élèvent contre la musique de *Rameau* sans savoir solfier. Misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses.

NB. *Les points... qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauses , les silences , les tons ou radoucis , ou élevés , ou douloureux , que l'acteur doit employer , en cas que cette faible tragédie soit jamais représentée.*



P E R S O N N A G E S.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général Persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéide.

HIRCAN, officier d'Athamare.

Scythes & Persans.



Je jure d'être à lui . . . Ciel ! Qu'est-ce que je vois

LES SCYTHES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un bocage & un berceau , avec un banc de gazon : on voit , dans le lointain , des campagnes & des cabanes.*)

HERMODAN , INDATIRE , & deux Scythes
couverts de peaux de tigres , ou de lions.

HERMODAN.

INDATIRE , mon fils , quelle est donc cette audace ?
Qui sont ces étrangers ? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons sortis de leurs asiles ;
Avec rapidité se sont rejoints à moi ,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.

Notre troupe assemblée est faible , mais unie ,
Instruite à défier le péril & la mort.

Elle marche aux Persans , elle avance ; & d'abord ,
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente

Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante ;

L'or & les diamans brillent sur ses habits ;

Son turban disparaît sous les feux des rubis ;

Il voudrait , nous dit-il , parler à notre maître.

Nous le saluons tous , en lui faisant connaître

Que ce titre de maître aux Persans si sacré

Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.

Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères ,

Sans rois & sans sujets , tous libres & tous frères.

Que veux-tu dans ces lieux ? viens-tu pour nous traiter

En hommes , en amis , ou pour nous insulter ?

Alors il me répond , d'une voix douce & fière ,

Que des états persans visitant la frontière ,

Il veut voir à loisir ce peuple si vanté

Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.

Nous avons avec joie entendu ce langage.

Mais j'observais pourtant je ne fais quel nuage ,

L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond ,

Et les sombres chagrins répandus sur son front.

Nous offrons cependant à sa troupe 'brillante ,

Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante ,

Nos utiles toisons , tout ce qu'en nos climats

La nature indulgente a semé sous nos pas ;

Mais sur-tout des carquois , des flèches , des armures ,

Ornemens des guerriers & nos seules parures.

Ils présentent alors , à nos regards surpris ,

Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure & sans prix ,
 Instrumens de mollesse , où sous l'or & la soie
 Des inutiles arts tout l'effort se déploie.
 Nous avons rejeté ces présens corrupteurs ,
 Trop étrangers pour nous , trop peu faits pour nos mœurs ,
 Superbes ennemis de la simple nature :
 L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure ;
 Et recevant enfin des dons moins dangereux ,
 Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
 Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines ,
 Sur nos lacs , en nos bois , au bord de nos fontaines ,
 Les habitans des airs , de la terre & des eaux.
 Contens de notre accueil , ils nous traitent d'égaux.
 Enfin nous nous jurons une amitié sincère.
 Ce jour , n'en doutez point , nous est un jour prospère.
 Ils pourront voir nos jeux & nos solemnités ,
 Les charmes d'Obéide & mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc , mon cher fils , jusqu'en notre contrée ,
 La Perse est triomphante ; Obéide adorée ,
 Par un charme invincible a subjugué tes sens !
 Cet objet , tu le fais , naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit ? mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître ;
 Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
 La liberté , la paix que nous donnent les dieux ,
 Malgré notre amitié , j'ignore quel orage
 Transplanta sa famille en ce désert sauvage.

Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté : la vertu malheureuse
Devient plus respectable , & m'est plus précieuse.
Je vois avec plaisir que du sein des honneurs ,
Il s'est soumis sans peine à nos loix , à nos mœurs ,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

I N D A T I R E.

Son adorable fille est encor au - dessus.
De son sexe & du nôtre elle unit les vertus.
Courageuse & modeste ; elle est belle & l'ignore.
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.
Son ame est noble au moins ; car elle est sans orgueil ,
Simple dans ses discours , affable en son accueil.
Sans avilissement à tout elle s'abaisse ;
D'un père infortuné soulage la vieillesse ,
Le console , le sert , & craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée ,
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille sur-tout dans nos champêtres jeux ,
Nobles amusemens d'un peuple belliqueux.
Elle est de nos beautés l'amour & le modele ;
Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

H E R M O D A N.

Oui , je la crois , mon fils , digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que son père admis dans ce séjour ,
Plus formé qu'elle encor aux usages des Scythes ,
Adorateur des loix que nos mœurs ont prescrites ,

Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté ,
Jamais de son destin n'a rien manifesté ?
Sur son rang , sur les siens pourquoi se taire encore ?
Rougir-on de parler de ce qui nous honore ?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu ?

I N D A T I R E .

Quel qu'il soit, il est libre , il est juste , intrépide ;
Il m'aime , il est enfin le père d'Obéïde.

H E R M O D A N .

Que je lui parle au moins.

S C E N E II.

HERMODAN , INDATIRE , SOZAME.

I N D A T I R E *allant à Sozame.*



Vieillard généreux !

O cher concitoyen de nos pères heureux !
Les Persans en ce jour venus dans la Scythie ,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.
J'en atteste les miens , & le jour qui m'éclaire ;
Mon cœur se donne à toi , comme il est à mon père ;
Je te fers comme lui. Quoi , tu verses des pleurs !

S O Z A M E .

J'en verse de tendresse ; & si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance , où mon bonheur se fonde ,

Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste ; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

I N D A T I R E.

J'ignore tes chagrains , ta vertu m'est connue ;
Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

H E R M O D A N.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir ,
Tu le dois.

S O Z A M E.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !

Ma fille est , je le fais , soumise à mon empire ;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen , je l'ai déjà pressé ;
Je ne la gêne point sous la loi paternelle ;
Son choix ou son refus , tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien ,
Traite son digne sang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta sage contrée ,
Préside à l'union que j'ai tant désirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer :
Va , ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va , cher & noble espoir de ma triste famille ;
Mon fils , obtiens ses vœux ; je te réponds des miens.

I N D A T I R E.

J'embrasse tes genoux , & je revole aux siens.



SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AM I, reposons-nous sur ce siège sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage;
La nature nous l'offre : & je hais dès long-tems
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse ?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence

M'a privé trop long-tems de cette confiance.
Je ne hais point les grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un desir curieux attira dans nos bois :
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles & fières.
Je fais que les humains sont nés égaux & frères ;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter ;
Et la simplicité de notre république
N'est point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché

Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,

La source de mes maux , pardonne au cœur d'un père.
 J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
 Et j'ai craint que le crime , & la honte d'autrui
 Ne réjailût sur elle & ne flétrît sa gloire.
 Apprends d'elle & de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (*Ils s'assèyent tous deux.*)
 Sèche tes pleurs , & parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
 Je portai la terreur aux peuples éperdus.
 Ivre de cette gloire , à qui l'on sacrifie ,
 Ce fut moi dont la main subjuguâ l'Hircanie ,
 Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;
 Il fut libre.

SOZAME.

Ah ! crois-moi , tous ces exploits affreux ,
 Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,
 D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave ,
 De ramper par fierté , pour se faire obéir ,
 M'ont égaré long-tems , & font mon repentir....
 Enfin , Cyrus sur moi répandant ses largesses ,
 M'orna de dignités , me combla de richesses.
 A ses conseils secrets je fus associé.
 Mon protecteur mourut , & je fus oublié.
 J'abandonnai Cambyse , illustre téméraire ,
 Indigne successeur de son auguste père.
 Ecbatane , du Mède autrefois le séjour ,
 Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.

Mais

Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie ,
Smerdis de la vertu persécuteur impie ,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur , un jeune homme sans frein ,
Généreux , il est vrai , vaillant , peut-être aimable ,
Mais dans ses passions caractère indomptable ,
Méprisant son épouse en possédant son cœur ,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur ,
Prétendit m'arracher , en maître despotique ,
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.
Athamare est son nom ; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage ?

SOZAMÈ.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en ses emportemens.
De sa mère en ce tems les dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infame Smerdis ,
Monstres , par ma retraite à parler enhardis ,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires ,
L'art de calomnier en paraissant sincères ;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser ;
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie , ainsi qu'à Babylone ,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissans !

Quoi ! la plainte est un crime à la cour des Persans !

S O Z A M E.

Le premier de l'état , quand il a pu déplaire ,
S'il est persécuté , doit souffrir & se taire.

H E R M O D A N.

Comment recherches-tu cette basse grandeur ?

S O Z A M E. (*Les deux vieillards se lèvent.*)

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.
Ami , tout ce que peut l'adroite calomnie ,
Pour m'arracher l'honneur , la fortune & la vie ,
Tout fut tenté par eux , & tout leur réussit.
Smerdis proscrit ma tête ; on partage , on ravit
Mes emplois & mes biens , le prix de mon service.
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice ,
Ne voit plus que son père , & subissant son sort
Accompagne ma fuite & s'expose à la mort.
Nous partons , nous marchons de montagne en abyme ;
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
Bientôt dans vos forêts , grace au ciel , parvenu ,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret , mon frère ,
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps , dans les cours , à la suite des rois ,
Loin des seuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je sens que ma fille aux déserts enterrée ,
Du faste des grandeurs autrefois entourée ,
Dans le secret du cœur pourrait entretenir
De ses honneurs passés l'importun souvenir.
J'ai peur que la raison , l'amitié filiale ,
Combattent faiblement l'illusion fatale

Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappelant mes alarmes ,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter ;
Elle est libre avec nous , applaudie , honorée ;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour ,
Fait mépriser les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans ,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le tems ?
Tu connais , cher ami , mes grandeurs éclipsées ,
Et mes soupçons présens , & mes douleurs passées ;
Cache-les à ton fils ; & que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va , je te le promets ; mais apprend qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins chers à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste , & sur-tout à mon fils.
Il s'en alarmerait.



SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

O BEIDE se donne,
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y fouscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE,
un Scythe.

LE SCYTHE.

R ESPECTABLES vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-tems cherché.

HERMODAN à Sozame.

O ciel ! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre !

INDATIRE.

Lui , pour suivre Sozame ! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé , qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu , qui loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble , & fatigués d'orages ,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier , mais sensible , mais tendre ;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN à Sozame.

Ces pleurs me font suspects, ainsi que ses présents.
Pardonne à mes soupçons , mais je crains les Persans.
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encor à nuire ;
Peut-être ton tyran , par ta fuite trompé ,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux , & je ne les crains pas.

INDATIRE à Sozame.

Nous mourrions à tes pieds , avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

L E S C Y T H E.

S'il vient pour te trahir, va , nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

I N D A T I R E.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse ?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?
Ce mot honteux de crainte à révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures ,
Ces festons , ces flambeaux , ces gages de ma foi.

(à Sozame.)

Viens présenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuse à ta fille promise ,
Terrible aux ennemis , à toi toujours soumise.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

O B E I D E , S U L M A .

S U L M A .

V O U S y résolvez-vous ?

O B E I D E .

Oui , j'aurai le courage

D'enfevelir mes jours en ce désert sauvage.
 On ne me verra point , lassé d'un long effort ,
 D'un père inébranlable attendre ici la mort ,
 Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane ,
 Effayer d'adoucir la loi qui le condamne ,
 Pour aller recueillir des débris dispersés
 Que tant d'avidés mains ont en foule amassés.
 Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée ,
 Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée ;
 Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour ,
 Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
 J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence ,
 Pour démentir jamais tant de persévérance.
 Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats ,
 Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.
 Ce n'est plus Obéide à la cour adorée ,
 D'esclaves couronnés à toute heure entourée ;

Tous ces grands de la Perse à ma porte rampans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force est mon noble salaire.

S U L M A.

Votre rare vertu passe votre malheur ;
Dans votre abaissement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le cœur est-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ses droits ; ses bienfaisantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue , alors elle est bien chère.

O B E I D E.

Le ciel m'en donne une autre , & je la dois chérir ,
La supporter du moins , y languir , y mourir ;
Telle est ma destinée. . . . Hélas ! tu l'as suivie !
Tu quittas tout pour moi , tu consoles ma vie ;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée ,
Tu trouveras peut-être une ame assez bien née ;
Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève , & ce que je te dois.
D'une pitié bien juste elle fera frappée ,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.

Pars , ma chère Sulma ; revois si tu le veux ,
La superbe Ecbatane & ses peuples heureux :
Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.

S U L M A.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide ,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain !
J'ai vécu pour vous seule ; & votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai , ce n'est point sans horreur
Que je vois tant d'appas , de gloire , de grandeur ,
D'un soldat de Schytie être ici le partage.

O B E I D E.

Après mon infortune , après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille , à mon âge , à mon nom ,
De l'immortel Cyrus un fatal rejetton ;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare ,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare ,
Sans état , sans patrie , inconnue en ces lieux ,
Tous les humains , Sulma , sont égaux à mes yeux ;
Tout m'est indifférent.

S U L M A.

Ah ! contrainte inutile !

Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille ?

O B E I D E.

Cesse de m'arracher , en croyant m'éblouir ,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va , si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née ,
Ce cœur doit s'en punir : il se doit imposer

Un frein qui le retienne & qu'il n'ose briser.

S U L M A.

D'un père infortuné, victime volontaire,
Quels reproches, hélas ! auriez-vous à vous faire ?

O B E I D E.

Je ne m'en ferai plus. Dieux ! je vous le promets.
Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

S U L M A.

Qui, vous ?

O B E I D E.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire, & j'é fais trop l'entendre ;
Le fils de son ami doit être préféré.

S U L M A.

Votre choix est donc fait ?

O B E I D E.

Tu vois l'autel sacré (a)
Que préparent déjà mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

S U L M A.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissiez frémir ?

(a) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, & atta-

chent des festons aux arbres qui l'entourent.



SCENE II.

OBEIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CET autel me rappelle en ces forêts si chères;
 Tu conduis tous mes pas , je devance nos pères.
 Je veux lire en tes yeux , entendre de ta voix ,
 Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
 L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
 Forme entre deux amans de sa main libre & pure.
 Chez les Persans , dit-on , l'intérêt odieux ,
 Les folles vanités , l'orgueil ambitieux ,
 De cent bizarres loix la contrainte importune ,
 Soumettent tristement l'amour à la fortune.
 Ici le cœur fait tout , ici l'on vit pour soi ;
 D'un mercenaire hymen on ignore la loi ,
 On fait sa destinée. Une fille guerrière
 De son guerrier chéri court la noble carrière ;
 Elle aime à partager ses travaux & son fort ,
 L'accompagne aux combats ; & fait venger sa mort.
 Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?
 La sincère Obéide aime-t-elle Indatire ?

OBEIDE.

Je connais-tes vertus , j'estime ta valeur ,
 Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;
 Je te l'ai déjà dit , je l'ai dit à mon père ;
 Et son choix & le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non , tu sembles parler un langage étranger ;

Et même en m'approuvant , tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique ?
Obéide , est-il vrai qu'un astre tyrannique ,
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour ?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour ,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage ,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Dis-moi , chère Obéide , aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur ?

O B E I D E .

Ce n'est point ton malheur , c'est le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire.
Je l'oublie à jamais.

I N D A T I R E .

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir , plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique ,
Le monument heureux de notre culte antique ,
Où nos pères bientôt recevront les sermens
Dont nos cœurs & nos dieux font les sacrés garans ?
Obéide , il n'a rien de la pompe inutile ,
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville :
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs ,
Présens de la nature , images de nos cœurs.

O B E I D E .

Va , je crois que des cieux le grand & juste maître
Préfère , ce saint culte , & cet autel champêtre ,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

I N D A T I R E.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians boccages ?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

O B E I D E.

Les Persans !... que dis-tu ?... les Persans !

I N D A T I R E.

Tu frémiss.

Quelle pâleur, ô ciel ! sur ton front répandue !
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue ?

O B E I D E.

Ah ! ma chère Sulma !

S U L M A.

Votre père & le sien

Viennent former ici votre éternel lien.

I N D A T I R E.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

O B E I D E à *Sulma*.

Allons ;... je l'ai voulu.



S C E N E I I I.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME,
HERMODAN, (*Des filles couronnées de fleurs,
& des Scythes sans armes, font un demi-cercle
autour de l'autel.*)

HERMODAN.

V O I C I l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes sermens, où jurèrent nos pères.
(*à Obéide.*)

Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères:
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

SOZAME (*à Obéide*)

De la main de ton père accepte ton époux.

(*Obéide & Indatire mettent la main sur l'autel*)

I N D A T I R E.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et toujours plus épris & toujours plus fidele,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

O B É I D E.

Je me sou mets, grands dieux, à vos augustes loix;
Je jure d'être à lui... Ciel! qu'est-ce que je vois?

(*Ici Athamare & des Persans paraissent.*)

S U L M A.

Ah! madame.

O B É I D E.

Je meurs, qu'on m'emporte.

I N D A T I R E.

Ah ! Sozame,

Quelle terreur subite a donc frappé son ame ?

Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

(Les femmes Schytes sortent avec Indatire.)

S C E N E I V.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE,
HIRCAN, Scythes.

A T H A M A R E.

S C Y T E S, demeurez tous...

S O Z A M E

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

A T H A M A R E.

Me reconnais-tu bien ?

S O Z A M E.

Quel sort impitoyable

T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?

Tu dois être content des maux que tu m'as faits.

Ton indigne monarque avait prosrit ma tête ;

Viens-tu la demander ? malheureux, elle est prête ;

Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois

Chez un peuple équitable & redouté des rois.

Je demeure étonné de l'audace inouïe

Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste , écoutez : je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi neveu de Cyrus ! & tu viens chez les Scythes !

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites ,
Infortuné Sozame , à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur , accabla ta vieillesse ;
Un roi t'a dépouillé de tes biens , de ton rang ;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes , ce roi n'est plus , & la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée ,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui , Sozame , à tes pieds les dieux m'ont amené ,
Pour expier ma faute , hélas ! trop pardonnable ;
La suite en fut terrible , inhumaine , exécration ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer ;
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors , ma puissance ;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;
C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ,
Tous le reste a subi les loix de Darius.
Mais je suis assez grand , si ton cœur me pardonne.
Ton amitié , Sozame , ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi sur le trône affermi ,
N'a quitté ses états pour chercher un ami.
Je donne cet exemple , & ton maître te prie ;

Entends

Entends sa voix , entends la voix de ta patrie ,
Cède aux vœux de ton roi , qui vient te rappeler ,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

H E R M O D A N.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

S O Z A M E.

Tu ne me séduis point , généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener ,
Malgré tous mes affrons je saurais pardonner.
Tu fais quel est mon cœur , il n'est point inflexible ;
Mais je lis dans le tien , je le connais sensible.
Je vois trop les chagrins dont il est défolé ;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus tems ; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement , trop fier & trop blessé ,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé ,
Je mourrai libre ici Je me tais ; rends-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuse audace.
Ami , courons chercher & ma fille & ton fils.

H E R M O D A N.

Viens , redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

S C È N E V.

A T H A M A R E , H I R C A N.

A T H A M A R E.

JE demeure immobile. O ciel ! ô destinée !
O passion fatale à me perdre obstinée !

Théâtre. Tom. V.

S

Il n'est plus tems , dit-il : il a pu sans pitié,
Voir son roi repentant , son maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde assemblée ,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée ,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quelle est donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée ?
Ciel ! quel tems je prenais ! à cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands dieux , s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,

Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes :
Respectez , croyez-moi , les modestes foyers
D'agrestes habitans , mais de vaillans guerriers ;
Qui sans ambition , comme sans avarice ,
Observateurs zélés de l'exacte justice ,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance ;
Ils savent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses , ami ; je les connais assez ;
J'en ai vu dans nos camps , j'en ai vu dans nos villes ,
De ces Scythes altiers , à nos ordres dociles ,
Qui briguaient , en vantant leurs stériles climats ,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

H I R C A N.

Mais, souverains chez eux. . . :

A T H A M A R E.

Ah ! c'est trop contredire

Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inspire.

Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.

Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états ?

Au bout de l'univers Obéide m'entraîne ;

Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,

Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit ,

Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit ,

Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage

Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;

Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur ,

Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

H I R C A N.

Mais si vous écoutiez. . . .

A T H A M A R E.

Non je n'écoute qu'elle.

H I R C A N.

Attendez.

A T H A M A R E.

Que j'attende ? & que de la cruelle

Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur ,

Insulte mon amour, outrage mon honneur !

Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître !

Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.

Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?

Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer ?

Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse ,

Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

H I R C A N.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté !

A T H A M A R E.

De ce doute offensant je suis trop irrité.

Allons : si mes remords n'ont pu fléchir son père ,

S'il méprise mes pleurs . . . qu'il craigne ma colère.

Je fais qu'un prince est homme , & qu'il peut s'égarer :

Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer ,

Reconnaissant sa faute & s'oubliant soi-même ,

Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême ,

Quand il répare tout , il faut se souvenir

Que s'il demande grace , il la doit obtenir.

Fin du second acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

A T H A M A R E.

Q U O I ! c'était Obéïde ! ah ! j'ai tout pressenti :
Mon cœur désespéré m'avait trop averti ,
C'était elle , grands Dieux !

H I R C A N.

Ses compagnes tremblantes
Rappellaient ses esprits sur ses lèvres mourantes. . . .

A T H A M A R E.

Elle était en danger ? Obéïde !

H I R C A N.

Oui , Seigneur ;

Et ranimant à peine un reste de chaleur ,
Dans ces cruels momens , d'une voix affaiblie ,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit , un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos loix.
Son père & son époux font encor auprès d'elle.

A T H A M A R E.

Qui ? son époux , un Scythe !

H I R C A N.

Eh quoi , cette nouvelle

A votre oreille encor , seigneur , n'a pu voler !

A T H A M A R E.

Eh ! qui des miens , hors toi , m'ose jamais parler ?
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire ?
Son époux , me dis-tu ?

H I R C A N.

Le vaillant Indatire ,

Jeune , & de ces cantons l'espérance & l'honneur ,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur ,
Sous ces mêmes cyprès , à cet autel champêtre ,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu disparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel ,
Qu'un long treffaillement , suivi d'un froid mortel ,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée ,
La portait en pleurant sous ces rustiques toits ,
Afile malheureux dont son père a fait choix.
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente ,
Sous le fardeau des ans affaiblie & pesante ,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

A T H A M A R E.

Mon cœur à ce récit , ouvert de toutes parts ,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite.
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite ,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue ,
En touchant cet autel est tombée éperdue ?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil ,
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.

Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes ,
Mes amours emportés , mes feux illégitimes ;
A l'affreuse indigence un père abandonné ,
Par un monarque injuste à la mort condamné ,
Sa fuite , son séjour en ce pays sauvage ,
Cette foule de maux qui font tous mon ouvrage.
Elle aura rassemblé ces objets de terreur ;
Elle imite son père , & je lui fais horreur.

H I R C A N.

Un tel saisissement , ce trouble involontaire ,
Pourraient-ils annoncer la haine & la colère ?
Les soupirs , croyez-moi , sont la voix des douleurs ;
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

A T H A M A R E.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu , si son ame surprise ,
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise ;
Si lisant dans mon cœur , son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé ! . . .
Si l'on me pardonnait ! tu me flattes peut-être .
Ami , tu prends pitié des erreurs de ton maître .
Qu'ai-je fait , que ferai-je , & quel sera mon sort ?
Mon aspect en tout tems lui porta donc la mort !
Mais , dis-tu , dans le mal qui menaçait sa vie ,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie !

H I R C A N.

Elle l'aime , sans doute.

A T H A M A R E.

Ah ! pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.

Elle aima sa patrie.... elle épouse Indatire !...
Va , l'honneur dangereux où le barbare aspire ,
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir.
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

H I R C A N.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
Là votre voix décide , elle absout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

A T H A M A R E.

Eh bien ! j'y périrai.

H I R C A N.

Quelle fatale ivresse !
Age des passions ! trop aveugle jeunesse !
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés ?

A T H A M A R E.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?
(*Indatire passe dans le fond du théâtre à la tête d'une
troupe de guerriers.*)

Que veut le fer en main cette troupe rustique ?

H I R C A N.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique.
Ce sont de simples jeux par le tems consacrés ,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers ; la valeur les apprête.
Indatire y préside , il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclus de ces solemnités ,
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands dieux ! vous me voulez conduire en sa présence.
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est-elle ; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer. . . .
Des chaumes ! des roseaux ! voilà donc sa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquille & satisfaite.
Et moi. . . .

SCENE II.

OBEIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NON, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse.

OBEIDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse,
C'en est trop. . . . Laisse-moi, fatal persécuteur ;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un seul moment.

O B É I D E.

Et le dois-je , barbare ?

Dans l'état où je fais que peut dire Athamare ?

A T H A M A R E.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
 Qu'épris de tes vertus , honteux de mes forfaits,
 Désespéré , soumis , mais furieux encore ,
 L'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
 Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :
 Il me faut ou mourrir , où régner à tes pieds.
 Frappe , mais entends-moi. Tu fais déjà peut-être ,
 Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître ;
 Que Smerdis & ma femme en un même tombeau ,
 De mon fatal hymen ont éteint le flambeau ,
 Qu'Ecbarane est à moi. . . . Non , pardonne , Obéide ;
 Ecbarane est à toi : l'Euphrate , la Perside ,
 Et la superbe Egypte , & les bords Indiens ,
 Seraient à tes genoux s'ils pouvaient être aux miens.
 Mais mon trône , & ma vie , & toute la nature
 Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
 Ton grand cœur , Obéide , ainsi que ta beauté ;
 Est au-dessus d'un rang dont-il n'est point flatté ,
 Que la pitié du moins le désarme & le touche.
 Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
 O cœur né pour aimer , ne peux-tu que haïr ?
 Image de nos dieux , ne fais-tu que punir ?
 Ils savent pardonner. Va , ta bonté doit plaindre
 Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

O B É I D E.

Que m'as-tu dit , cruel ? & pourquoi de si loin

Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille ;
Et chercher un pardon . . . qui serait inutile ?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors,
Sous la loi de l'hymen Obéide respire ;
Prends pitié de mon sort . . . & respecte Indatire.

A T H A M A R E.

Un Schyte ! un vil mortel !

O B E I D E.

Pourquoi méprisès-tu

Un homme , un citoyen . . . qui te passe en vertu ?

A T H A M A R E.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus aplani la carrière ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi ; mon ame est dans tes mains.
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable ,
L'amour au monde entier la rendait respectable.

O B E I D E.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles sentimens ?
Athamare !

A T H A M A R E.

Obéide ! il en est encor tems.

De moi , de mes états , auguste souveraine ,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne ,

Viens régner.

O B E I D E.

Puisses-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux !

A T H A M A R E.

Je n'en veux point sans toi.

O B E I D E.

Ne vois plus que ta gloire.

A T H A M A R E.

Elle était de t'aimer.

O B E I D E.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours.

A T H A M A R E.

Obéide à la haine a consacré ses jours !

O B E I D E.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi , toi seul en es la cause.
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

A T H A M A R E.

Je t'en viens arracher.

O B E I D E.

Rien ne rompra mes fers ;
Je me les suis donnés.

A T H A M A R E.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Schyte s'honore.

O B E I D E.

J'ai fait ferment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas ;
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBEIDE.

Ah ! ... c'est pour mon malheur. ...

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère ,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci ;
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui. ...

OBEIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai du faire
Devenait un parti conforme à ma misère ;
Il est fait ; mon honneur ne peut le démentir ,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir.
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine ; & lui seul est coupable.

OBEIDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir ,
De m'aimer , d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille ;
Laisse pleurer en paix & le père & la fille ;
Il vient , fors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBEIDE.

Sors , ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non , tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

O B E I D E.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

A T H A M A R E.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis. . . dieux puissans qui voyez mon offense,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

S C E N E I I I.

SOZAME, OBEIDE, SULMA.

S O Z A M E.

E H ! quoi , notre ennemi nous poursuivra toujours
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

O B E I D E.

Mon père . . . il vous respecte . . . il ne me verra plus ;
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

S O Z A M E.

Indatire est à toi.

O B E I D E.

Je le fais.

S O Z A M E.

Ton suffrage,
Dépendant de toi seule , a reçu son hommage.

O B E I D E.

J'ai cru vous plaire au moins ; . . j'ai cru que sans fierté

Le fils de votre ami devait être accepté.

S O Z A M E.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose,
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose ?

O B E I D E.

Qu'a-t-il pu demander ?

S O Z A M E.

De violer ma foi,
De briser tes liens, de le suivre avec toi,
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure :
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

O B E I D E.

Comment recevez-vous cette offre ?

S O Z A M E.

Avec horreur.

Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, pleins d'amour & de joie,
Indarire en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit ;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Schytes sont humains & simples sans bassesse ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité ;
Et sur-tout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

O B E I D E.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader ;
Pour la première fois pourquoi m'intimider ?
Vous savez si du sort bravant les injustices ;

J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices.
 S'il en fallait encor , je les ferais pour vous.
 Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
 Je vois tout mon devoir ... ainsi que ma misère.
 Allez ... vous n'avez point de reproche à me faire.

S O Z A M E.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur ,
 Triste & commun effet de l'âge & du malheur ;
 Mais qu'il parte aujourd'hui ; que jamais sa présence
 Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

O B E I D E.

C'est ce que je prétends , seigneur ; & plutôt aux dieux
 Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux !

S O Z A M E.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'appête ,
 Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

O B E I D E , S U L M A.

S U L M A.

QUELLE fête cruelle ! ainsi dans ce séjour
 Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour ?

O B E I D E.

Ah dieux !

S U L M A.

Votre pays , la cour qui vous vit naître ,
 Un prince généreux ... qui vous plaisait peut-être ,
 Vous les abandonnez sans crainte & sans pitié ?

O B E I D E.

O B E I D E.

Mon destin l'a voulu , . . . j'ai tout sacrifié.

S U L M A.

Hairiez-vous toujours la cour & la patrie ?

O B E I D E.

Malheureuse ! . . jamais je ne l'ai tant chérie.

S U L M A.

Ouvrez-moi votre cœur , je le mérite.

O B E I D E.

Hélas !

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.

Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.

Il est des maux , Sulma , que nous fait la fortune ;

Il en est de plus grands dont le poison cruel

Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.

Mais lorsque dans l'exil à mon âge on rassemble ,

Après un sort si beau , tant de malheurs ensemble ,

Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir ,

Un cœur , un faible cœur les peut-il soutenir ?

S U L M A.

Ecbatane un grand prince . . .

O B E I D E.

Ah ! fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?

Que t'a fait Obéide ? & pourquoi découvrir

Ce trait long-tems caché qui me faisait mourir ?

Pourquoi renouvelant ma honte & ton injure ,

De tes funestes mains déchirer ma blessure ?

S U L M A.

Madame , c'en est trop , c'est trop vous immoler

A ces préjugés vains qui viennent vous troubler ,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère ,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas ! contre les rois son trop juste courroux
Ne fera donc jamais retombé que sur vous !
Quand vous le consolez , faut-il qu'il vous opprime ?
Soyez sa protectrice , & non pas sa victime.
Athamare est vaillant ; & de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare , après tout , n'est-il pas votre maître ?

O B E I D E .

Non.

S U L M A .

C'est en ses états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien ,
L'opprobre de la Perse , & le vôtre & le sien ?
M'en croirez-vous ? partez , marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite ,
Il est tems à la fin qu'il vous suive à son tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour ;
Que sa douleur farouche , à vous perdre obstinée ,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

O B E I D E .

Non , ce parti serait injuste & dangereux ,
Il coûterait du sang ; le succès est douteux ;
Mon père expirerait de douleur & de rage . . .
Enfin l'hymen est fait . . . je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

S U L M A.

Vous pleurez cependant , & votre œil qui s'égare ,
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare ,
Ces chaumes , ces déserts , où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois ;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable. . .
Que vous restera-t-il ? hélas !

O B E I D E.

Le désespoir.

S U L M A.

Dans cet état affreux que faire ?

O B E I D E.

Mon devoir.

L'honneur de le remplir , le secret témoignage
Que la vertu se rend , qui soutient le courage ,
Qui seul en est le prix , & que j'ai dans mon cœur ,
Me tiendra lieu de tout , & même du bonheur.

Fin du troisième acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

ATHAMARE, HIRCAN.

A T H A M A R E.
D E N S E S - T U qu'Indatire osera me parler ?

H I R C A N.

Il l'osera, seigneur.

A T H A M A R E.

Qu'il vienne. il doit trembler.

H I R C A N.

Les Scythes , croyez-moi , connaissent peu la crainte.
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte ,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang ,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang ,
Et d'un trône si saint le droit inviolable ,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable ,
Qu'on verrait , si le sort l'envoyait parmi nous ,
A vos premiers suivans ne parler qu'à genoux ?
Mais qui sur ses foyers peut avec insolence
Braver impunément un prince & sa puissance.

A T H A M A R E.

Je m'abaisse il est vrai , mais je veux tout tenter.
Je descendrai plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre ; & ma gloire éternelle

Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
 Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſièreté
 Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté ?
 Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide ;
 Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéide.
 L'amour , la jaloſie & ſes emportemens
 N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
 De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe ,
 En connaiffant l'hymen , ignore la tendreſſe.
 Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

H I R C A N.

L'univers vous dément ; le ciel fait animer
 Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
 Si du même limon la nature féconde ,
 Sur un modèle égal ayant fait les humains ,
 Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins ,
 Le fond de l'homme reſte , il eſt partout le même.
 Perſan , Scythe , Indien , tout défend ce qu'il aime.

A T H A M A R E.

Je le défendrai donc : je ſaurai le garder.

H I R C A N.

Vous hafardez beaucoup.

A T H A M A R E.

Et que puis-je hafarder ?

Ma vie ? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache :
 Mon nom ? quoiqu'il arrive il reſtera ſans tache :
 Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur
 Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
 Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
 Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

H I R C A N.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

A T H A M A R E.

Ils vaincront avec moi Qui tourne ici ses pas ?

H I R C A N.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

A T H A M A R E.

Allez, que loin de moi ma garde se retire,
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès,
Mais qu'on soit prêt à tout.

S C E N E I I.

A T H A M A R E, I N D A T I R E.

A T H A M A R E.

H H

H A B I T A N T des forêts,

Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître ?

I N D A T I R E.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître ;
Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers foudroyés, & d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

A T H A M A R E.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.

Le dernier des Persans de ma solde honoré,
Est plus riche & plus grand , & plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence,

I N D A T I R E.

Qui borne ses desirs est toujours riche assez.

A T H A M A R E.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés ;
Mais la gloire , Indatire ?

I N D A T I R E.

Elle a pour moi des charmes.

A T H A M A R E.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes ;
On ne la trouve point dans le fond des déserts ;
Tu l'obtiens près de moi , tu l'as si tu me fers ;
Elle est sous mes drapeaux ; viens avec moi t'y rendre.

I N D A T I R E.

A servir sous un maître on me verrait descendre !

A T H A M A R E.

Va l'honneur de servir un maître généreux ,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux ,
Vaut mieux que de ramper dans une république ,
Ingrate en tous les tems , & souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai , parmi mes guerriers , des Scythes comme toi.

I N D A T I R E.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes ,
Voisins de ton pays , sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter ,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.

Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corromptit leur justice ;
Ils n'ont su que servir ; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains ,
Pour l'art qui les détruit , l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux , & plus braves guerriers ,
Nous volons aux combats , mais c'est pour nos foyers.
Nous savons tous mourir , mais c'est pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons , si tu veux , tes dignes alliés ;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable ,
Egal à toi sans doute ; & non moins respectable.

A T H A M A R E.

Elève ta patrie , & cherche à la vanter ;
C'est le recours du faible , on peut le supporter.
Ma fierté que permet la grandeur souveraine ,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne. . .
Te crois-tu juste au moins ?

I N D A T I R E.

Oui , je puis m'en flatter.

A T H A M A R E.

Rends-moi donc le trésors que tu viens de m'ôter.

I N D A T I R E.

A toi !

A T H A M A R E.

Rends à son maître une de ses sujettes ,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraîtes ,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver ,

Et que sans injustice on ne peut m'enlever.
Rends sur l'heure Obéide.

I N D A T I R E.

A ta superbe audace ;
A tes discours altiers , à cet air de menace ,
Je veux bien opposer la modération ,
Que l'univers estime en notre nation.
Obéide, dis-tu , de toi seul doit dépendre ;
Elle était ta sujette ! oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes états ?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave ?
La nature qui parle , & que ta fierté brave ,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains ,
Comme les vils troupeaux mugiffans sous nos mains ?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie ,
Qu'il rampe , j'y consens ; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos états ,
La liberté , la paix , qui sont notre appanage ,
L'heureuse égalité , les biens du premier âge ,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis ,
Ces biens perdus ailleurs , & par nous recueillis ,
De la belle Obéide ont été le partage.

A T H A M A R E.

Il en est un plus grand , celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer ,
Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter ,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée ,
Et dont avec fureur mon ame est possédée ,

Son amour ; c'est le bien qui doit m'appartenir.
 A moi seul était dû l'honneur de la servir.
 Oui , je descends enfin jusqu'à daigner te dire
 Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire ,
 Avant que les destins eussent pu t'accorder
 L'heureuse liberté d'oser la regarder.
 Ce trésor est à moi , barbare , il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger , ce que je viens d'entendre ,
 Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
 Sa libre volonté m'a choisi pour époux ;
 Ma probité lui plut : elle l'a préférée
 Aux recherches , aux vœux de toute ma contrée ;
 Et tu viens de la tienne ici redemander.
 Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !
 O toi qui te crois grand , qui l'es par l'arrogance ,
 Sors d'un asile saint , de paix & d'innocence ,
 Fuis ; cesse de troubler , si loin de tes états ,
 Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
 Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère

M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
 Si j'avais dit un mot , ardens à me servir ,
 Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
 Je descends jusqu'à toi ; ma dignité t'outrage ,
 Je la dépose ici , je n'ai que mon courage ;
 C'est assez , je suis homme , & ce fer me suffit
 Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
 Cède Obéide , ou meurs , ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie ;
Ton accueil nous flattait : notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité ;
Et tu veux me forcer dans la même journée ,
De souiller par ta mort un si saint hyménée !

ATHAMARE.

Meurs , te dis-je , ou me tue . . . On vient , retire-toi ,
Et si tu n'es un lâche . . .

INDATIRE.

Ah ! c'en est trop . . .

ATHAMARE.

Suis-moi ,

Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

SCENE III.

INDATIRE , HERMODAN , SOZAME , un
Scythe.

HERMODAN à Indatire qui est prêt de sortir.

VIENS , ma main paternelle
Te remettra , mon fils , ton épouse fidelle.
Viens , le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai ,
Allez . . . O cher objet ! je te mériterai.

(Il sort.)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

P O U R Q U O I ne pas nous suivre ? il diffère !...

HERMODAN.

Ah ! Sozame,

Cher ami , dans quel trouble il a jeté mon ame !

As-tu vu sur son front des signes de fureur ?

SOZAME.

Quel en ferait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur

Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;

Mais son trouble était grand. Sozame , je suis père.

Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis ,

J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner ... avançons ; Athamare

Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare

De mes esprits glacés ; & mes sens éperdus

Trahissent mon courage , & ne me servent plus. ...

(Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)

Non fils ne revient point ... j'entends un bruit horrible.

(Au Scythe qui est auprès de lui.)

Je succombe. ... Va, cours , en ce moment terrible ,

Cours , assemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Rassure-toi , j'y vole , ils sont prêts en tout tems.

SOZAME à *Hermodan*.

Ranime ta vertu , dissipe tes alarmes.

HERMODAN *se relevant à peine*.

Oui , j'ai pu me tromper. Oui , je renais.

SCENE V.

HERMODAN , SOZAME , ATHAMARE
l'épée à la main , HIRCAN , suite.

ATHAMARE.

AUX armes !

Aux armes , compagnons , suivez-moi , paraissez.

Où la trouver ?

HERMODAN *effrayé en chancelant*.

Barbare. . . .

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE à *sés gardes*.

Obéissez ,

De sa retraite indigne enlevez Obéïde ,

Courez , dis-je , volez : que ma garde intrépide ,

(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)

Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.

C'est toi qui l'as voulu , Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon fils saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte

D'affliger ta vieillesse & de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu ?

ATHAMARE à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière ;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève. . . N'oses-tu ? Quoi ! tu gémis ! . . . je meurs.
Mon fils est mort, ami ! . . .

(Il tombe sur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéïde,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire & me suivre.

SOZAME.

Moi ! ma fille !

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre.

Attends mon ordre ici.

(*A ses soldats.*)

Vous , marchez avec moi.

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME *se courbant vers Hermodan.*

T O U S mes malheurs , ami , sont retombés sur toi. . .
Espère en la vengeance il revient il soupire
Hermodan !

HERMODAN *se relevant avec peine.*

Mon ami , fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive , ami , cette grace en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante ,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante ;
Viens , lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux ,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y feront ; ma douleur te le jure.
Mais déjà l'on s'avance , on venge notre injure ,
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère ; j'entends

Les Tamhours, nos clairons, les cris des combattans.
 Nos Scythes sont armés.... dieux, punissez les crimes !
 Dieux ! combattez pour nous, & prenez vos victimes !
 Ayez pitié d'un père.

S C E N E V I I.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE.

S O Z A M E.

○ Ma fille, est-ce vous ?

H E R M O D A N.

Chère Obéide hélas !

O B E I D E.

Je tombe à vos genoux.

Dans l'horreur du combat avec peine échappée
 A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
 Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
 Je viens de ces momens augmenter les horreurs.

(*A Hermodan.*)

Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.
 De mes calamités l'artisan tyrannique
 Nous a tous immolés à ses transports jaloux ;
 Mon malheureux amant a tué mon époux,
 Sous vos yeux, sous les miens, & dans la place même
 Où, pour le triste objet qu'il outrage & qu'il aime,
 Pour d'indignes appas toujours persécutés,
 Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
 On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,

On

On se dispute encor ses membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Persans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.

(*A tous deux.*)

Où voulez-vous aller, & sans force & sans armes ?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin ;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah ! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.
Tu me tiens lieu du tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins.

Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, & c'est dans un combat
Qu'un viellard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

S C E N E V I I I .

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE,
le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

ENFIN nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles !

Mon fils ferait vengé ! n'est-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice , & le Scythe est vainqueur.
 Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage ,
 Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;
 Nous avons manqué d'ordre , & non pas de vertu.
 Sur nos frères mourans nous avons combattu.
 La moitié des Persans à la mort est livrée.
 L'autre qui se retire est partout entourée
 Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis ,
 Où bientôt , sans retour , ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
 Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?

Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber sa main ,
 Epuisé , sans secours , enveloppé soudain ,
 Il est couvert de sang , il est chargé de chaînes.

OBEIDE,

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu. . . Puissances souveraines ,
 Princes audacieux , quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ferons vengés tous.
 Nos loix , nos justes loix seront exécutées.

OBEIDE.

Ciel ! . . . Quelles sont ces loix ?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME (à part.)

O comble de douleur & de nouveaux ennuis !

OBEIDE.

Mais enfin , les Persans ne sont pas tous détruits.

On verrait Ecbatane en secourant son maître ,

Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Necrains rien....Toi jeune homme,& vous braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBEIDE.

Mon père !...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.

Manes de mon cher fils ! que ton ombre en jouisse !

Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours ,

Qui fus ma fille chère & le feras toujours ,

Qui de ta piété filiale & sincère

N'as jamais altéré le sacré caractère ,

C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi

Attend de mon pays & demande de toi.

(Il sort.)

OBEIDE.

Qu'a-t-il dit ? que veut-on de cette infortunée ?

Ah ! mon père , en quels lieux m'avez-vous amenée ?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux ?

O B E I D E.

Je n'ose le prévoir . . . je détourne les yeux.

S O Z A M E.

Je frémis comme toi , je ne puis m'en défendre.

O B E I D E.

Ah ! laissez-moi mourir , seigneur , sans vous entendre !

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

OBEIDE , SOZAME , HERMODAN , troupe
de Scythes armés de javelots. (*On apporte un
autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers.
Un Scythe met un glaive sur l'autel.*)

V O B E I D E (*entre Sozame & Hermodan.*)
V O U S vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire ?
Quel est cet appareil terrible & solennel ?

S O Z A M E.

Ma fille . . . il faut parler voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée ,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

H E R M O D A N.

As-tu chéri mon fils ?

O B E I D E.

Un vertueux penchant ,
Mon amitié pour toi , mon respect pour Sozame ,
Et mon devoir sur-tout , souverain de mon ame ,
M'ont rendu cher ton fils mon sort suivait son sort ;
J'honore sa mémoire , & j'ai pleuré sa mort.

H E R M O D A N.

L'inviolable loi qui régit ma patrie ,

Veut que de son époux une femme chérie,
 Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
 En présence des dieux, le sang du meurtrier ;
 Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances ;
 Que du glaive sacré qui punit les offenses,
 Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,
 Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

O B E I D E.

Moi vous venger?... sur qui!.. de quel sang!... ah mon père!

H E R M O D A N.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

U N S C Y T H E.

C'est ta gloire & la nôtre.

S O Z A M E.

Il me faut révéler

Les loix que vos aïeux ont voulu consacrer ;
 Mais le danger les suit : les Persans sont à craindre ;
 Vous allumez la guerre, & ne pourrez l'éteindre.

L E S C Y T H E.

Ces Persans que du moins nous croyons égaux ,
 Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

H E R M O D A N.

Ma fille, il n'est plus tems de garder le silence ;
 Le sang d'un époux crie ; & ton délai l'offense.

O B E I D E.

Je dois donc vous parler... Peuple, écoutez ma voix,
 Je pourrais alléguer, sans offenser vos loix ,
 Que je naquis en Perse, & que ces loix sévères
 Sont faites pour vous seuls, & me sont étrangères.
 Qu'Arhamare est trop grand pour être un assassin ;

Et que si mon époux est tombé sous sa main ,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage ;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaissez le prix de la vaillance ,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance ;
Commandez , mais jugez : voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper , si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide ,
Tu connais ton devoir , nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBEIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi ,
Si votre loi m'indigne , & si je vous refuse ?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille , & tu n'as point d'excuse ;
Il n'en mourra pas moins , tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejeter un droit si légitime.

OBEIDE (*après quelques pas & un long silence.*)
Je l'accepte.

SOZAME.

Ah ! grands dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels

En fais-tu le serment ?

O B E I D E.

Je le jure, cruels :

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
 Sois-en sûr, tu l'auras . . . mais que de ma présence
 On ait soin de tenir le captif écarté,
 Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
 Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père;
 Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE (*après avoir regardé ses compagnons.*)

Nous y consentons tous.

H E R M O D A N.

La veuve de mon fils

Se déclare soumise aux loix de mon pays ;
 Et ma douleur profonde est un peu foulagée,
 Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
 Amis, retirons-nous.

O B E I D E.

A ces autels sanglans

Je vous rappellerai quand il en fera tems.

S C E N E I I.

S O Z A M E, O B E I D E.

O B E I D E.

E H bien, qu'ordonnez-vous ?

S O Z A M E.

Il fut un tems peut-être

Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
 Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;
 De son monarque ingrat, j'aurais percé le sein ;
 Il le méritait trop. Ma vengeance lassée
 Contre les malheureux ne peut être exercée ;
 Tous mes ressentimens sont changés en regrets.

O B E I D E.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets !
 Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

S O Z A M E.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire ;
 Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel.
 J'abhorre tes sermens.

O B E I D E.

Vous voyez cet autel ,
 Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
 Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.
 Après ce coup terrible, . . . & qu'il me faut porter ,
 Parlez : . . . sur son tombeau voulez-vous habiter ?

S O Z A M E.

J'y veux mourir.

O B E I D E.

Vivez , ayez-en le courage.
 Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage.
 Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
 Descendront du Taurus à pas précipités.
 Les grossiers habitans de ces climats horribles
 Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
 A ces tigres armés voulez-vous annoncer
 Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

S O Z A M E.

On en parle déjà ; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

O B E I D E.

Achevez donc , Seigneur , de les persuader :
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander ;
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée ,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté ,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

S O Z A M E.

Je l'obtiendrai , ma fille , & j'ose t'en répondre.
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront servi ta prière & mes soins ?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre ,
Ce sang de tant de rois que ta main va répandre ,
Ce sang que j'ai haï , mais que j'ai révééré ,
Qui coupable envers nous n'en est pas moins sacré.

O B E I D E.

Il l'est :.. mais je suis Scythe ,... & le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

S O Z A M E.

Ma fille !

O B E I D E.

C'est assez , seigneur , j'ai tout prévu.
J'ai pesé mes destins , & tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire.
La victime est promise au père d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole : .. allez , il vous attend :

Qu'il me garde la sienne , . . . il sera trop content.

S O Z A M E.

Tu me glaces d'horreur.

O B E I D E.

Allez , je la partage.

Seigneur , le tems est cher , achevez votre ouvrage.

Laissez-moi m'affermir : mais sur-tout obtenez

Un traité nécessaire à ces infortunés.

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable

Sait garder une foi toujours inviolable.

Je vous en crois : . . . le reste est dans la main des dieux.

S O Z A M E.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :

Tout est horrible ici. Ma faible voix encore

Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.

Mais après tant de maux , mon courage est vaincu.

Quoiqu'il puisse arriver , ton père a trop vécu.

S C E N E I I I.

O B E I D E *seule.*

AH! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite.

Tant de ménagement me déchire & m'irrite ;

Mon malheur vint toujours de me trop captiver

Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.

Je mis un trop haut prix à l'estime , au reproche ;

Je fus esclave assez : . . ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBEIDE, SULMA.

OBEIDE.

E NFIN je te revois.

SULMA.

Grands dieux ! que j'ai tremblé
Lorsque disparaissant à mon œil désolé ,
Vous avez traversé cette foule sanglante !
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente ;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour ! quel hyménée ! & quel sort rigoureux !

OBEIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel ! on m'aurait dit vrai ! .. quoi ! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé ,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé !

OBEIDE.

Moi ! complaire à ce peuple , aux monstres de Scythie ,
A ces brutes humains pêtis de barbarie ,
A ces ames de fer , & dont la dureté
Passa long-tems chez nous pour noble fermeté ,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible ,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible ,
Une atrocité morne , & qui sans s'émouvoir ,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir ! ..

J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste ,

Un peuple doux , poli , quelquefois trop injuste ,
 Mais généreux , sensible , & si prompt à sortir
 De ses iniquités par un beau repentir !
 Qui ? moi ! complaire au Scythe !.. O nations ! ô terre !
 O rois qu'il outragea , dieux maîtres du tonnerre !
 Dieux , temoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner !
 Unissez-vous à moi , mais pour l'exterminer.
 Puisse leur liberté , préparant leur ruine ,
 Allumant la discorde & la guerre intestine ,
 Acharnant les époux , les pères , les enfans ,
 L'un sur l'autre entassés ; l'un par l'autre expirans ,
 Sous des monceaux de morts avec eux disparaître !
 Que le reste en tremblant rugisse aux pieds d'un maître !
 Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil ,
 Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
 Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage ,
 Ils vivent dans l'opprobre , & meurent dans la rage !
 Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains éclats !
 Les imprécations ne nous secourent pas.
 C'est moi qui suis esclave , & qui suis asservie
 Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

S U L M A.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
 De servir d'instrument à leur férocité.

O B E I D E.

Si j'avais refusé ce ministère horrible ,
 Athamare expirait d'une mort plus terrible.

S U L M A.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

O B E I D E.

Il m'a parlé toujours ; & s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue ,
La hauteur de l'abyme où je suis descendue ,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'espoir ;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème
Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même
J'aurais voulu , Sulma , mettre le monde aux siens ,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens ,
Lorsque je l'idolâtre , il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

S U L M A.

C'est un crime si grand , que ces Scythes cruels ,
Qui du sang des humains arrosent les autels ,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée ,
Eux-mêmes arrêteraient la main qu'ils ont armée.

O B E I D E.

Non , ils la conduiraient dans ce cœur adoré ,
Ils l'y tiendraient sanglante , & du glaive sacré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ses veines.

S U L M A.

Se peut-il !..

O B E I D E.

Telles sont leurs ames inhumaines ;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé ;
Il est simple , il est bon , s'il n'est point offensé :
Sa vengeance est sans borne.

S U L M A.

Et ce malheureux père

Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère ,
 Au père d'Indatire uni par l'amitié ,
 Consulté des vieillards , avec eux si lié ,
 Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
 L'horrible extrémité dont lui-même est la cause ?

O B E I D E .

Il fait beaucoup pour moi. J'ose même espérer ,
 Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer ,
 Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
 Des adoucissmens à leur arrêt funeste.

S U L M A .

Ah ! vous rendez la vie à mes sens effrayés.
 Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
 Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

O B E I D E .

Sulma ! ...

S U L M A .

Vous frémissez.

O B E I D E .

Il faut qu'il s'accomplisse.

S C E N E V.

OBEIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN,
*Scythes armés , rangés au fond en demi-cercle ,
 près de l'autel.*

S O Z A M E .

MA fille , hélas , du moins nos Persans assiégés ,
 Des pièges de la mort seront tous dégagés.

H E R M O D A N.

Des manes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.

(à Obéïde.)

De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

U N S C Y T H E.

Et la loi des sermens est une loi suprême,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

O B E I D E.

C'est assez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perfans le sang fera sacré,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

H E R M O D A N.

Tous feront épargnés. Les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

O B E I D E.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéïde se place
entre lui & Hermodan.)

H E R M O D A N.

Qu'on le traîne à l'autel.

S U L M A.

Ah ! dieux !

A T H A M A R E.

Chère Obéïde !

Prends ce fer , ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout tems réservé :
On y verra ton nom, c'est-là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;

Tu

Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
 Graces aux immortels tous mes vœux sont remplis ;
 Je meurs pour Obéide , & meurs pour mon pays.
 Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
 Ne crains en m'immolant que le juste reproche
 Que les Scythes feraient à ta timidité ,
 S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté ,
 Si ta main , si tes yeux , si ton cœur qui s'égare ,
 S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

S O Z A M E.

Ah , ma fille ! . . .

S U L M A.

Ah ! Madame ! . . .

O B E I D E.

O Scythes inhumains !

Connaîsez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
 Athamare est mon prince , il est plus . . . je l'adore ,
 Je l'aimai seul au monde . . . & ce moment encore
 Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
 L'amour , le tendre amour dont il fut dévoré.

A T H A M A R E.

Je meurs heureux.

O B E I D E.

L'hymen , cet hymen que j'abjure
 Dans un sang criminel doit laver son injure . . .

(*Levant le glaive entr'elle & Athamare.*)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens . . .

Il l'est . . . sauvez ses jours . . . l'amour finit les miens.

(*Elle se frappe.*)

Vis , mon cher Athamare , en mourant je l'ordonne.

(Elle tombe à mi-corps sur l'autel.)

HERMODAN.

Obéïde !

SOZAME.

O mon sang !

ATHAMARE.

La force m'abandonne ,

Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi ,

Chère Obéïde !

(Il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête , & respecte la loi.

Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux ! vites-vous jamais deux plus malheureux pères ?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre , Athamare , & j'ai payé tes jours.

Auteur infortuné des maux de ma famille ,

Ensevelis du moins le père avec la fille.

Va , règne , malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort :

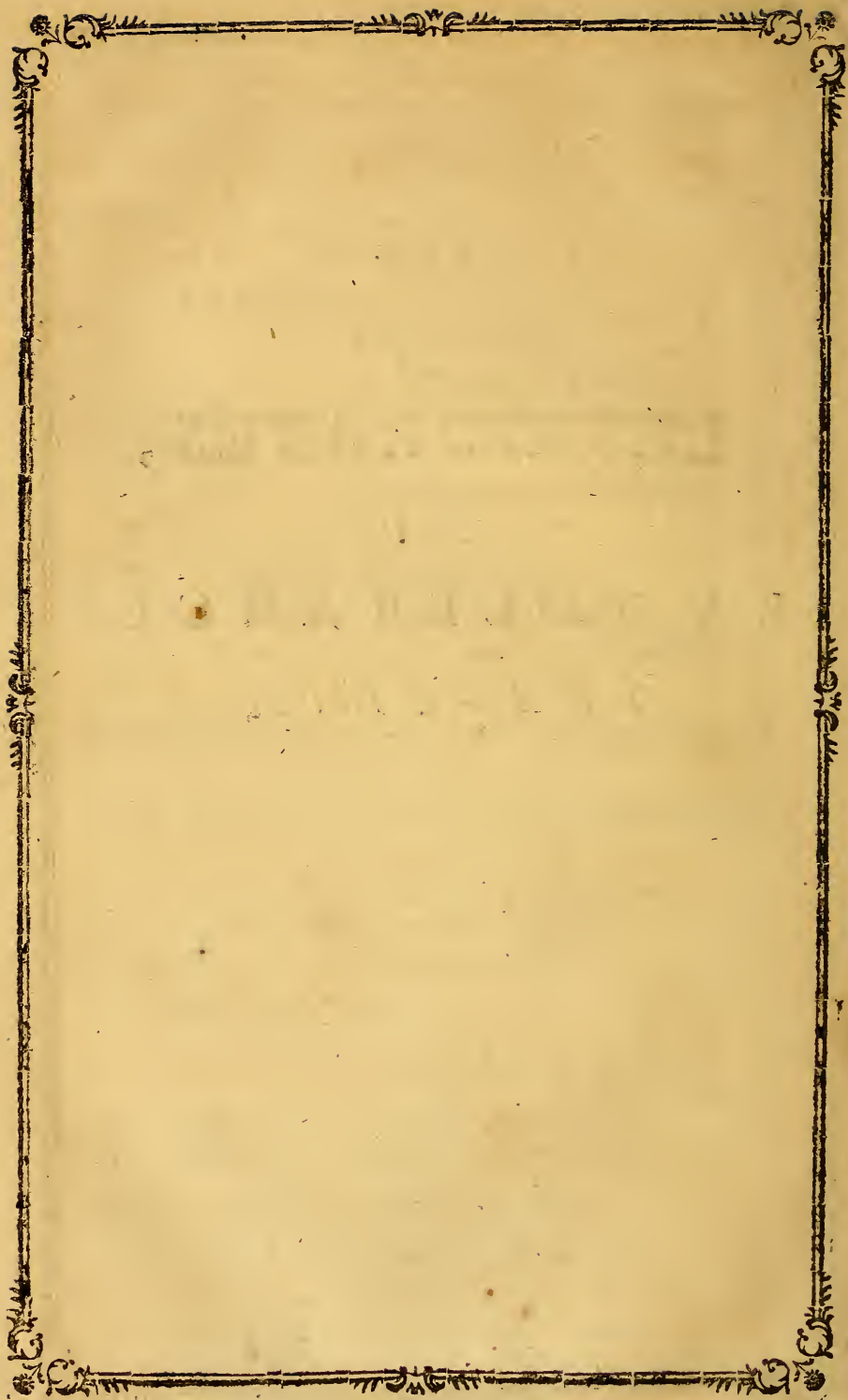
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort. . .

Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.

Scythes , que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES GUEBRES,
O U
LA TOLÉRANCE,
TRAGÉDIE.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LE poëme dramatique, intitulé *les Guèbres*, était originellement une tragédie chrétienne. Mais après les tragédies de *St. Genest*, de *Polyeucte*, de *Théodore*, de *Gabinie* & de tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégouté, & que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la religion chrétienne, de la mettre trop souvent sur un théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques magistrats éclairés, qu'il substitua les *Parsis* ou *Guèbres* aux chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra qu'en effet les *Guèbres* n'adoraient qu'un seul Dieu; qu'ils furent persécutés comme les chrétiens depuis *Dioclétien*, & qu'ils ont dû dire à-peu-près pour leur défense tout ce que les chrétiens disaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit *Constantin* à son avènement, lorsqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, jusques-là presque toujours défendu ou à peine toléré.

Mr. en composant cet ouvrage, n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les loix, l'obéissance des sujets aux souverains, l'équité & l'indulgence des souverains pour leurs sujets.

Si les prêtres des faux dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, & son frère qui en est le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence

& la justice de *César* en font des sujets fidèles & attachés pour jamais à sa personne.

Enfin, la morale la plus pure & la félicité publique sont l'objet & le résultat de cette pièce. C'est ainsi qu'en jugèrent des hommes d'état élevés à des postes considérables, & c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'auteur de ne la point exposer au théâtre, & de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales & plus dignes des regards du public, soit de Mr. *Du Belloy*, soit de Mr. *le Mierre*, ou de quelques autres auteurs célèbres. L'auteur de la *Tolérance* n'osa, ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il sentait supérieurs aux siens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence, que de lutter vainement contr'eux ; & il supprima même son ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux gens de lettres ; car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement & le goût du public. Nous n'entendons pas seulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés qui ont fait une étude approfondie de la littérature, *qui vitam excoluere per artes* ; ce sont eux que le grand *Virgile* place dans les champs élysées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les âmes plus honnêtes & plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame, pourrait ranimer un peu le goût de la poésie que l'esprit de dissertation & de paradoxe commerce à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE.

à l'occasion de la tragédie des GUEBRES.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres* exactement corrigée ; beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, & dont le seul mérite soit d'arracher avec le secours d'une actrice quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudissemens qu'on a si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encor plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer autant qu'il est en lui le respect pour les loix ; la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance ; c'est ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des

officiers dont l'un commande dans une petite place frontière , & dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère. Enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature , & la simplicité du style qui leur convient , ont paru devoir faire plus d'impression & mieux concourir au but proposé , que des princes amoureux & des princesses passionnées ; les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains & qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce : mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur , ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie ; & c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les seignaient dictées par les dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien* dont les prédécesseurs avaient long-temps persécuté une secte persane & même notre religion chrétienne , accorda enfin aux chrétiens & aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant & sage *Dioclétien* se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première chose que fit *Constantin* après avoir vaincu *Maxence* , fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul

pour notre religion empêcha , comme on fait , l'auteur de la mettre sur le théâtre ; il donna la pièce sous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre *des chrétiens* , elle aurait été jouée sans difficulté , puisqu'on n'en fit aucune de représenter le *St. Genest* de *Rotrou* , le *St. Polyucte* & la *Ste. Thédore vierge & martyre* de *Pierre Corneille* , le *St. Alexis* de *Desfontaines* , la *Ste. Gabinie* de *Bruis* , & plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné ; les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes ; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de *Marcele* dans la tragédie de *St. Genest* , jouée en 1647 , long-tems après *Polyucte*.

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense ;
D'un imposteur , d'un fourbe & d'un crucifié !
Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?
Un nombre d'ignorans & de gens inutiles ,
De malheureux , la lie & l'opprobre des villes ;
Des femmes , des enfans , dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité :
De gens qui dépourvus des biens de la fortune ,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune ,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encor davantage cette réponse de *St. Genest*.

Si mépriser leurs dieux , c'est leur être rebelle ,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle ,
Et que loin d'excuser cette infidélité ,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces dieux de métal & de pierre
Seront puissans au ciel , comme on les croit en terre ;
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un dieu , dont la croyance y passe pour erreur.
Et lors ces malheureux , ces opprobres des villes ,
Ces femmes , ces enfans & ces gens inutiles ,
Les sectateurs enfin de ce crucifié ,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *St. Polyeucte* le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés & briser les statues des dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Polyeucte* est injuste & téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple , de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur , de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes ! Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* est insensée & coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un payen , a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison , les bien-

séances , la nature & le christianisme même. Les conversions subites de *Pauline* & même du lâche *Felix* ont trouvé des censeurs qui en admirant les belles scènes de cette pièce , se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour , oser faire parler un enfant sur le théâtre & lui prêter des réponses dont la candeur & la simplicité nous tirent des larmes , n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre , remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens ; se soutenir sur-tout (& c'est-là le grand art) par une diction toujours pure , toujours naturelle & auguste , souvent sublime ; c'est-à ce qui n'a été donné qu'à *Racine* & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut longt-tems que des censeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers : (a)

Pour avoir fait pis qu'Esther ,
Comment diable as-tu pu faire ?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine* , que si l'on en croit l'historien du théâtre français , on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute , de lire un acte d'*Athalie* , comme dans la société de *Boileau* , de *Furetière* ,

(a) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires , Tome V. page 138.

de *Chapelle* , on avait imposé la pénitence de lire une page de la *pucelle de Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du *siècle de Louis XIV* dit , à l'article Racine : *l'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes , & la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encor plus à quel point nos premiers mouvemens sont souvent absurdes , combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre , c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée , mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours , *Alcibiade* pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feux secret sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le comte d'*Essex* , qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elizabeth* amoureuse comme une fille de quinze ans , à l'âge de soixante-huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche , il a trop de mes yeux ,
Appris qu'il est , l'ingrat , ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! & qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir , d'aimer & de pleurer !

Ces énormes platitudes qui suffiraient à déshonorer une nation , avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie* il n'en était pas question ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie ; une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence , qu'on le fit représenter en 1717 , ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France régnant étant pareils , on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme , il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie & de goût , qui n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie , s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands-hommes , à peu-près comme des bourgeois de la rue St. Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées & patriotiques de plusieurs seigneurs considérables , soit Français , soit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de déposer son empereur *Henri IV* , de le persécuter jusqu'à la mort , & de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature , aux mœurs , aux loix , en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi* au sortir d'une représentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer , disait ce digne pair d'Angleterre ,

le pontife *Joad* ; comment ! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance ! la trahir par le plus lâche des mensonges en lui disant qu'il y a de l'or dans la sacristie , & qu'il lui donnera cet or ! la faire ensuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux sans forme de procès ! une reine ! une femme ! quelle horreur ! encor si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! Mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand mere de près de cent ans ; le jeune *Joas* est son petit-fils , son unique héritier ; elle n'a plus de parens ; son intérêt est de l'élever & de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique , puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce) lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion.

Quoi ! fille de David , vous parlez à ce traître !
Vous souffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous vos pas ,
Il ne sorte à l'instant des feux qui les embrasent ,
Ou que tombant sur vous ces murs ne vous écrasent !

Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers , & non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ;

je m'intéressais vivement à *Athalie*, je disais d'après vous-même,

Je pleure hélas ! de la pauvre *Athalie*
Si méchamment mise à mort par *Joad*.

Car pourquoi ce grand - prêtre conspire-t-il très - imprudemment contre la reine ? Pourquoi la trahit-il ? Pourquoi l'égorge-t-il ? C'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit *Joas*. Car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître ?

Ce n'est pas tout, il veut qu'on extermine ses concitoyens, *qu'on se baigne dans leur sang sans horreur* ; il dit à ses prêtres :

Frappez & Tyriens & même Israélites.

Quel est le prétexte de cette boucherie ? c'est que les uns adorent DIEU sous le nom phénicien d'*Adonai*, les autres sous le nom caldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, est-ce-là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parens comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que *Racine* est janséniste, il veut qu'on fasse une St. Barthelemy des hérétiques !

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat & les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre fait être inspirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* & *Cromwell*. Ils disent que l'un & l'autre se servirent de la religion pour faire

mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'assassiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'assassiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est peut-être , lui répondis-je , parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette pièce ; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de spectres.

Non , croyez-moi , me repliqua-t-il , si on ne joue point *Athalie* à Londres , c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous ? c'est que tout s'y passe en longs discours ; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs ; c'est que *Josabeth* & *Mathan* sont des personnages peu agissans ; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité & dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre ; nous voulons bien plus de fracas , d'intrigue , d'action & d'événemens variés : les autres nations nous blâment ; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût comme de gouvernement , chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacin* en long habit de lin , & le petit *Zacharie* , tous deux présentant le sel au grand-prêtre , ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes , qui veulent

être profondément occupées , & fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce , jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas* ; elle n'en a nulle envie ; elle veut l'élever comme son propre fils. Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres & par sa férocité , fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent , en préparant cet assassinat , pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot ce qui peut être bon pour une nation , peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon Dieu que je fers , vous servirez le vôtre ;
Ce sont deux puissans dieux.

Le petit juif lui répond :

Il faut craindre le mien ,
Lui seul est Dieu , madame , & le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même , s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan* ? Cette réponse ne signifie autre chose , sinon , j'ai raison & vous avez tort : car ma nourrice me l'a dit.

Enfin , monsieur , j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie* , & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point , lui repliquai - je , condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie* ; c'est pour madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas* ; ils raisonnent ; mais les Français sentent ; il faut plaire à sa nation ; & quiconque n'a point avec le tems de réputation chez soi , n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévint bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée , quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable , que la présence de cet enfant & les discours touchans de *Joad* qui lui sert de père , arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils , son unique héritier ; je sais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle , qu'il doit lui servir de sauve-garde contre ses ennemis , que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre ; mais l'auteur à l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux ; il la déguise , il inspire de l'horreur pour *Athalie* qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits - fils , quoi que ce massacre ne soit nullement vraisemblable.

blable. Il suppose que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le spectateur est alarmé & attendri. Un vrai poète tel que *Racine* est , si j'ose dire , comme un DIEU qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile , n'est qu'une faible image du grand poète qui tourne comme il veut nos idées & nos passions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec mylord *Cornsburi* , l'un des meilleurs esprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guèbres* que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du style , pour la simplicité de la conduite , pour la majesté du sujet , pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser ; celui d'être fondée sur une religion , qui était alors la seule véritable , & qui n'a été , comme on sait , remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'*Israël* , de *David* , de *Salomon* , de *Juda* , de *Benjamin* impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont DIEU honora son peuple juif sous les descendants de *David* ; *Achab* puni , les chiens qui lèchent son sang suivant la prédiction d'*Elie* & suivant le psaume 67 : *Les chiens lècheront leur sang...*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cent cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils sont de faux prophètes , en faisant consommer son holocauste d'un bœuf par le feu du

ciel ; & il fait égorger les quatre cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première scène. Le pontife *Joad* lui-même prophétise & déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces secours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers , pleins d'honneur & de générosité , veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres payens. Point de prodiges , point d'oracles , point d'ordre des dieux ; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie est si pure & si touchante , qu'elle a trouvé grace devant tous les esprits bien fait.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages & vertueuses , on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport si on lui entendait dire :

Je pense en citoyen , j'agis en empereur ,
Je hais le fanatique & le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers , tout y conspire à rendre les mœurs plus douces , les peuples plus sages , les souverains plus com-

patissant , la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts , & plus encor de la saine morale , cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu , dit-on , qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes , à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder dans un siècle tel que le nôtre des allusions si fausses & si ridicules. S'il y a peu de génie dans ce siècle , il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes , ces interprétations forcées , cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de *Molière* : il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui !

Quelques figuristes , dit-on , prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites le *Tellier* & *Doucín* , qu'*Arzame* est une religieuse de Port-royal , que les *Guèbres* sont les jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison , qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque tems des persécuteurs , des ennemis de la paix publique , qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens pour je ne fais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes , & qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres* , soupçonnent

qu'on a voulu peindre l'inquisition , parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé du *Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII.*

Mais supposons encor qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée & les inquisiteurs , il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monumens à la gloire des ministres d'Espagne & de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition. Eh bien , bénissez donc tous les parlemens de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse , étrangère , inique , dernier effort de la tyrannie & opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions , adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France , composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance , & qui ne sont point persécuteurs.

Ces pontifes divins justement respectés
Ont condamné l'orgueil , & plus , les cruautés.

Vous trouverez si vous voulez une ressemblance

plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix , & ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce , vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du tems présent , dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitans des Gaules du dix-huitième siècle de notre ère vulgaire , s'ils oublieraient que les Provinces - Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine , l'Angleterre sa puissance , l'Allemagne sa paix intérieure , la Russie sa grandeur , sa nouvelle population , sa force ; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne , s'ils osent s'élever contre cette vertu , qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par *Sévère* dans *Polyeucte* :

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guébres* ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'état est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle partout où la pièce a été représentée. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des *Guèbres* n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, & qui adorent la Divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé sur une loi si sage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines ; les plus absurdes délations devenir des convictions ; une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans ; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats ; des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine & humaine ; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême ; (a) une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides ; & enfin les mœurs les plus barbares étaler à l'étonnement des na-

(a) *Claude Guillon* exécuté en 1629 le 27 Juillet, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.

tions indignées , toute leur atrocité dans le sein de la politesse & des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des rems d'ignorance. Plus on est absurde , plus on est intolérant & cruel : l'absurdité a élevé plus d'échafauts qu'il n'y a eu de criminel. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier* ; c'est l'absurdité sans doute qui fut l'origine de la St. Barthelemi. Quand la raison est pervertie , l'homme devient un animal féroce , les bœufs & les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ; commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.



P E R S O N N A G E S .

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le
château d'Apamée.

CESENE, son frère & son lieutenant.

ARZEMON, Parfis ou Guèbre, agriculteur, retiré
près de la ville d'Apamée.

A R Z E M O N, son fils.

ARZAME, sa fille.

MEGATISE Guèbre, soldat de la garnison.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ses officiers.

SOLDATS.

*La scène est dans le château d'Apamée sur l'Oronte
en Syrie.*

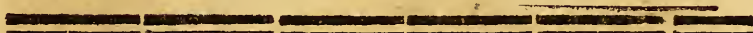




LES GUEBRES



LES GUEBRES,
O U
LA TOLÉRANCE,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

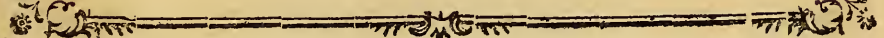


SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

JE suis las de servir. Souffrirons-nous , mon frère ,
Cet avilissement du grade militaire ?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hasards
Prodigué votre sang dans les camps des Césars ,
Que pour languir ici loin des regards du maître ,
Commandant subalterne & lieutenant d'un prêtre ?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur ,
Combattre sous vos loix , suivre en tout votre exemple ;



Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains à Pluton consacrés
Dicent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raison s'en indigne , & mon honneur s'irrite ,
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

I R A D A N.

Ah ! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés ;
Moins violent que vous je les ai dévorés.
Mais que faire ? & qui suis-je ? un soldat de fortune
Né citoyen romain , mais de race commune ,
Sans soutiens , sans patrons qui daignent m'appuyer ,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton , dans les murs d'Apamée ,
L'autorité fatale est trop bien confirmée.
Plus l'abus est antique , & plus il est sacré.
Par nos derniers Césars on l'a vu révééré.
De l'empire persan l'Oronte nous sépare ;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien , victime des revers ,
Chargé d'ans & d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
Il redoute , ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant , prompt à se révolter ,
N'embrasse aveuglément cette secte étrangère
A nos loix , à nos dieux , à notre état contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essain.
Que la paix de l'empire en peut être troublée ,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée.

C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

C E S E N E.

Il se trompe ; un sujet gouverné par l'honneur
Distingue en tous les tems l'état & sa croyance.
Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
Mon cœur est à mes dieux , mon bras à l'empereur.
Eh quoi ! si des Persans vous embrassiez l'erreur ,
Aux sermens d'un tribun seriez-vous moins fidele ?
Seriez-vous moins vaillant ? auriez - vous moins de zèle ?
Que César à son gré se venge des Persans ;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens !
Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
Que partage avec vous un sénat sanguinaire ?

I R A D A N.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer ,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
Je fais qu'au capitolé on a plus d'indulgence :
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence.
Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai souvent amolli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner , le droit de faire grâce.

C E S E N E.

Ah ! laissons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains chez un peuple sauvage ,
Plûtôt que de ramper dans ce dur esclavage.

I R A D A N.

Cent fois dans les chagrins dont je me sens presser ,

A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;
Et , foulant à mes pieds la crainte & l'espérance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs ;
Hélas ! vous savez trop qu'en nos courses premières
On nous vit des Persans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emesse un lien dangereux ,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux.
Ce nœud saint par lui-même , est par nos loix impie.
C'est un crime d'état que la mort seule expie.
Et contre les Persans César envenimé ,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

C E S E N E.

Nous le mériterions. Pourquoi , malgré nos chaînes ,
Avons-nous combattu sous les aigles romaines ?
Triste sort d'un soldat ! docile meurtrier ,
Il détruit sa patrie & son propre foyer ,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le sang humain ! c'est donc là de la gloire !
Nos homicides bras , gagés par l'empereur ,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui sait si dans Emesse abandonnée aux flammes ,
Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes ?
Nous étions commandés pour la destruction.
Le feu consuma tout. Je vis notre maison ,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune.
Mais nos femmes hélas ! nos enfans au berceau ,
Ma fille , votre fils sans vie & sans tombeau !

César nous rendra-t-il ces biens inestimables ?
C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables.
C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher ,
Quand César alluma cet horrible bûcher ;
C'est d'avoir asservi sous des loix sanguinaires
Notre indigne valeur & nos mains mercénaires.

I R A D A N.

Je pense comme vous ; & vous me connaissez ;
Mes remords par le tems ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours su ma famille en cendre :
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver.
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous consume
Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

C E S E N E.

Pourquoi donc voulez-vous , de nos malheureux jours ,
Dans ce fatal service empoisonner le cours ?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteste.
Demandez à César un emploi moins funeste.
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

A R Z A M E.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empressée
D'un préfet du prétoire esclave intéressée ,
Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs ;
Et qui laissent languir la valeur ignorée
Loin des palais des grands honteuse & retirée ?

C E S E N E.

N'importe , à ses genoux il faudra nous jeter ;
S'il est digne du trône , il doit nous écouter.

S C E N E II.

IRADAN , CESENE , MEGATISE.

I R A D A N.

SOLDAT, que me veux-tu ?

M E G A T I S E.

Des prêtres d'Apamée

Une horde nombreuse , inquiète , alarmée ,
Veut qu'on ouvre à l'instant , & prétend vous parler.

I R A D A N.

Quelle victime encor leur faut-il immoler ?

M E G A T I S E.

Ah tyrans !

C E S E N E.

C'en est trop , mon frère , je vous quitte :

Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.

Je n'ai point de séance au tribunal de sang

Où montent les tribuns par les droits de leur rang.

Si j'y dois assister , ce n'est qu'en votre absence.

De votre ministère exercez la puissance.

Tempérez de vos loix les décrets rigoureux ,

Et si vous le pouvez , sauvez es malheureux.



SCENE III.

IRADAN, le grand-PRÊTRE de Pluton & ses
suivans; MEGATISE, soldats.

IRADAN.
MINISTRES de nos dieux, quel sujet vous attire ?

LE GRAND-PRETRE.
Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN
Je les respecte tous ;
Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

LE GRAND-PRETRE.
Nous venons condamner une fille coupable ,
Qui des mages persans disciple abominable ,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil & blasphémait nos dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même ,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt ;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.
Quoi ! la mort !

LE SECOND PRETRE.
Elle est juste, & notre loi l'exige.

IRADAN.
Mais ses sévérités. . .

LE GRAND-PRETRE.
Elle mourra, vous dis-je.

On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Remplissez de César les ordres souverains.

I R A D A N.

Une fille ! un enfant !

LE SECOND PRETRE.

Ni le sexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidèle outrage.

I R A D A N.

Cette rigueur est grande : il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRETRE.

Nous sommes à la fois & juges & témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre.
L'honneur du sacerdoce en est trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité ,
C'est offenser des dieux la loi terrible & sainte.
Elle exige de vous le respect & la crainte ;
Nous seuls devons juger , pardonner ou punir ;
Et César vous dira comme il faut obéir.

I R A D A N.

Nous sommes ses soldats , nous servons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, sur vous.

I R A D A N.

Sur vous aussi peut-être.

LE GRAND-PRETRE.

Nos maîtres sont les dieux.

I R A D A N.

Servez-les aux autels.

LE

LE GRAND-PRETRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

I R A D A N.

Je fais quels sont vos droits , mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins justement respectés ,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux sur-tout je pourrai commander ,
N'espérez pas me nuire & me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des loix arbitraires :
Montez au tribunal , & siégez avec moi.
Vous , soldats , conduisez , mais au nom de la loi ,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse.
Ne l'intimidez point : respectez sa jeunesse ,
Son sexe , sa disgrâce ; & dans notre rigueur
Gardons-nous bien sur-tout d'insulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

Puisque César le veut , pontifes , prenez place.

LE GRAND-PRETRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.



SCENE IV.

Les personnages précédens , ARZAME.
(*Iradan est placé entre le premier & le second pontife.*)

I R A D A N.

APPROCHEZ-VOUS , ma fille , & reprenez vos sens.

LE GRAND-PRETRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens ,
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages ,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages ;
A nos préceptes saints vous avez résisté.
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

Elle ne répond point : son maintien , son silence
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

I R A D A N.

Prêtres , votre langage a trop de dureté ,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis, je fais comme on s'explique. . . .
Ma fille , est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique & saint qui règne en nos climats ?

A R Z A M E.

Oui , seigneur , il est vrai.

LE GRAND-PRETRE.

C'en est assez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
Est dans sa propre bouche. Elle en fera victime.

IRADAN

Non , ce n'est point assez : & si la loix punit
Les sujets Syriens qu'un mage pervertit ,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Persans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle est Persane : on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez sans vous troubler dire où vous êtes née ;
Quelle est votre famille & votre destinée.

ARZAME.

Je rends graces , seigneur , à tant d'humanité ,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
Mon cœur , selon ma loi , la préfère à la vie ;
Je ne puis vous tromper , ces lieux sont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincère ! ô fatale candeur !
Eh bien , prêtres des dieux ! faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli du malheur qui la presse ,
De sa simplicité , de sa tendre jeunesse ?

LE GRAND-PRETRE.

Notre loi nous défend une fausse pitié.
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié.
Il a vu son erreur : il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger , connaissez la justice.
Votre esprit contre nous est en vain prévenu ;
Vous punissez mon culte , il vous est inconnu.

Sachez que ce soleil qui répand la lumière ,
Ni vos divinités de la nature entière ,
Que vous imaginez résider dans les airs ,

Dans les vents , dans les flots , sur la terre , aux enfers
 Ne font point les objets que mon culte envisage ;
 Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage ;
 C'est au dieu qui le fit , au dieu son seul auteur ,
 Qui punit le méchant & le persécuteur ;
 Au dieu dont la lumière est le premier ouvrage.
 Sur le front du soleil il traça son image ,
 Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
 Dans le plus éclatant de ses faibles portraits.
 Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.

Zoroastre embrasé des flammes d'un saint zèle
 Nous enseigna ce dieu que vous méconnaissiez ,
 Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez ,
 Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
 Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
 Il veut qu'on soit soumis aux loix de ses parens ,
 Fidèle envers ses rois , même envers ses tyrans
 Quand on leur a prêté serment d'obéissance ;
 Que l'on tremble sur-tout d'opprimer l'innocence ;
 Qu'on garde la justice & qu'on soit indulgent ;
 Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
 De la haine à ce cœur il défendit l'entrée ;
 Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
 Ce sont-là les devoirs qui nous sont imposés. . . .
 Prêtres , voilà mon Dieu ; frappez , si vous l'osez.

I R A D A N.

Vous ne l'oserez point : sa candeur & son âge ,
 Sa naïve éloquence & sur-tout son courage ,
 Adouciront en vous cette âpre austérité
 Qu'un faux zèle honora du nom de piété.

Pour moi , je vous l'avoue , un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche & m'a trouvé sensible.
Je cède à cet empire , & mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
A ses illusions , si le ciel l'abandonne ,
Le ciel peut se venger ; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop ému
Le fer sacré des loix entre nos mains laissé ,
J'absous cette coupable.

LE GRAND-PRETRE.

Et moi je la condamne.

Nous ne souffrirons pas qu'un soldat , un profane ,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRETRE.

Il faut savoir sur-tout quel mortel l'a séduite ,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite ;
De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

A R Z A M E.

Qui ? moi ! j'exposerais mon père à vos fureurs ?
Moi , pour vous obéir , je serais parricide ?
Plus votre ordre est injuste , & moins il m'intimide.
Dites-moi quelles loix , quels édits , quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ses parens.
J'ai parlé , j'ai tout dit , & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus : je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRETRE.

On vous y forcera. . . . Garde de nos prisons ,
Tribun , c'est en vos mains que nous la remettons ;
C'est au nom de César ; & vous répondrez d'elle.

Je veux bien présumer que vous ferez fidele
Aux loix de l'empereur , à l'intérêt des cieux.

S C E N E V.

I R A D A N , A R Z A M E.

I R A D A N.

TOUT au nom de César , & tout au nom des dieux !
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables.
O pouvoirs souverains , on vous en rend coupables ! ...
Vous , jeune malheureuse , ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir :
Ma place est rigoureuse , & mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante ,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un soldat vous absout & veut vous secourir.
Mais que puis-je contr'eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les soutient ; leur ordre sanguinaire ,
A mes yeux , malgré moi , peut être exécuté.

A R Z A M E.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité,
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

I R A D A N.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice ,
Abjurer votre culte , implorer l'empereur ;
J'ose vous en prier.

A R Z A M E.

Je ne le puis , seigneur.

I R A D A N.

Vous me faites frémir ; & j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

A R Z A M E.

Hélas ! pour adorer le dieu de mes ancêtres ,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expier par un supplice affreux.
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux !
Pardonnez cette plainte : elle est trop excusable :
Je n'en saurai pas moins , d'un front inaltérable ,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer ,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

I R A D A N.

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes,
Vous , si jeune & si faible ! & je verse des larmes ;
Je pleure , & d'un œil sec vous voyez le trépas !
Non , malheureuse enfant , vous ne périrez pas.
Je veux , malgré vous-même , obtenir votre grace :
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parens :
Qui sont-ils ?

A R Z A M E.

Des mortels inconnus aux tyrans ,
Sans dignité , sans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes ,
Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

I R A D A N.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur ,

Apprenez-moi leur nom.

A R Z A M E.

J'ai gardé le silence ,
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parens leur fussent décélés,
Mon cœur fermé pour eux , s'ouvre quand vous parlez.
Mon père est Arzemon. Ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau , finit sa destinée :
A peine je l'ai vue & tout ce qu'on m'a dit :
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit :
Le ciel permet encor que le mien s'en souviene.
Elle mouillait de pleurs & sa couche & la mienne.
Je naquis pour la peine & pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion ,
Je n'en connus point d'autre ; elle est simple, elle est pure ;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

I R A D A N.

O ciel ! ô dieux qui l'écoutez ,
Sur cette ame si belle étendez vos bontés !...
Mais parlez , votre père est-il dans Apamée ?

A R Z A M E.

Non , seigneur , de César il a suivi l'armée :
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains.
Nos mœurs , vous le voyez , sont simples & rustiques.

I R A D A N.

Restes de l'âge d'or & des vertus antiques,
Que n'ai-je ainsi vécu ! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéressans ?

Vivez , ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
 J'en atteste cet astre & sa lumière pure ,
 Lui par qui je vous vois & que vous révèrez ;
 S'il est sacré pour vous , vos jours sont plus sacrés ;
 Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
 La main du fanatisme attente à votre vie. . . .
 Vous la suivrez , soldats : mais c'est pour observer
 Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
 Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
 Il est beau de mourir pour sauver l'innocence ;
 Allez.

A R Z A M E.

Ah ! c'en est trop : mes jours infortunés
 Méritent-ils , seigneur , les soins que vous prenez ?
 Modérez ces bontés d'un fauveur & d'un père.

S C E N E V I.

IRADAN *seul.*

J'E m'emporte trop loin. Ma pitié , ma colère
 Me rendront trop coupable aux yeux du souverain :
 Je crains mes soldats même , & ce terrible frein ,
 Ce frein que l'imposture à su mettre au courage ,
 Cet antique respect prodigué d'âge en âge
 A nos persécuteurs , aux tyrans des esprits.
 Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris ;
 Ils se croiront souillés du plus énorme crime ,
 S'ils osent refuser le sang de la victime.
 O superstition ! que tu me fais trembler !

Ministres de Pluton qui voulez l'immoler ,
Puissances des enfers , & comme eux inflexibles ,
Non , ce n'est pas pour moi que vous ferez terribles.
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense & m'en fait un devoir ;
Il étonne mon ame , il l'excite , il la presse.
Mon indignation redouble ma tendresse.
Vous adorez les dieux de l'inhumanité ;
Et je sers comme vous le dieu de la bonté.

Fin du premier acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

IRADAN, CESENE.

C E S E N E.

C E que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste & de sa patience,
Me saisit de respect & redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel! & quelles loix sinistres!
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
Numa qui leur donna des préceptes si saints,
Les avait-il créés pour frapper les humains!
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les tems sont divers! que la terre est changée!...
Ah! mon frère achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dresser mes cheveux.

I R A D A N.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom des empereurs & des dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires;
Tant attesté le ciel & leurs loix sanguinaires,
Que mes soldats tremblans & vaincus par ces loix,
Ont baillé leurs regards au seul son de leur voix.

Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
Avancent fièrement , & d'une main barbare ;
Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon ,
Cette enfant si sublime (*Arzame* , c'est son nom).
Ils la traînaient déjà : quelques soldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élançai sur eux , je l'arrache à leurs mains ;
Tremblez , hommes de sang , arrêtez , inhumains ,
Tremblez , elle est Romaine , en ces lieux elle est née ;
Je la prends pour épouse. O dieux de l'hyménée !
Dieux de ces sacrés nœuds , dieux cléments que je fers ,
Je triomphe avec vous des monstres des enfers.
Armez & protégez la main que je lui donne.
Ma cohorte à ces mots se leve & m'environne ,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie & restent éperdus.
Vous savez , ai-je dit , que nos loix souveraines
Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes.
Que nul n'ose porter sa téméraire main
Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain ;
Je la suis : respectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre.
Mais bientôt revenus de leur stupidité ,
Reprenant leur audace & leur atrocité ,
Leur bouche ose crier à la fraude , au parjure.
Cet hymen , disent-ils , n'est qu'un jeu d'imposture ,
Une offense à César , une insulte aux autels ;
Je n'en ai point tissé les liens solennels ,
Ce n'est qu'un artifice indigne & punissable. . . .
Je vais donc le former cet hymen respectable.

Vous l'approuvez , mon frère , & je n'en doute pas ;
Il sauve l'innocence , il arrache au trépas
Un objet cher aux dieux aussi-bien qu'à moi-même ,
Qu'ils protègent par moi , qu'ils ordonnent que j'aime ;
Et qui par sa vertu , plus que par sa beauté ,
Est l'image à mes yeux de la divinité.

C E S E N E.

Qui ? moi ! si je l'approuve ! ah mon ami , mon frère ,
Je sens que cet hymen est juste & nécessaire.
Après l'avoir promis , si , rétractant vos vœux ,
Vous n'accomplissiez pas vos desseins généreux ,
Je vous croirais parjure , & vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice :
Arzame , dites-vous , a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang.
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent ?
Ses graces , sa vertu , son péril l'ennoblissent.
Dégagez vos sermens , pressé ce nœud sacré ;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là , sans doute un hymen ordinaire ,
Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire ;
La magnanimité forme ces sacrés nœuds ;
Ils consolent la terre , ils sont bénis des cieux ;
Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
L'objet , le digne objet de votre juste hommage.

I R A D A N.

Eh bien , préparez tout pour ce nœud solennel ,
Les témoins , le festin , les présens & l'autel.
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même ,
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.

(à des suivans.)

Qu'on la fasse venir. . . . Mon frère , demeurez ,
Digne & premier témoin de mes sermens sacrés.
La voici.

C E S E N E .

Son aspect déjà vous justifie.

S C E N E II.

IRADAN , CESENE , ARZAME.

I R A D A N .

A
ARZAME , c'est à vous que mon cœur sacrifie ,
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion ,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'achève.
Je suis prêt de former en présence des dieux ,
En présence du vôtre , un nœud si précieux ,
Un nœud qui fait ma gloire , & qui vous est utile ,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asile ;
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter , l'éternelle puissance ,
Qui voit tout , qui fait tout , a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour sauver votre vie ,
Tissut en même tems ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frère. Il va tout préparer

Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaisance

Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaissance.

Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux

Ses rayons les plus purs & les plus lumineux !

Goûtez en vous aimant un sort toujours prospère.

Mais, ô mon bienfaiteur ! ô mon maître ! ô mon père !

Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,

Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

C E S E N E.

Je me retire, Arzame, & mes mains empressées

Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.

Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,

Je partage le vôtre, & vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir !

S C E N E I I I.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

BELLE & modeste Arzame,

Versez en liberté vos secrets dans mon ame,

Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous.

ARZAME.

Mon père ! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

A R Z A M E.

J'atteste ce soleil , image de dieu même ,
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

I R A D A N.

Ah ! que medites-vous , & quelle défiance !
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense ;
Ces tyrans confondus sauront nous respecter.

A R Z A M E.

Juste Dieu ! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble , une ardeur si touchante !

I R A D A N.

Je m'honore moi-même , & ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

A R Z A M E.

C'en est trop. . . bornez-vous , seigneur , à la pitié.
Mais daignez m'affurer qu'un secret qui vous touche
Ne fortira jamais de votre auguste bouche.

I R A D A N.

Je vous le jure.

A R Z A M E.

Eh bien. . .

I R A D A N.

Vous semblez hésiter ,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez , & j'entends votre cœur qui soupire.

A R Z A M E.

Ecoutez , s'il se peut , ce que je dois vous dire.
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons :
Elle peut être horrible aux autres nations ;

La

La croyance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proscriit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins;
Qui sont un sacrilège aux regards des Romains.
Notre religion à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère;
Et veut que ces liens par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La source de leur sang pour eux toujours sacrée,
En se réunissant n'est jamais altérée.
Telle est ma loi.

I R A D A N.

Barbare! ah! que m'avez-vous dit?

A R Z A M E.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

I R A D A N.

Vous avez donc un frère?

A R Z A M E.

Oui, seigneur, & je l'aime.

Mon père à son retour dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés
De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misère;
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

I R A D A N.

Je demeure immobile , & mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux secret je suis trop offensé :
Mon cœur le gardera . . . mais ce cœur est percé.
Allez , je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je suis pénétré ,
Malgré tout mon courroux , mon honneur vous fait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
Votre esprit est trompé , mais votre ame est sincère.
Je suis épouvanté , confus , humilié ,
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.
Je ne vous aime plus , mais je vous fers encore.

A R Z A M E.

Il faut bien , je le vois , que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux ,
Puisque je dois mourir , c'est de mourir par vous ;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père , le héros par qui je fus aimée ,
En me privant du jour , de ce jour que je hais ,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits ,
Rendra ma mort plus douce ; & ma bouche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

I R A D A N.

Allez , n'espérez pas , dans votre aveuglement ,
Arracher de mon ame un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable ,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable :
Vos nœuds me font horreur ; & dans mon désespoir

Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, seigneur, & moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue;
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CEsENE.

C E S E N E.

MON frère, tout est prêt, les autels vous demandent,
Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

I R A D A N.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

C E S E N E.

Comment! quel changement, quel désastres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur est répandue:
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue!

I R A D A N.

Plus d'autel, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

C E S E N E.

O ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel !
Combien je chérissais cet heureux ministère !
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère !

A R Z A M E.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

C E Z E N E.

Que dites-vous ?

I R A D A N.

Il faut m'arracher de ces lieux ;

Renonçons pour jamais à ce poste funeste ,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste ,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé ;
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
De nos enfans , mon frère , allons pleurer la cendre :
Nos femmes , nos enfans nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille , & je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous : sans espoir sur la terre ,
Que pouvons-nous prétendre à la cour , à la guerre ?
Quittons tout & fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé ;
Ils sont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons , dis-je , à jamais , & du monde & d'Arzame.

C E S E N E.

Vous me glacez d'effroi : quels troubles & quels desseins !
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins ,
A ses bourreaux ? qui ? vous !

I R A D A N.

Arrêtez : peut-on croire
D'un soldat , de son frère , une action si noire !

Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage.
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'offensez.

A R Z A M E.

O ciel! ô frères généreux!

Dans quel faisissement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous disputez pour une malheureuse.
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse.
Vous en voulez trop faire, & trop sacrifier,
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

S C E N E V.

Les personnages précédens, les PRÊTRES de
de Pluton; soldats.

LE GRAND-PRÊTRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos loix vengereuses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
Voilà donc cet hymen & ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice,
Ce citoyen romain qui pensait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà César instruit connaît votre imposture.
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève soudain

Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saïssifiez-la.

A R Z A M E.

Mon père !

I R A D A N *aux soldats.*

Ingrats !

C E S E N E.

Troupe insolente !...

Arrêtez !... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

I R A D A N.

Tremblez , vils assassins ;

Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Les dieux , César & nous , soldats , voilà vos maîtres.

C E S E N E.

Fuyez , vous dis-je.

I R A D A N.

Et vous , objet infortuné ,

Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

C E S E N E.

Ne craignez rien.

A R Z A M E (*en se retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Frémissez ; infideles.

César vient , il fait tout , il punit les rebelles.

D'une secte proscrire indignes partisans ,

De complots ténébreux coupables artisans,
 Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
 Abaisser en tremblant votre insolence altière,
 Qui parlez de pitié, de justice & de loix,
 Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix ;
 Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance ;
 Vous appelez la foudre : & c'est moi qui la lance.

S C E N E V I.

I R A D A N , C E S E N E .

C E S E N E .

U N tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

I R A D A N .

Ils nous perdront sans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

C E S E N E .

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

I R A D A N .

Quelle est juste, mon frère, & qu'elle est impuissante !

Ils ont pour les défendre & pour nous accabler

César qu'ils ont séduit, les dieux qu'ils font parler.

C E S E N E .

Oui, mais sauvons Arzame.

I R A D A N .

Ecoutez : Apamée

Touche aux états persans : la ville est désarmée :

Les soldats de ce fort ne sont point contre moi ;

Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.

Courez à nos tyrans, flattez leur violence ;

Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu.
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure;
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer.
Enfin, promettez tout : je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entr'elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

C E S E N E.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

S C E N E VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet & égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.



Mort ! ô dieu vengeur !
Ils me l'ont enlevée ; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver ? ou fuir ? quels mains l'ont conduite ?

I R A D A N.

Cet inconnu m'alarme : est-il un satellite
Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux & pour nous épier ?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah! la connaissez-vous ?

I R A D A N.

Ce malheureux s'égare.

Parle : que cherches-tu ?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus rare. . . .

La vengeance , le sang , les ravisseurs cruels ,
Les tyrans révéres des malheureux mortels. . . .
Arzame ! chère Arzame ! Ah ! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé !

I R A D A N.

Son désespoir , ses larmes ,
Ses regards attendris , tout furieux qu'ils sont ,
Les traits que la nature imprima sur son front ;
Tout me dit , c'est son frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui , je le suis.

I R A D A N.

Arrête ,

Garde un profond silence , il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte , frappe.

I R A D A N.

Enfans infortunés !

Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés !

Toi, le frère d'Arzame !

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard sévère

Ne m'intimide pas.

I R A D A N.

Ce jeune téméraire

Me remplit à la fois d'horreur & de pitié :

Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

I R A D A N.

O rigueurs tyranniques !

Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques...

Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,

Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort.

Je te protégerai : résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin ?

I R A D A N.

Tu peux la voir & vivre ;

Calme-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis.... Ah ! seigneur, pardonnez

A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.

Quoi ! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,

Et l'on y traîne ainsi la timide innocence ?

Vos esclaves romains de leurs bras criminels,

Ont arraché ma sœur aux foyers paternels.

De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée.

Vous la persécutez !

I R A D A N.

Va, ton ame est blessée

Par les illusions d'une fatale erreur.

Va, ne me prends jamais pour un persécuteur.

Et sur elle & sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas ! dois-je y compter ? ... daignez donc me la rendre.

Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

I R A D A N.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.

Que mes bontés peut-être auront un fort funeste !

Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste.

Suis mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres pressans.

Mais ne me trompez pas.

I R A D A N.

O malheureux enfans !

Quel fort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste ?

De l'une j'admira la fermeté modeste,

Sa résignation, sa grace, sa candeur.

L'autre accroît ma pitié, même par sa fureur.

Un dieu veut les sauver, il les conduit sans doute,

Ce dieu parle à mon cœur ; il parle & je l'écoute.

Fin du second acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Le jeune ARZEMON , MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.
 J E marche dans ces lieux de surprise en surprise,
 Quoi ! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise !
 Toi , né chez les Persans , dans notre loi nourri,
 Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
 Toi , soldat des Romains !

M E G A T I S E.

Pardonne à ma faiblesse.

L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeunesse ,
 Un esprit inquiet , trop de facilité ,
 L'occasion trompeuse , enfin la pauvreté ,
 Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.
 Métier cruel & vil ! méprisable esclavage !
 Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

M E G A T I S E.

Le pauvre n'est point libre , il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.
 Ton fort près d'Iradan deviendra plus prospère.

M E G A T I S E.

Va , des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu ? le tribun qui commande en ce fort ,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support ?

MEGATISE.

Ah ! crois-moi , les Romains tiennent peu leur promesse.
Je connais Iradan , je fais que , dans Emeffe ,
Amant d'une Persane , il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt désolant son pays
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.
Oui , les chefs , les soldats à nuire condamnés
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encor & toujours chancelante !
L'autre est prête à tremper sa main vile & sanglante
Dans ce cœur si chéri , dans ce généreux flanc ,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami , rendons grace au sort qui nous protège ;
On ne commettra point ce meurtre sacrilège.
Iradan la soutient de son bras protecteur ;
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur.
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur , il n'est plus de victime.
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penses que pour toi , bravant ses souverains ,

Il hafarde fa perte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit , il le jure.

Ma fœur , ne le croit point capable d'impofture.
En un mot nous partons. Je ne fuis affligé
Que de partir fans toi , fans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

M E G A T I S E.

Tu m'arraches des larmes.

Quelle erreur t'a féduit ? de quels funeftes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux font fascinés !
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

M E G A T I S E.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

M E G A T I S E.

On te trahit , dans une heure elle eft morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non , il n'eft pas poffible : on n'eft pas fi cruel.

M E G A T I S E.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan , ce Césène , ce traître
Trafique de fa vie , & la vend au grand-prêtre.
J'ai vu , j'ai vu figner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs ! ... Que m'as-tu dit ?

M E G A T I S E.

L'horrible vérité,
Hélas ! elle est publique , & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZEMON.

O monstres ! ô forfaits ! ... Mais non , je doute encore...
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence ,
Des regards inquiets que troublait ma présence ,
Un air sombre & jaloux , plein d'un secret dépit ,
Tout semblait en effet me dire , il nous trahit.

M E G A T I S E.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime ,
Que j'ai tout entendu , qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Détestables humains ! quoi ! ce même Iradan !..
Si fier , si généreux !

M E G A T I S E.

N'est-il pas courtisan ?
Peut-être il n'en est point qui , pour plaire à son maître ,
Ne se chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je sauver Arzame !

M E G A T I S E.

En ce séjour d'effroi ,
Je t'offre mon épée , & ma vie est à toi.
Mais ces lieux sont gardés , le fer est sur sa tête ,
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête.
Chez ces prêtres sanglans nul ne peut aborder....

(l'arrêtant.)

Où cours-tu malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?

MEGATISE.

Crains tes emportemens : j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir , & tu crains pour ma vie !

MEGATISE.

Arrête , je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'est elle-même.

MEGATISE.

Hélas !

Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZEMON.

Ecoute , garde-toi d'oser lui faire entendre

L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre.

Non , je ne saurais croire un tel excès d'horreur.

Iradan !

SCENE II.

Le jeune ARZEMON , MEGATISE , ARZAME.

ARZAME.

CHER époux ! cher espoir de mon cœur ;

Le dieu de notre hymen , le dieu de la nature

A la fin nous arrache à cette terre impure. . .

Quoi !

Quoi ! c'est là Mégatise ! . . . En croirai-je mes yeux !
Un ignicole, un guèbre est soldat en ces lieux !

LE JEUNE ARZEMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, jen rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte ?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur

Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois . . . qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite :

De fideles soldats marchent à notre fuite.

Mégatise en est-il ?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras,

C'est tout ce que je puis. . . . Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon fort dispose avec son frère.

LE JEUNE ARZEMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire

Obscurcit tes regards de larmes inondés !

Théâtre. Tom. V.

Bb

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Césène, Iradan ! .. De grace , répondez :
Où font-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils sont près du grand-prêtre.

ARZEMON.

Près de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

ARZEMON.

Ils tardent bien long-tems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZEMON (*se jetant dans les bras de Mégatise.*)
Cher ami, c'en est fait , tout est donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi ! la crainte encor sur ton front se déploie ,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie ,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous ,
Lorsque de l'empereur il brave le courroux ,
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie ,
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah ! calme ta douleur ,
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma sœur ;
Pardonne ; écoute au moins : Mégatise est fidele ,

Notre culte est le sien , je réponds de son zèle ,
C'est un frère ; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentimens secrets ce Romain nous conserve ?
Il paraissait troublé , tu t'en souviens : observe ,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir , du péril où tu cours ,
Des prêtres ennemis , de César , de toi-même ,
Des loix que nous suivons , d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère , tendre amant , que peux-tu demander !

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder ,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme ,
Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai , peut-être , en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler , te dis-je , ou me trahir.
Et puisque je t'adore , il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie ;
Tu ne la connais point. Un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen & ne l'affermir pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Crois qu'un autre intérêt , un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux , je ne puis désobéir sans crime. . . .
J'avouerai qu'Iradan , trop prompt à s'abuser ,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

Bb 2

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa poursuite

A lui tout confier malgré moi m'a réduite.

Il a su les secrets de ma religion ,

Et de tous mes devoirs , & de ma passion.

Par de profonds respects , par un aveu sincère ,

J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.

A ses empressements j'ai mis ce frein sacré ;

Ce secret à jamais devait être ignoré ,

Tu me l'as arraché : mains crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève ; il a donc su ce serment qui m'engage ,

Qui rejoint par nos loix le frère avec la sœur ?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint ?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON à *Mégatise*.

C'est assez , je vois tout : le barbare ! il se venge.

ARZAME.

Malgré notre hyménée à ses yeux trop étrange ,

Malgré cette horreur même , il ose protéger

Notre sainte union , bien loin de s'en venger.

Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah ! ma sœur !... c'en est fait

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures !

LE JEUNE ARZEMON.

Qui ? moi !... ciel !... Iradan.

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne.... en ces momens.... dans un lieu si barbare...
Parmi tant d'ennemis aisément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu fors !... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami ; veille sur elle ô tendresse ! ô nature !

(avec fureur.)

Que vais-je faire ? ah Dieu !... vengeance, entends ma voix !

(il embrasse sa sœur en pleurant.)

Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.

(Il sort.)



S C E N E I I I.

A R Z A M E , M E G A T I S E.

A R Z A M E.

ARRÊTE!.. que veut-il ? qu'est-ce donc qu'il prépare.
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare ?
Et dans quel tems, grand dieu!...qu'en peux-tu soupçonner ?

M E G A T I S E.

Des malheurs.

A R Z A M E.

Contre moi le sort veut s'obstiner ,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

M E G A T I S E.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie !

A R Z A M E.

Je tremble , je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage , il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces ,
Rien de leurs factions , de leurs complots atroces ?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux ,
Tu les vois , tu connais leurs mystères affreux.

M E G A T I S E.

Hélas ! en tous les tems leurs complots sont à craindre :
César les favorise , ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister ?
Etes-vous fure enfin de sa persévérance ?
On se lasse souvent de servir l'innocence ?

Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur.

Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur ,

Si le noble Iradan cesse de me défendre ,

Il faut mourir. . . grand dieu, quel bruit se fait entendre !

Quels mouvemens soudains & quels horribles cris !

SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, soldats,
Le jeune ARZEMON enchaîné.

CESENE.

QU'ON le traîne à ma suite : enchaînez , mes amis ,
Ce fanatique affreux , cet ingrat , ce perfide ,
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel !

MEGATISE.

Malheureux !

ARZEME (tombe sur une banquette.)

Je me meurs !

CESENE.

Femme ingrate ! est-ce toi qui guidais ses fureurs ?

ARZAME (se relevant.)

Comment ! que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

CESENE.

Le monstre ! . . . quoi ! plonger une main sanguinaire

Dans le sein de son maître & de son bienfaiteur ,
Frapper , assassiner votre libérateur !
A mes yeux ! dans mes bras ! un coup si détestable ,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

A R Z A M E.

Ciel ! Iradan n'est plus !

C E S E N E.

Les dieux , les justes dieux
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait , j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

A R Z A M E.

Je respire un moment.

C E S E N E (*aux soldats.*)

Soldats qui me suivez

Déployez les tourmens qui lui sont réservés. . .
Parle , avant d'expirer , nomme-moi ton complice.
(*montrant Mégatise.*)

Est-ce ta sœur , ou lui ? . . parle avant ton supplice...
Tu ne me réponds rien... quoi ! lorsqu'en ta faveur
Nous offensons hélas ! nos dieux , notre empereur ,
Quand nos soins redoublés , & l'art le plus pénible ,
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible ,
Quand , tout prêts à partir de ce séjour d'effroi ,
Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi ;
De nos bontés , grand dieu ! voilà donc le salaire !

A R Z A M E.

Malheureux ! qu'as-tu fait ? Non , tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé ?
S'il en est un plus grand , c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON (à Césène.)

A la fin je retrouve un reste de lumière. . .

La nuit s'est dissipée. . . un jour affreux m'éclaire. . .

Avant de me punir, avant de te venger ,

Daigne répondre un mot : j'ose t'interroger. . .

Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître ?

Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand-prêtre !

C E S E N E.

La livrer , malheureux ! il aurait fait couler

Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il suffit : je me jette à tes pieds que j'embrasse.

A ton cher frère , à toi je demande une grace ,

C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourmens

Que la vengeance ajoute à la mort des méchans :

Je les ai mérités : ton courroux légitime

Ne saurait égaler mes remords & mon crime.

C E S E N E.

Soldats qui l'entendez , je le laisse en vos mains ,

Soyons justes , amis , & non pas inhumains.

Sa mort doit me suffire.

A R Z A M E.

Eh bien , il la mérite ,

Mais joignez-y sa sœur , elle est déjà proscrire.

La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau ,

Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.

Je suis sa sœur , sa femme , & cette mort m'est due.

M E G A T I S E.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue.

C'est moi qui dois mourir , c'est moi qui l'ai porté ,

Par un avis trompeur , à tant de cruauté. . .
 Seigneur , je vous ai vu , dans ce séjour du crime ,
 Aux tyrans assemblés promettre la victime.
 Je l'ai vu , je l'ai dit. Aurais-je dû penser
 Que vous la promettiez pour les mieux abuser ?
 Je suis Guèbre & grossier , j'ai trop cru l'apparence ,
 Je l'ai trop bien instruit : il en a pris vengeance.
 La faute en est à vous , vous qui la protégez.
 Votre frère est vivant , pesez tout , & jugez.

C E S E N E .

Va , dans ce jour de sang , je juge que nous sommes
 Les plus infortunés de la race des hommes. . .

Va , fille trop fatale à ma triste maison ,
 Objet de tant d'horreur , de tant de trahison ;
 Je ne me repens point de t'avoir protégée.
 Le traître expirera ; mais mon ame affligée
 N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
 Mes pleurs coulent sur toi , mais ils coulent en vain.
 Tu mourras : aux tyrans rien ne peut te soustraire :
 Mais je te pleure encor en punissant ton frère.

(*aux soldats.*)

Revolons près du mien , secondons les secours
 Qui raniment encor ses déplorables jours.

S C E N E V.

ARZAME *seul.*

DANS sa juste colère , il me plaint , il me pleure !
 Tu vas mourir , mon frère , il est tems que je meure ,

Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs ,
Ou par mes propres mains , ou par tant de douleurs. . .

O mort ! ô destinée ! ô Dieu de la lumière !
Créateur incréé de la nature entière ,
Être immense & parfait , seul être de bonté ,
As-tu fait les humains pour la calamité !

Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage !
La nature est ta fille , & l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits ,
Et créer le malheur , ainsi que les forfaits !
Est-il ton ennemi ? Que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse.
J'espère encor en toi ; j'espère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon sort.
Oui , je naquis pour toi , puisque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaisant qui corrompt ta loi ,
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée , avec toi réunie ,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse : & je veux y courir :
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troisième acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Le vieil ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.
Tu gardes cette porte & tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront , toi Mégatise !

MEGATISE.

Hélas !

Triste & cher Arzémon , vieillard que je révère,
Trop malheureux ami , trop déplorable père ,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.

Pour servir les Romains es-tu donc sans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié , fuis ce lieu d'injustices ;
Crains ce séjour de sang , de crimes , de supplices.
Retourne en tes foyers , loin des yeux des tyrans.
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où sont mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit , leur péril est extrême.
Tu ne peux les servir , tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe , je prétends faire un dernier effort :
Je veux , je dois parler au commandant du fort.
N'est-ce pas Iradan que , pendant son voyage ,
L'empereur a nommé pour garder ce passage ?

MEGATISE.

C'est lui-même , il est vrai ; mais crains de t'arrêter.
Hélas ! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuserait une simple audience ?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois,
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.
Ils redoutent des grands le séduisant langage ,
Leur basse orgueilleuse & leur trompeur hommage ;
Mais oubliant pour nous leur sombre majesté ,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture ,
Doux présens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté ?

MEGATISE.

Quoi ! tu ne fais donc pas ce fatal homicide.

Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je fais qu'ici tout m'intimide.

Que l'inhumanité, la persécution

Menacent mes enfans & ma religion.

C'est ce que tu m'as dit, & c'est ce qui m'oblige

A voir cet Iradan. . . son intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes soins obstinés

La foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel discours effroyable ! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître.

Mon chef, mon protecteur, est expirant peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui !

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner ?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O soleil ! ô mon Dieu ! soutenez ma vieillesse !

Qui ? lui ! ce malheureux, porter sa main traîtresse

Sur qui ! . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever !

MEGATISE.

Vois quel tems tu prenais, rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence ;
Il était bon , sensible , ardent , mais généreux.
Quel démon l'a changé ! quel crime ! . . . ah malheureux !

MEGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu , j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Ecarte-toi , te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !

Quelques jours malheureux & voisins du trépas ,
Ce soleil dont mes yeux appésantis par l'âge ,
Apperçoivent à peine une infidelle image ,
Ces vains restes d'un sang déjà froid & glacé.
J'ai vécu , mon ami ; pour moi tout est passé.
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure ,

Respecte d'Iradan la triste & dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans , & que j'ai trop aimés ,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MEGATISE.

Hélas ! Arzame implore

La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voie Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empressé

Respecte plus le sang que ton fils a versé.

Attends, qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,

Il reste assez de force encor à la nature,

Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous alarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te désarment.

Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,

Et son frère est témoin de son dernier moment.

Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as su conduire,

Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,

Daigne abaisser sur nous tes regards paternels.

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur*
 CESENE, MEGATISE.

CESENE.

MEGATISE aide-nous, donne un siège à mon frère,
 A peine il se soutient, mais il vit; & j'espère

Que

Que malgré sa blessure son sang répandu ,
Par les bontés du ciel il nous fera rendu.

I R A D A N (à Mégatise.)

Donne , ne pleure point.

C E S E N E (à Mégatise.)

Veille sur cette porte ,

Et prends garde surtout qu'aucun n'entre & ne sorte.

(à Iradan.)

(Mégatise sort.)

Prends un peu de repos nécessaire à tes sens ,

Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.

Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

I R A D A N.

Ah ! Césène , au prétoire on veut que je paraîsse !

Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé

Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.

Notre ennemi l'emporte , & déjà le prétoire

Nous ôtant tous nos droits , lui donne la victoire.

Le puissant est toujours des grands favorisé.

Ils se maintiennent tous , le faible est écrasé :

Ils sont maîtres des loix dont ils sont interprètes ;

On n'écoute plus qu'eux , nos bouches sont muettes.

On leur donne le droit de juges souverains ;

L'autorité réside en leurs cruelles mains.

Je perds le plus beau droit , celui de faire grace.

C E S E N E.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace

Du fanatique obscur qui t'ose assassiner ?

I R A D A N.

Ah ! qu'il vive.

C E S E N E.

A l'ingrat je ne puis pardonner.

Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;
 Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.
 Il n'est plus tems de fuir ce séjour malheureux ,
 Véritable prison qui nous retient tous deux.
 César est arrivé : la tête de l'armée
 Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
 Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
 Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur.
 Et loin de te venger de leur troupe parjure ,
 De nager dans leur sang , d'y laver ta blessure ,
 Avec eux malgré moi je dois me réunir ;
 C'est ton lâche assassin que nous devons punir.
 Et puisqu'il faut le dire , indigné de son crime ,
 Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
 Ta fureté le veut. Si l'ingrat ne mourait ,
 Il est Guèbre , il suffit , César te punirait.

I R A D A N.

Je ne fais ; mais sa mort en augmentant mes peines ,
 Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

S C E N E I I I.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME (*se jetant à ses genoux.*)
 D A N S ma honte , seigneur , & dans mon désespoir
 J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.

Je le sens ; ma présence , à vos yeux téméraire ,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de sa sœur est un crime de plus.

C E S E N E (*la relevant.*)

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus ?

A R Z A M E.

Seigneur , on va traîner mon cher frère au supplice ,
Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez justice ;
Et vous me demandez ce que je veux !... La mort ,
La mort , vous le savez.

C E S E N E.

Va , son funeste sort.

Nous fait frémir assez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs , ils sont assez sensibles.
Eh bien , je veillerai sur tes jours innocens ;
C'est tout ce que je puis , compte sur mes sermens.

A R Z A M E.

Je vous les rends , seigneur , je ne veux point de grace.
Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur :
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis : votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre , & si votre courage ,
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû ,
Ma main fera plus prompte & mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?
Deux Guébres , après tout , vil rebut des humains ,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains ?

C E S E N E.

Oui , jeune infortunée , oui , je ne puis t'entendre ,
 Sans qu'un dieu dans mon cœur , ardent à te défendre ,
 Ne soulève mes sens & crie en ta faveur.

I R A D A N.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse & d'horreur.

S C E N E I V.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

C E S E N E.

VIENT-ON nous demander le sang de ce coupable ?

M E G A T I S E.

Rien encor n'a paru.

C E S E N E.

Son supplice équitable
 Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

A R Z A M E.

Ils feraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

M E G A T I S E.

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde ,
 Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde ,
 Et malgré mes refus , veut embrasser vos pieds.
 A ses cris , à ses yeux dans les larmes noyés ,
 Daignez-vous accorder la grace qu'il demande ?

I R A D A N.

Une grace ! qui ? moi !

C E S E N E.

Que veut-il ? qu'il attende.

Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens;
Il faut que je vous venge. Allons , il en est tems.

A R Z A M E.

Ciel ! déjà !

C E S E N E.

Rejetez sa prière indiscrete.

I R A D A N.

Mon frere , la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler ,
Ne peut être sans doute ignoré de personne :
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne ,
Puisque mon sort le touche , il vient pour me servir.

M E G A T I S E.

Il me l'a dit du moins.

I R A D A N.

Qu'on le fasse venir.

S C E N E V.

Les personnages précédens , (*Mégatise s'avance vers le vieil Arzémon qu'on voit à la porte.*)

M E G A T I S E (*à Arzémon.*)

LA bonté d'Iradan se rend à ta prière.

Avance.... Le voici.

A R Z A M E.

Juste ciel !.. Ah ! mon père !

A mes derniers momens , quel dieu vient vous offrir !

Et que venez-vous faire en ces lieux ?

C E S E N E.

M'attendrir.

I R A D A N.

Vieillard , que je te plains ! que ton fils est coupable !
 Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
 J'aimai tes deux enfans , & dans ce jour d'horreurs ,
 Va , je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Oui , tribun , je l'avoue , ils sont seuls condamnables :
 Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
 Mais faites approcher le malheureux enfant
 Qui fut envers nous tous criminel un moment :
 Devant lui , devant elle , il faut que je m'explique.

I R A D A N.

Qu'on l'amène sur l'heure.

A R Z A M E.

O pouvoir tyrannique ;
 Pouvoir de la nature , augmenté par l'amour ,
 Quels momens ! quels témoins ! & quel horrible jour !

S C E N E VI.

Les personnages précédens , le jeune ARZEMON
enchaîné.

I I L E J E U N E A R Z E M O N.

HELAS ! après mon crime il me faut donc paraître
 Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être ,
 Dont j'ai déshonoré la vieillese & le sang ;
 Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc ;

Aux regards indignés de son vertueux frère ;
Devant vous , ô ma sœur ! dont la juste colère ,
Les charmes , la terreur , & les sens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZEMON (*les regardant tous.*)
J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore ,
Des consolations , s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en sera jamais après ce coup affreux.

C E S E N E.

Qui ?... toi nous consoler ! toi , père malheureux !

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles ,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

I R A D A N.

Quels discours étonnans !

C E S E N E.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens ?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu , le nouveau poste & le rang où vous êtes ?
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

C E S E N E.

En quel état , hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

A R Z A M E.

Ah ! les loix le commandent.

Oui , nous devons mourir.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Seigneurs, écoutez-moi. . .

Il vous souvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Emeffe enflammée.

I R A D A N.

S'il m'en souvient, grands dieux !

C E S E N E.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

I R A D A N.

Emesse fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

L E V I E I L A R Z E M O N.

Non, seigneur, & j'abhorre
Ce mercenaire usage & ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Emeffe, & depuis soixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je fais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

C E S E N E.

O fort que je déteste !
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je les fais mieux que vous : ils m'ont ici conduit.
 Vous aviez deux enfans dans Emeffe embrasée :
 La mère de l'un d'eux y périt écrasée ;
 Et l'autre fut tromper par un heureux effort
 Le glaive des Romains , & la flamme & la mort.

C E S E N E.

Et qui des deux vivait ?

I R A D A N.

Et qui des deux respire ?

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous saurez-tout : je dois d'abord vous dire ,
 Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier ,
 Cette mère échappa par un obscur sentier ;
 Qu'ayant des deux états parcouru la frontière
 Le fort la conduisit sous mon humble chaumière.
 A ce tendre dépôt du fort abandonné ,
 Je divisai le pain que le ciel m'a donné.
 Ma loi me le commande ; & mon sensible zèle ,
 Seigneur , pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

C E S E N E.

Eh quoi ! privé de biens tu nourris l'étranger !
 Et César nous opprime , ou nous laisse égorger !

I R A D A N (*se soulevant un peu.*)

Que devint cette femme ?... ô Dieu de la justice !
 Ainsi que ce vieillard , lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a languï deux ans.
 Le chagrin desséchait la fleur de son printems.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
 Elle me fit jurer à son heure dernière
 D'élever ses enfans dans sa religion ,
 J'obéis. Mon devoir & ma compassion
 Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
 Ces tendres orphelins pleins de reconnaissance ,
 M'aimaient comme leur père , & je l'étais pour eux.

C E S E N E.

O destins !

IRADAN.

O momens trop chers , trop douloureux !

C E S E N E.

Une faible espérance est-elle encor permise ?

A R Z A M E.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains , ma sœur , à ces récits confus ,
 D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O cieux ! que dois-je croire ?

C E S E N E.

Ah ! si la vérité t'a dicté cette histoire ,
 Pourrais-tu nous donner après de tels récits
 Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils ?
 N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage ,
 Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON (*à Iradan.*)

Reconnaissez ce gage

D'un malheur sans exemple & de la vérité.

C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.

(Il donne la lettre.)

Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

I R A D A N.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis ,
Et ma main tremble trop : tiens , mon frère , prends , lis.

C E S E N E.

Oui , c'est ta tendre épouse : ô sacré caractère !

(Il montre la lettre à Iradan.)

Embrasse ton cher fils , Arzame est à ton frère.

I R A D A N (prend la main d'Arzame , & regarde avec
larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.)

Voilà mon fils , ta fille , & tout est découvert.

A R Z A M E (à Césène qui l'embrasse.)

Quoi ! je naquis de vous !

I R A D A N.

Quoi ! le ciel qui me perd

Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale

Que pour l'abandonner à la rage infernale

De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZEMON (se jetant aux genoux
d'Iradan.)

Du nom de père , hélas ! osai-je vous nommer !

Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?

J'étais un meurtrier , je suis un parricide.

I R A D A N (se relevant & l'embrassant.)

Non , tu n'es que mon fils.

(Il retombe.)

C E S E N E.

Que j'étais aveuglé !

Sans ce vieillard , mon frère , il était immolé :

Les bourreaux l'attendaient.... quel bruit se fait entendre ?

Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre ?

M E G A T I S E (*rentrant.*)

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

C E S E N E.

Est-ce un arrêt de mort ?

M E G A T I S E.

Il ne m'est pas connu.

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

I R A D A N.

Les cruels.

C E S E N E.

Nous tombons d'abymes en abymes.

M E G A T I S E.

Je fais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard ,

Et le frère & la sœur.

C E S E N E.

O justice ! ô César !

Vous pouvez le souffrir ! le trône s'humilie

Jusqu'à laisser régner ce ministère impie ?

L E J E U N E A R Z E M O N.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.

J'en étais incapable ; eux seuls vous ont frappé.

J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...

Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire ,

Et vengeons les humains trop long-tems abusés

Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.

Que l'empereur après ordonne mon supplice ,
Il n'en jouira pas , & j'aurai fait justice ,
Il me retrouvera , mais mort , enseveli
Sous leur temple fumant par mes maïus démoli.

I R A D A N.

Calme ton désespoir , contiens ta violence :
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance ,
Mon-frère , mes enfans , doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter.
Il m'a rendu mon fils ; & tu revois ta fille ;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble , & pour mieux l'immoler.

A R Z A M E.

Qui le fait !

I R A D A N.

A César que ne puis-je parler ?

Je ne puis rien , je sens que ma force s'affaïsse.
Tant de soins , tant de maux , de crainte , de tendresse ,
De mon corps languissant ont dissous les esprits.

(à son fils.)

Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oserai-je ?

I R A D A N.

Oui , mon fils... mon cher fils !

A R Z A M E (à Césène.)

Eh quoi ! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château , mon père , assiége encor la porte ?

C E S E N E.

Va , j'en jure les dieux ennemis des tyrans ;

Ces meurtriers sacrés n'y seront pas long-tems.
S'il est des dieux cruels , il est des dieux propices ,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces dieux sont la constance & l'intrépidité ,
Les mépris des tyrans & de l'adversité.

(au jeune Arzemon.)

Viens , & pour expier le meurtre de ton père ,
Venge-toi , venge-nous , ou meurs avec son frère.

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

IRADAN, le jeune ARZEMON, ARZAME.

I R A D A N.

NON, ne m'en parlez plus, je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans;
Le ciel vous a rendus à nos embrassemens.
Vos amours offensaient & Rome & la nature:
Rome les justifie, & le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
Sa nctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

A R Z A M E.

Hélas ! l'espérez-vous ?

I R A D A N.

Quelles mains sacrilèges
Oseraient de ce nom braver les privilèges ?
Césène est au prétoire ; il saura le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles ?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.

Le tems fera le reste, & si vous persistez
 Dans un culte ennemi de nos solemnités,
 En dérochant ce culte aux regards du vulgaire,
 Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.

Dieu qui me les rendez, favorisez leurs feux,
 Dieu de tous les humains daignez veiller sur eux !

A R Z A M E.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse !
 Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZEMON (*baisant la main d'Iradan.*)
 Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
 Mon père !

I R A D A N (*l'embrassant.*)
 Mon cher fils !

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû.

Vous me donnez Arzame !

A R Z A M E.

Et pour comble de joie,
 C'est Césène mon père. . . . oui, le ciel nous l'envoie.

SCENE II.

Les personnages précédens, CESENE.

I R A D A N.

QUELLE nouvelle heureuse apportez-vous enfin ?

C E S E N E.

J'apporte le malheur, & tel est mon destin.
 Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale

Aux

Aux portes du palais frappe sans intervalle.
Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contre nous!

CESÈNE.

On a déjà nommé

Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

CESÈNE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi...

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! & que le cœur se trompe!
Je détestais ma place & son indigne pompe,
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter;
On m'en prive, & l'affront ne se peut supporter.

CESÈNE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux formé chez les Persans
Est déclaré coupable: on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, & sur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.

Mais il me reste au moins le droit de la vengeance:

On ne peut me l'ôter.

A R Z A M E.

Celui de la naissance

Est plus sacré pour moi que les droits des Romains.

Des parens généreux sont mes seuls souverains.

C E S E N E (*l'embrassant.*)

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage.

Fille digne de moi, conserve ton courage.

A R Z A M E.

Nous en avons besoin.

C E S E N E.

Nos lâches oppresseurs

Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,

Demandent notre sang.

A R Z A M E.

J'en suis la cause unique :

J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique

Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,

Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.

L'empereur serait-il assez peu magnanime

Pour n'être pas content d'une seule victime ?

Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver ?

Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever

Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,

Pour juger au hasard en despotique maître ?

Pour laisser opprimer ses généreux guerriers,

Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers ;

Sur quoi ? sur un arrêt des ministres d'un temple :

Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;

Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois

Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui , loin de frapper l'innocent misérable ,
Devaient intercéder , prier pour le coupable.
Que fait votre César invisible aux humains ?
De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains ?
Est-il, comme vos dieux , indifférent , tranquille ,
Des maux du monde entier spectateur inutile ?

C E S E N E.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué.
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué ,
Il laisse agir la loi.

I R A D A N.

Loi vaine & chimérique ,
Loi favorable aux grands , & pour nous tyrannique !

C E S E N E.

Je n'ai qu'une ressource , & je vais la tenter.
A César malgré lui je cours me présenter :
Je lui crierai justice : & si les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce despote sévère ,
S'il détourne de moi des yeux indifférens ,
S'il garde un froid silence ordinaire aux tyrans ,
Je me perce à sa vue : il frémissa peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner ,
Je lui dirai , barbare , apprends à gouverner.

I R A D A N.

Vous n'irez point sans moi.

C E S E N E.

Quelle erreur vous entraîne ?
Votre corps affaibli se soutient avec peine ;

Votre sang coule encor... demeurez & vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez, ... ô mon père !..

Cher frère ! cher époux !... ô ciel ! que vont-ils faire !

S C E N E I I I.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

PEut-être que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas ! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher ?

Je respecte César ; mais souvent on l'abuse.

Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.

J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité,

Tant de droits ne sont rien contre l'autorité.

Elle est sans yeux, sans cœur. Le guerrier le plus brave

Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave.

C'est le prix du service & l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,

Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,

Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère !

Il n'a fait que du bien : ses respectables mœurs

Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.

La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent :
C'est une impiété que dans nous ils punissent.
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur ,
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui , je m'y dois attendre.

Oui , mon meilleur ami commandé pour nous prendre
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur ,
Nous conduirait lui-même , & s'en ferait honneur.
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife à sa haine fidele
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force & sans asile,
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

SCENE IV.

IRADAN , ARZAME , le vieil ARZEMON.

IRADAN.

Vénérable vieillard , que viens-tu nous apprendre ?

LE VIEIL ARZEMON.

C'est un événement qui pourra vous surprendre ,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils , votre frère...

I R A D A N.

Explique-toi.

A R Z A M E.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble,
Du quartier de César ils suivaient les chemins.
Du grand-prêtre accouru les suivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter ; mais, seigneur, votre fils,
Dans son emportement pardonnable à son âge,
Contr'eux, le fer en main, se présente & s'engage ;
Votre frère le suit d'un pas impétueux ;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux ;
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre ;
Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, & le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne fais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître
Indigne de sa place & du saint nom de prêtre.
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu ;
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu,
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAMÉ.

Ah ! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt & payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême,
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour vous, ni pour lui.
(*Le vieil Arzémon sort.*)

S C E N E V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, le
jeune ARZEMON.

CESENE.

SANS doute il n'en est point ; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée ;
C'est assez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs :
Puisse périr ainsi tous les persécuteurs !
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre :
Que le ciel les en frappe & délivre la terre,

Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

I R A D A N.

La mort est sur nous tous, mon fils ; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, & ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.
César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement consacrée.

C E S E N E.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidele Arzémon :
Serait-il renfermé dans une autre prison ?
A-t-on déjà puni son respectable zèle,
Et les bienfaits sur-tout de sa main paternelle ?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.
César de toutes parts nous fait envelopper.

A R Z A M E.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux & la mort.

C E S E N E.

Oui, c'en est fait, ma fille.

A R Z A M E.

Ah ! pourquoi suis-je née ?

C E S E N E (*embrassant sa fille.*)

Pour mourir avec moi , mais plus infortunée...
O mon cher frère ! ... & toi son déplorable fils ,
Nos jours étaient affreux , ils sont du moins finis.

I R A D A N.

La garde du prétoire en ces murs avancée ,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même ! ... à genoux , mes enfans.

A R Z A M E.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens !

S C E N E D E R N I E R E.

Les personnages précédens , L'EMPEREUR ,
gardes , le vieil ARZEMON & MEGATISE
au fond.

L' E M P E R E U R.

ENFIN , de la justice à mes sujets rendue ,
Il est tems qu'en ces lieux la voix soit entendue.
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit ,
L'intérêt de l'état m'éclaire & me conduit.
Levez-vous , écoutez mes arrêts équitables.
Pères , enfans , soldats , vous êtes tous coupables.
Dans ce jour d'attentats & de calamités ,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

C E S E N E.

On m'a fermé l'accès.

I R A D A N.

Le respect & les craintes ,

Seigneur , auprès de vous interdisent les plaintes.

L' E M P E R E U R.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi,

Vous avez outragé l'empereur & la loi.

Le meurtre d'un pontife est sur-tout punissable.

Je fais qu'il fut cruel, injuste, inexorable ,

La soif du sang humain ne se put assouvir.

On devait l'accuser, j'aurai su le punir.

Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.

Je vous eusse écouté, la voix de l'innocence

Parle à mon tribunal avec sécurité ,

Et l'appui de mon trône est la seule équité.

I R A D A N.

Nous avons mérité, seigneur , votre colère :

Epargnez les enfans , & punissez le père.

L' E M P E R E U R.

Je fais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix

Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,

Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,

M'a parlé, m'a touché par un récit sincère.

Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(*Au vieil Arzémon.*)

Approchez , Arzémon, venez vous présenter.

Dans un culte interdit par une loi sévère

Vous avez élevé la sœur avec le frère.

C'est la première source où de tant de fureurs

Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.

Des prêtres emportés par un funeste zèle

Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.

Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.

Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le ciel ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance ;
Je les viens abolir.

I R A D A N.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L' E M P E R E U R.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire & sont trop de rebelles.
Quand le prince est clément les sujets sont fideles.
On m'a trompé long-tems ; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puissance,
Honorés & soumis, par les loix soutenus,
Et par ces mêmes loix sagement contenus,
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte & l'exemple ;
D'autant plus révéérés qu'ils voudront l'être moins ;
Dignes de vos respects & dignes de mes soins :
C'est l'intérêt du peuple, & c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'état plutôt que mon pouvoir. . . .

Iradan, désormais loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée ;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
Vous m'avez offensé ; vous m'en servirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hyménée.

(à Azame & au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée.

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur père , & dont le noble cœur
 Dans une humble fortune avait tant de grandeur ,
 J'ajoute à ta campagne un fertile héritage ,
 Tu mérites des biens , tu fais en faire usage.
 Les Guèbres désormais pourront en liberté
 Suivre un culte secret long-tems persécuté.
 Si ce culte est le tien , sans doute il ne peut nuire :
 Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
 Qu'ils jouissent en paix de leurs droits , de leurs biens ,
 Qu'ils adorent leur dieu ; mais sans blesser les miens :
 Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière.
 Mais la loi de l'état est toujours la première.
 Je pense en citoyen , j'agis en empereur :
 Je hais le fanatique & le persécuteur.

I R A D A N.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste ,
 Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

A R Z A M E.

Nous tombons tous , seigneur , à vos sacrés genoux.

L E V I E I L A R Z E M O N.

Notre religion est de mourir pour vous.

Fin du cinquième & dernier acte.



T A B L E

Des pièces contenues dans ce volume.

C LIMPIE , <i>tragédie</i>	Pag. 3
<i>Remarques à l'occasion de cette tragédie</i>	84
OCTAVE & LE JEUNE POMPÉE, ou LE TRIUMVIRAT , <i>tragédie</i>	105
<i>Avertissement</i>	106
<i>Préface de l'éditeur de Paris</i>	107
LE TRIUMVIRAT , <i>tragédie</i>	113
<i>Notes</i>	182
<i>Du gouvernement & de la divinité d'Auguste</i>	203
<i>Des conspirations contre les peuples, ou des proscriptions</i>	
<i>Celles des Juifs</i>	206
<i>Celle de Mithridate</i>	207
<i>Celles de Sylla, de Marius & des triumvirs</i>	208
<i>Celles des Juifs sous Trajan</i>	209
<i>Celle de Théodose, &c.</i>	210
<i>Celle de l'impératrice Théodora</i>	ibid.
<i>Celle de la Croisade contre les Albigeois</i>	212
<i>Les vèpres siciliennes</i>	ibid.
<i>Les Templiers</i>	213
<i>Massacre dans le nouveau-monde</i>	214
<i>Proscription à Mérindol</i>	216
<i>Celle de la saint Barthelemi</i>	219

<i>Celle dans les vallées du Piémont.</i>	Pag. 221
<i>Epître dédicatoire pour la tragédie des</i>	
SCYTHES.	231
<i>Préface de l'édition de Paris.</i>	234
<i>Préface des éditeurs de l'édition qui précède celle-ci.</i>	242
LES SCYTHES, tragédie.	249
<i>Discours historique & critique à l'occasion de la</i>	
<i>tragédie des GUEBRES.</i>	325
LES GUEBRES, ou LA TOLÉRANCE, tragédie.	345

Fin de la Table.

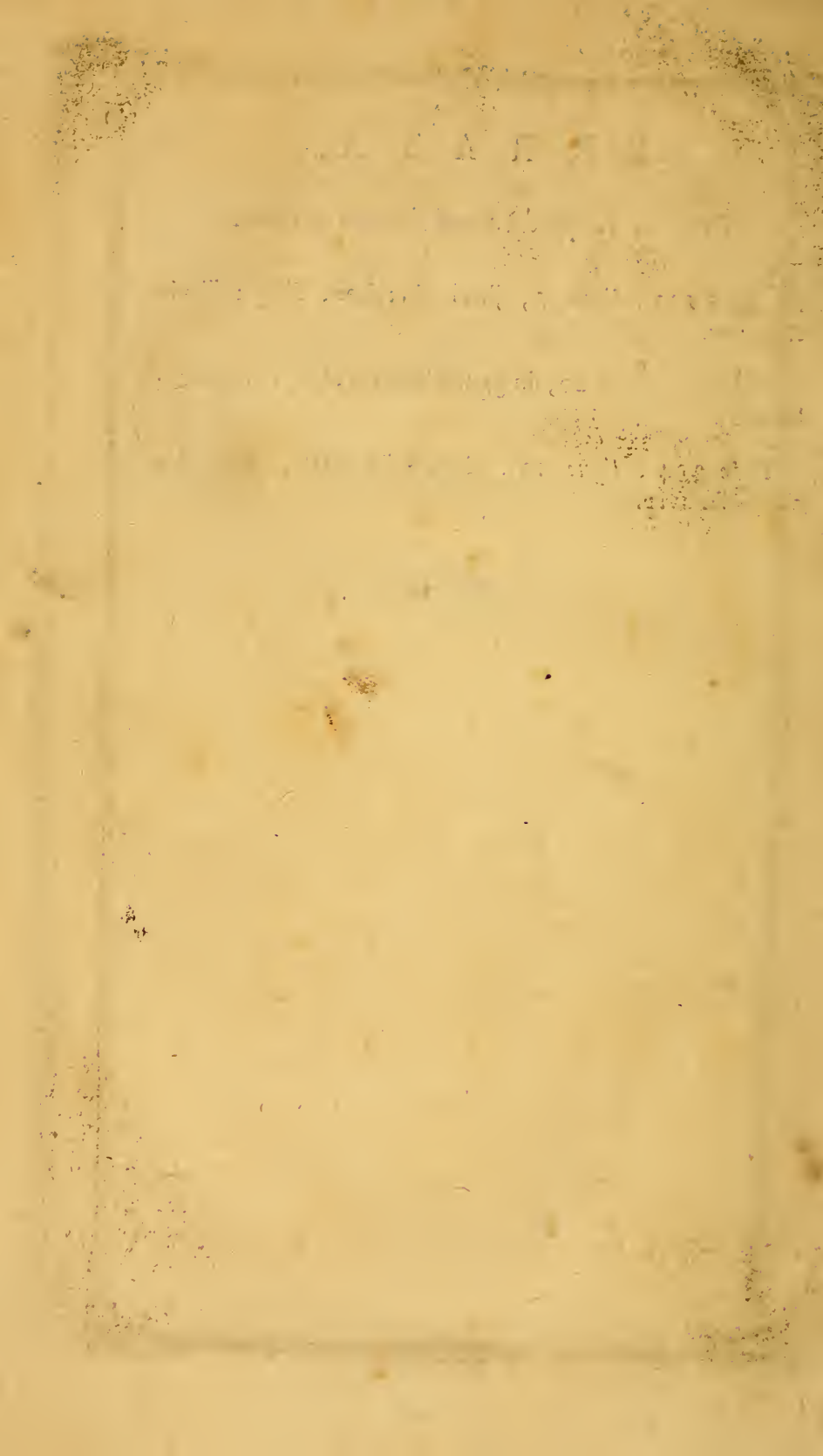
ERRATA,

Pour le cinquième volume du théâtre.

PAGE 132, *ligne 7*, j'irai chercher, *lisez* : j'irais chercher.

Page 227, *ligne 20*, du genre-humain, *lisez* : au genre-humain.

Page 234, *ligne 12*, chefs - d'œuvres, *lisez* : des chefs-d'œuvre.







Cleaned & Oiled

January 1989



